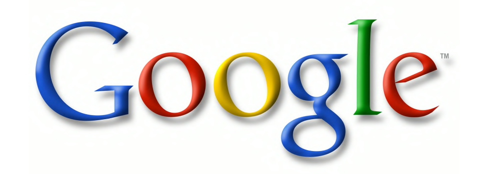
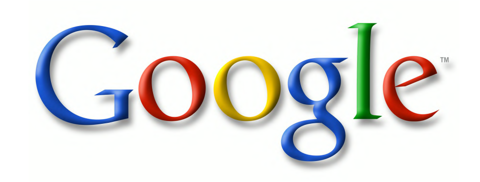
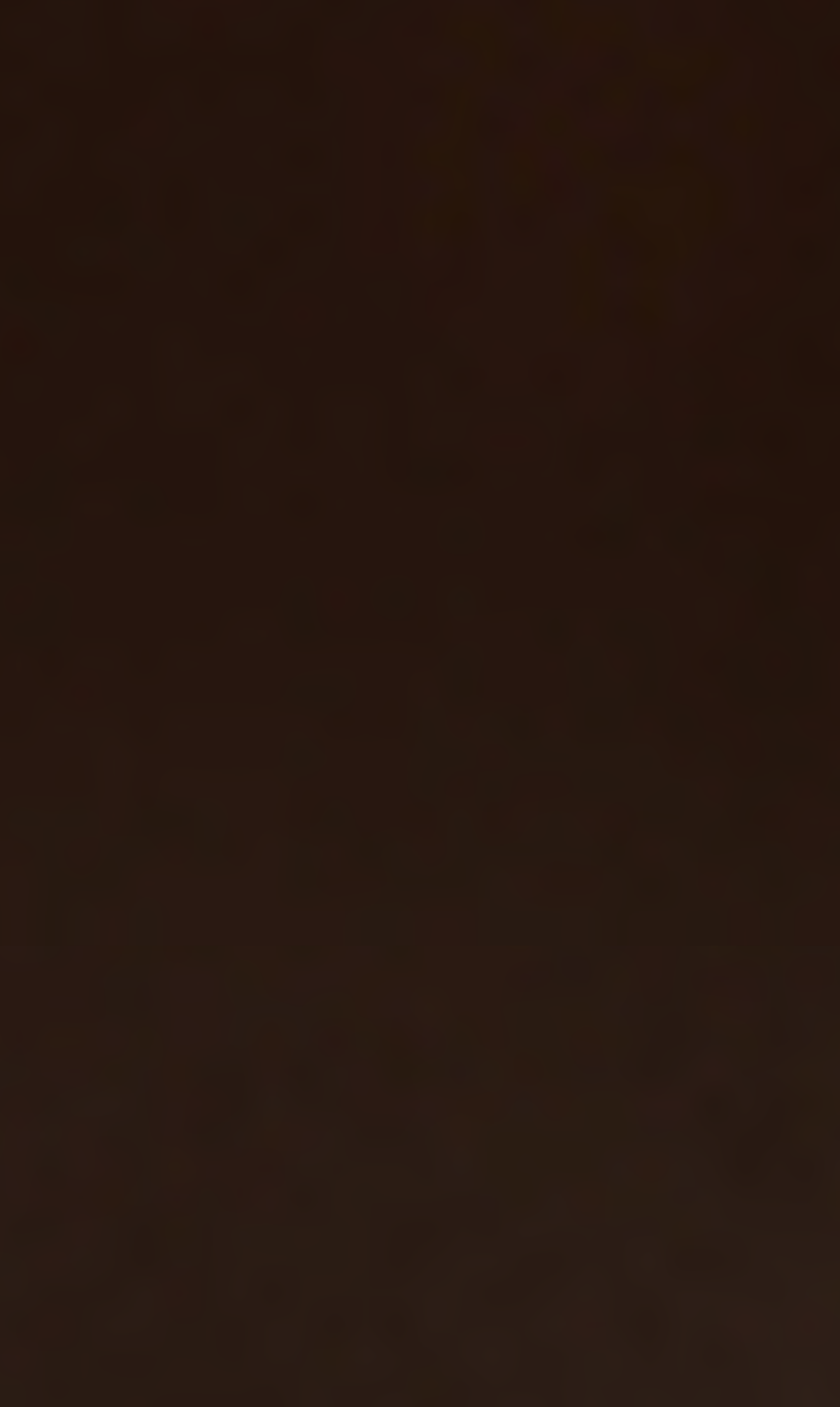
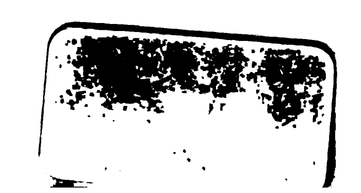



Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

1814-1826.

How rich, how poor, how abject, how august,
How complicate, how wonderful 's Great-Britain !



TOME DEUXIÈME.



PARIS.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

1834.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 JUL 1942
OF OXFORD

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE ET SES TOMBEAUX.
L'ÉGLISE DE SAINTE-MARGUERITE.
SOUVENIRS DE WALTER RALEIGH. — UN ACTE DE CHARITÉ.
M. FRÉDÉRIC B***. — LE VAUXHALL. — SOUVENIRS DE BLUCHER.
LONDRES PENDANT LA NUIT.

Londres, le 30 juin 1826.

L'ÉGLISE de Saint-Pierre, bâtie par le roi Sébert, n'échappa point aux ravages qui signalèrent l'invasion des Danois. Edgar la rétablit à la prière de l'évêque saint Dunstan. Cédant à sa fervente piété, Édouard-le-Confesseur l'enrichit de ses dons et résolut d'y placer son tombeau. Comme elle exigeait de grandes réparations, il la démolit pour la reconstruire et lui donner la forme d'une croix : c'était dès lors le plan généralement adopté pour ce genre d'édifices. Commencée en 1049, elle fut finie en 1066. Une

bulle de Nicolas Ier y fixa l'inauguration des rois d'Angleterre. Après la bataille de Hastings, Guillaume-le-Conquérant la visita, et lui fit hommage d'ornemens somptueux, et d'un voile magnifique dont il couvrit le tombeau de son prédécesseur auquel il avait voué respect et amitié : il est le premier souverain qui y ait reçu la couronne. Augmentée en l'an 1200 d'une chapelle que Henri III avait consacrée à la Vierge, cette basilique ne tarda pas à menacer ruine une seconde fois; et la fin du treizième siècle la vit se relever sur des dessins plus réguliers, sauf la chapelle que Henri VII a substituée à celle de Henri III, qu'il trouva trop mesquine pour recevoir son cercueil. Lors de la sécularisation des maisons religieuses, Henri VIII entra en possession de l'abbaye de Westminster et de ses dépendances. Elle était alors fort riche. Un collége y fut d'abord institué. Puis elle fut érigée en évêché; mais cette consécration ne dura que neuf ans. Édouard VI en reconstitua le chapitre; et il se maintint jusqu'à l'avènement de la reine Marie qui en fit de nouveau un monastère. En 1560, Élisabeth remplaça les moines, par des professeurs chargés de préparer des élèves pour les universités d'Oxford et

de Cambridge, et nomma cette école *Séminaire de Westminster*. Ceux qui y furent admis, prirent le titre d'élèves du roi et de la reine : plusieurs hommes célèbres en sont sortis.

Le fanatisme de la réforme n'épargna point les murs de Saint-Pierre. Les dégradations que cette église avait souffertes, furent réparées par Guillaume III, et par la reine Anne qui y fit des embellissemens, et la mit dans l'état où on la voit aujourd'hui. Sous quelque aspect qu'on la regarde, sa masse imposante et son extérieur ouvragé, le silence et la solitude qui règnent à l'entour, et le vernis d'antiquité que le tems lui a imprimé, commandent un respect religieux. Tout ce que l'architecture gothique comporte d'ornemens déliés, gracieux, élégans; tout ce que la sculpture analogue montre d'artifice et de patience, y est prodigué presque sans mesure. Les décorations de la chapelle de Henri VII surtout, semblent tenir à la fois de la légèreté et de la transparence de la dentelle. La finesse du travail et la ténuité des profils sont à peine imaginables. On ne se rend point compte des liens et des points d'appui, qui donnent de la consistance à cet ensemble dont les parties paraissent se soutenir par une sorte

d'enchantement. Une double rangée de longues fenêtres l'éclaire. Sous une arcade en ogive, composée de plusieurs colonnes effilées que séparent des figures sans nombre nichées dans les entrecolonnemens, des degrés de marbre noir conduisent à la porte qui est en bronze doré. Un vaste cimetière environne le temple et son annexe. Les pierres tumulaires s'y touchent. On cherche où poser les pieds sans fouler quelque poussière humaine. A peine reste-t-il, entre les joints de ce pavé funèbre, assez de place pour quelques orties ou quelques brins d'orge sauvage. Deux tours carrées indiquent l'entrée principale. Elles sont l'ouvrage de Christ. Wren, et, par leur caractère moderne, déparent les flèches sveltes et à jour, qui dominent dans un ordre symétrique l'ensemble de cet édifice sacré.

Au dedans quelle étendue imposante! Deux lignes d'arceaux superposées l'une à l'autre ajoutent aux effets de la perspective. Une lumière douteuse favorise encore l'illusion. La vue se perd dans cette immensité, emblême de la divinité au culte de laquelle elle est consacrée. Avec quelle souplesse se développent les supports de ces voûtes élancées qui s'appuient mutuellement

et se marient sans effort! comme ces fenêtres sont heureusement coupées et espacées! A travers les vitraux coloriés, des jours de mille couleurs se répandent de toutes parts, et teignent l'atmosphère de toutes les nuances du symbole de l'alliance du ciel avec la terre, comme pour donner à la prière la ferveur et l'onction qu'inspire l'espérance. Quels regrets cependant accompagnent cette première impression! D'aucun point les regards n'embrassent l'espace entier. Une cloison de planches forme au milieu de l'église une enceinte où se célèbre le service divin. La nef était-elle donc trop grande? ou bien les pratiques religieuses auraient-elles éprouvé quelque relâchement de la part des fidèles? ont-ils voulu plutôt les accomplir plus commodément, et sans s'exposer dans l'hiver à un froid trop rigoureux? Quoi qu'il en soit, le chœur, fermé par de belles grilles en fer, a disparu, pour ainsi dire, derrière cette clôture grossière, digne seulement d'un chantier de maçonnerie. Ses boiseries artistement ciselées, son autel de marbre blanc qui a appartenu à la chapelle de Whitehall, l'orgue, tout le matériel du culte, échappent à la curiosité du spectateur. Pour les découvrir il faut les aller cher-

cher; et la majesté du temple en est comme détruite : on ne trouve nulle part cette unité qui constitue le grandiose, élève l'ame et l'appelle vers la divinité.

Une seule pensée s'offre à chaque pas dans ces avenues sacrées : c'est celle de la mort qui se reproduit de tous côtés sous mille formes différentes. D'innombrables inscriptions funéraires la ramènent sans cesse. Au long des murs, les mausolées sont pressés les uns contre les autres. Il y en a aussi dans les nefs. Chaque dalle du pavé couvre une tombe. Là sont confondus, selon l'expression d'un poète anglais :

> Kings, warriors, high-soul'd poets, saint-like sages,
> England's illustrious sons of long, long ages [1].

Dans ce dernier asile, l'égalité n'est plus un vain mot ; mais la monarchie et l'aristocratie ont essayé de s'y soustraire à l'aide du bronze et du marbre, à l'abri d'armoiries que la poussière dévore. Des simulacres souvent difformes, rarement dignes de quelque attention, sont censés représenter ceux dont ils cachent les restes.

[1] Des rois, des guerriers, des poëtes sublimes, des sages que couronne une auréole de sainteté, tous fils illustres de l'Angleterre, et dont les noms appartiennent à une longue suite de siècles.

Tel, condamné par la postérité à des remords éternels, semble dormir d'un paisible sommeil, dernier mensonge de la flatterie. Que de rois, que de reines, immortalisés ou flétris par l'histoire! Parmi les citoyens illustres auxquels la patrie a décerné les honneurs de cette auguste sépulture, vous reconnaissez lord Chatham sous un monument indigne de sa renommée, puis lord Mansfield dont la mémoire semble avoir donné l'essor au génie de Flaxman. Ailleurs, lisez gravées à peu de distance les unes des autres, les lettres initiales des noms de Pitt et de Fox, sans aucune mention du jour de leur naissance, de celui de leur mort, ni de leur célébrité politique : on a pensé que les moindres détails de leur existence appartenaient à l'histoire, et qu'il n'était permis à personne de les ignorer. Combien de chefs de factions ont été placés dans ces catacombes royales, qui ne durent ce stérile honneur qu'à des succès passagers, qu'à l'enthousiasme de leurs partisans, et dont justice a depuis été faite! Qui ne sait avec quelle pompe la dépouille mortelle de Cromwell y fut portée? Les chroniques du tems ont raconté la magnificence qui présida à ses funérailles. Ne fut-il pas exhumé en 1660, traîné sur une claie,

pendu, et enterré au pied du gibet qui avait servi à son exécution? stupide vengeance d'une restauration qui devait s'anéantir prochainement, parce qu'elle ne se fondait ni sur l'esprit du siècle, ni sur l'opinion du peuple!

Dans la chapelle de Henri VII, les morts ne sont pas moins nombreux. Au centre s'élève le mausolée de ce roi érigé par lui-même. Avare, il y déploya un luxe excessif, afin d'échapper au reproche d'avoir cédé à la plus vile des passions. Le basalte et la dorure environnent sa cendre. Il ne confia point à des artistes anglais, le dessin du monument qui occupa long-tems sa pensée. Ce fut à l'Italie qu'il emprunta l'un de ses sculpteurs les plus habiles, le Torrégiano, qui se distingua dans le siècle auquel Léon X a donné son nom. Des guirlandes de roses sont suspendues à l'entour du sarcophage. Elles rappellent le mariage qu'en montant sur le trône il se hâta de conclure avec la fille d'Édouard IV, afin d'unir les intérêts des maisons d'York et de Lancastre, de mettre un terme aux désordres que leur lutte avait occasionés, et de préparer ainsi l'exécution des vastes desseins que son règne était destiné à accomplir. Sa statue et celle de sa femme, couchées sur un lit

d'airain, couronnent cette composition. L'attitude des figures accessoires a quelque noblesse.

Sous un dais fantastique, construit par ordre de Jacques Ier, gisent les restes d'Élisabeth. Un monument semblable est consacré à ceux de Marie Stuart. Placées ainsi pour un long avenir et non loin l'une de l'autre, ces deux reines ont enfin été rapprochées par la mort. Aucune rivalité ne les divise plus, ni celle de l'ambition, ni celle de la beauté. Tant d'intrigues d'une part, de l'autre, tant de persécutions, de rigueurs, et une condamnation qu'on pourrait taxer d'atrocité, n'ont eu pour résultat, que de réunir presque dans le même cercueil, la victime et celle qui l'immola. Vainement l'ombre de l'infortunée souveraine d'Écosse, redirait-elle l'imprécation que lui prête la Muse d'un poète :

But as for thee, thou false woman,
My sister and my foe,
Grim vengeance yet shall whet a sword
That through thy soul shall go;
The weeping blood in woman's breast,
Was never known to thee;
Nor the balm that drops on wounds of woe
From woman's pitying e'e [1].

[1] Burns, *Plaintes de Marie, reine d'Écosse.*

Pour toi, femme perfide, ma sœur et mon ennemie, la vengeance terrible ai-

Retranchée dans son tombeau, la jalouse et cruelle Élisabeth n'entend plus ni la plainte, ni la menace; et le remords lui-même, ce jugement de la conscience, ne peut plus l'atteindre.

Jacques Ier, Charles II, Georges II, combien d'autres rejetons du sang royal d'Angleterre et d'Écosse sont venus prendre place dans ce cercle muet où se réunissent tant de souvenirs! car les rangs sont serrés et se serrent chaque jour tellement, que bientôt il ne restera plus assez d'espace, même pour inscrire les noms des morts qui se présenteront.

There were the painted forms of other times,
'T was all they left of virtues or of crimes;
Save vague tradition; and the gloomy vaults
That hid their dust, their foibles, and their faults,
And half a column of the pompous page,
That speeds the specious tale from age to age;
Where history's pen its praise or blame supplies,
And lies like truth, and still most truly lies [1].

Une enceinte particulière a été réservée pour

guisera une épée qui te percera le cœur. Tu ne connus jamais la sensibilité qui est le plus bel ornement de notre sexe, ni le baume salutaire que répandent sur les blessures de l'infortuné, les larmes d'une femme compatissante.

[1] Byron, *Lara*, I, II.

Combien de vains simulacres de ceux qui vécurent autrefois! Voilà tout ce

les philosophes, les poètes et les artistes. Newton y préside. Les regards se fixent longuement sur le monument que lui ont érigé ses compatriotes. Le marbre et le bronze qui renferment sa cendre périront; mais la gloire de son nom ne périra jamais. Les derniers mots de son épitaphe invitent les mortels à se féliciter qu'un d'entre eux ait répandu tant d'éclat sur le genre humain. Que ces expressions rendent froidement le juste enthousiasme qu'excite la contemplation d'un si vaste génie! Pope lui destinait un éloge plus pompeux. Après avoir fait proclamer son immortalité par le tems, la nature et le ciel, il ajoutait :

Nature and nature's laws hid in night.
God said : Let Newton be! and all was light [1].

Mais c'est dans les poésies de Voltaire qu'il faut chercher le sentiment profond d'admiration,

qui reste de leurs vertus ou de leurs crimes, plus une vague tradition, les sombres caveaux qui recèlent leur poussière, leurs faiblesses et leurs vices ; et une demi-colonne de quelque livre, qui transmet d'âge en âge la fable trompeuse de leur vie, et sur laquelle le burin de l'histoire grave la louange et le blâme, le vrai avec le faux, et ment le plus souvent sans aucune pudeur.

[1] POPE.

Des ténèbres enveloppaient la nature et ses lois. Dieu dit : « Que Newton soit! » et des torrens de lumière éclairèrent l'univers.

inspiré par l'interprète des secrets du Créateur. Quoique ces vers soient dans la mémoire de tout le monde, on me saura gré de les transcrire ici.

Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;

Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme; et que la pesanteur,
En abaissant le pôle, élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.

Que ces objets sont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel[1].

Quel noble langage! et combien il est digne du sujet! de quelles brillantes couleurs il le peint! C'est ainsi que les grands hommes s'entendent, se répondent, et qu'ils se recommandent à la postérité. Quel Français ne s'enorgueillirait de cet hommage rendu par le prince des poètes, au plus savant physicien que le monde ait connu?

Près de lui la foule des morts n'abonde pas moins, que parmi les tombes royales. Ici est

[1] VOLTAIRE, *Épître à Mme la marquise Du Châtelet sur la philosophie de Newton.*

la dernière demeure de Spenser, le poète favori d'Élisabeth, dont l'imagination fertile rappelle les créations fantastiques de l'Arioste. Plus loin sont celles de Milton et de Dryden. Indépendamment de leur célébrité littéraire, ils sont cités pour l'exaltation de leurs opinions politiques: mais ils n'y mirent pas la même persévérance. Le premier resta fidèle à Cromwell; et le second déserta les rangs des républicains pour passer dans ceux de la restauration, exemple suivi de nos jours, et dont les imitateurs ne manqueront pas, sans que les peuples s'éclairent jamais sur ces partisans outrés qui n'attendent que l'occasion de voler au vainqueur. Tous les deux, doués d'une verve facile, traitèrent des sujets différens. Leurs écrits justement admirés sont l'ornement de la littérature anglaise. Toutefois le mauvais goût fait souvent à ceux de Milton, le même tort qu'à Dryden l'abus de sa fécondité. — N'admirez-vous point la figure qui couronne cet autre mausolée? Elle prête l'oreille aux accords d'une harpe qu'un ange fait résonner. C'est l'image de Haendel. Il semble s'inspirer d'une mélodie céleste. Heureuse allégorie de ses compositions harmonieuses, remplies d'une pieuse onction, et qui triomphèrent de

l'esprit de nationalité dont l'Angleterre a tant de peine à se défendre !

Le tombeau de Shakspeare et celui de Garrick sont peu éloignés l'un de l'autre. Celui-ci fut un hommage de l'amitié : celui-là est une œuvre de la munificence nationale. Combien de souvenirs éveille ce rapprochement d'un des peintres les plus énergiques du cœur humain et de son interprète incomparable ! Toutes les pensées sublimes ou communes, délicates ou grossières du tragique anglais reviennent à la mémoire. On se rappelle avec quelle vigueur il a su mettre en action les passions les plus nobles et les plus viles. Il fallait un organe aux personnages de ses drames, aux mouvemens involontaires d'une conscience troublée, aux terreurs d'une imagination affaiblie, aux remords, à tous les supplices mystérieux des criminels qu'il produisait sur la scène. Nul ne leur prêta des accens plus vrais, plus naturels, plus terribles que Garrick. Hogarth l'a représenté dans le rôle de Richard III, où ceux qui l'ont connu prétendent qu'il ne fut jamais égalé. Dans son sommeil, sous sa tente, les victimes de ce roi lui apparaissent. Elles viennent de prononcer les sentences redoutables qu'il a encourues, qui le

poursuivent et l'épouvantent. Il s'éveille en sursaut, et s'écrie :

> Give me another horse, — bind up my wounds, —
> Have mercy, Jesu ! — Soft ; I did but dream. —
> O coward conscience, how dost thou afflict me[1] ! —

Après ces premiers mots, cet appel à la miséricorde divine, ce reproche qu'il s'adresse à lui-même, il s'interroge, s'encourage, s'efforce de chasser les spectres dont il se croit encore environné. Ce monologue passait pour une des scènes où Garrick imprimait la plus grande terreur. Lavater a fait, de l'expression de ses traits à la suite de ce songe effrayant, le sujet d'une de ses études physiognomoniques; et ce n'était cependant pas dans ce genre que le Roscius anglais excellait davantage. Sa prédilection comme sa supériorité le portait vers la bizarrerie et le ridicule. Il s'était fait ce qu'il nommait la gamme du visage. A force de la parcourir, ses traits avaient acquis une incroyable mobilité. Sans proférer une seule parole, il passait de la plus profonde douleur à la joie la plus vive, de l'é-

[1] SHAKSPEARE, *le Roi Richard*, acte V, sc. 3.

Donnez-moi un autre cheval, — pansez mes blessures. — Jésus ! ayez pitié de moi ! — Doucement ! ce n'est qu'un songe ! — O ma lâche conscience, pourquoi me bourreler ainsi !

tonnement à l'impassibilité, des larmes au rire : et nul artifice ne se montrait dans aucune de ces transitions. Un jour il se promenait à cheval avec Préville à qui il prit fantaisie de feindre l'ivresse. Garrick lui dit qu'il n'avait pas de vin dans les jambes; et pour joindre l'exemple à la critique, il joua la scène d'un Anglais qui, sortant d'une taverne après de fréquentes libations et retournant à la campagne, saisi par le grand air, perd peu à peu l'usage de sa raison, ne trouve plus l'entrée de son parc, veut faire passer son cheval à travers le mur qui le ferme, et finit par être renversé. Cette gradation fit à Préville une illusion telle qu'il courut aussitôt pour le relever, essaya vainement de le remettre en selle, le crut blessé, et ne s'aperçut de son erreur qu'au moment où Garrick, souriant d'un air moqueur, lui demanda s'il ne lui apportait pas un verre de rum.

Les noms de Chaucer et de Gay n'attirent-ils point vos regards? Ce sont ceux des poètes que le Parnasse anglais se hâte d'offrir, dès que nous nommons notre bon La Fontaine, le premier pour ses contes où la naïveté et la licence de Boccace se reproduisent quelquefois avec bonheur, le second pour ses fables qui ne sont pas

dépourvues des grâces de ce genre difficile. Au reste, pour juger de la supériorité du conteur et du fabuliste français, il manquera toujours aux étrangers cette connaissance exquise des finesses de notre langue, ce sentiment de l'harmonie qui lui est propre, ce respect d'un goût pur, cette intelligence des allusions ingénieuses et délicates, dont tant de Français sont eux-mêmes privés, et sans lesquels on ne peut apprécier les beautés d'un écrivain qui parmi nous n'a point eu de rivaux.

Avant de nous éloigner de ces monumens funèbres dont l'énumération serait trop longue, arrêtons-nous un moment devant celui d'Addison. Écoutez ce qu'il disait lui-même en visitant l'enceinte où il repose maintenant : on retrouve dans ce peu de mots la philosophie et l'élégance qui distinguent ses écrits. « Je sais que » le spectacle de ce champ de mort est propre » à faire naître de tristes et sombres pensées » dans les ames timides et dans les imaginations » vaporeuses; mais pour moi, quoique natu- » rellement sérieux, je ne connais pas la mé- » lancolie, et j'éprouve à contempler la na- » ture dans ses scènes graves et solennelles, le » même plaisir que dans ses gaîtés et ses joyeux

» égaremens. Par là, je puise des leçons où » d'autres ne ressentent qu'une vaine terreur. » Quand je regarde les mausolées des grands, » tout mouvement d'envie s'éteint en moi. Si » je lis l'épitaphe de la beauté, tout désir pas- » sionné s'évanouit. Une pierre tumulaire me » retrace-t-elle la douleur des parens? mon cœur » en est ému. M'arrive-t-il de rencontrer la » tombe où ces parens eux-mêmes sont descen- » dus? je réfléchis sur la stérilité des regrets » donnés à ceux que nous devons suivre si » promptement. A l'aspect des rois ensevelis » près de ceux qui les renversèrent du trône, » des rivaux de toute espèce placés à côté les » uns des autres, ou des théologiens qui divisè- » rent le monde par leurs dissentimens et leurs » disputes, je médite avec surprise et chagrin » sur les prétentions, les partis et les argumen- » tations qui ont agité l'humanité. Enfin en par- » courant les dates de toutes ces inscriptions » sépulcrales, quelques-unes d'hier, quelques » autres de six siècles, je songe au jour solennel » où nous serons tous contemporains, et où » nous paraîtrons tous à la fois. »

Le nom du duc de Montpensier vient de frap- per nos regards :

PRINCEPS ILLUSTRISSIMUS ET SERENISSIMUS
ANTONIUS PHILIPPUS, DUX DE MONTPENSIER,
REGIBUS ORIUNDUS,
DUCIS AURELIANENSIS FILIUS NATU SECUNDUS,
A TENERA JUVENTUTE
IN ARMIS STRENUUS,
IN VINCULIS INDOMITUS,
IN ADVERSIS REBUS NON FRACTUS,
IN SECUNDIS NON ELATUS,
ARTIUM LIBERALIUM CULTOR ASSIDUUS,
URBANUS, JUCUNDUS, OMNIBUS COMIS;
FRATRIBUS, PROPINQUIS, AMICIS, PATRIÆ
NUNQUAM NON DEFLENDUS,
UTCUMQUE FORTUNÆ VICISSITUDINES
EXPERTUS,
LIBERALI TAMEN ANGLORUM HOSPITALITATE
EXCEPTUS,
HOC DEMUM IN REGUM AZYLO
REQUIESCIT.

NAT. III JULII M. DCC. LXXV.
OB. XVIII MAII M. DCCC. VII. ÆTAT. XXX.

IN MEMORIAM FRATRIS DILECTISSIMI
LUDOVICUS PHILIPPUS, DUX AURELIANENSIS,
HOC MARMOR POSUIT[1].

[1] Le prince sérénissime et très-illustre Antoine-Philippe, duc de Montpensier, issu du sang royal, second fils du duc d'Orléans, distingué dans les armées dès sa tendre jeunesse, libre dans les fers, impassible dans l'adversité, modeste dans la prospérité, studieux amateur des arts libéraux, poli, affable, accessible pour tous, que ses frères, ses proches, ses amis, sa patrie ne cesseront de pleurer, après avoir éprouvé les vicissitudes de la fortune, accueilli

L'Angleterre a voulu recueillir ce débris de nos tempêtes politiques. Elle l'a placé au rang de ses illustrations nationales. Quel Français ne se sent touché d'une si noble hospitalité, et ne donne quelques larmes à la vie orageuse de ce jeune prince et à sa mort prématurée? Né sur les marches du trône, il n'y parut presque, que pour le voir crouler sous la hache de l'anarchie. Sa jeunesse le préserva d'abord, parmi les ruines sanglantes qui menaçaient de l'écraser. Mais cette excuse ne prévalut pas long-tems contre les préventions ombrageuses, les fougueuses susceptibilités d'une populace que de farouches ambitieux avaient déchaînée. Soustrait par son courage à une prison qui n'avait d'autre issue que l'échafaud, il passa en Amérique avec son jeune frère. Leur aîné, après avoir erré sur le continent de l'ancien monde, les y attendait. Réunis, ils cherchèrent tous dans l'amour fraternel, un dédommagement à la perte de la famille et à celle de la patrie. L'étude aussi

enfin par la généreuse hospitalité des Anglais, repose désormais dans cet asile des rois.

Né le 3 de juillet 1775; il mourut le 18 de mai 1807, âgé de 30 ans.

Louis-Philippe, duc d'Orléans, a érigé ce marbre en mémoire de son frère bien-aimé.

leur prodigua ses consolations. Un long voyage dans l'intérieur des terres, réussit sans doute à les distraire quelquefois des rigueurs de leur destinée. Espérons-le! tant de résignation méritait quelque adoucissement à des peines qu'ils n'avaient pas encourues. Après avoir tour à tour subi les privations d'une profonde détresse et recouvré quelque aisance, ils parvinrent à dresser leur tente à Twickenham. L'accueil que des sauvages ne leur avaient pas refusé, ils le trouvèrent dans le pays où la liberté n'est point la licence, et où la force publique n'a jamais manqué à la loi. Mais la nature ne les avait pas également partagés sous le rapport des forces physiques. Déjà atteint d'une maladie de poitrine, le duc de Montpensier mourut entre les bras de ses frères, dans la retraite qu'ils avaient choisie. Quels regrets ne dut-il pas laisser à ses compagnons de berceau et d'infortune! L'un d'eux alla succomber à Malte, des suites d'une maladie semblable. L'aîné survécut seul. La Sicile le reçut et lui donna une de ses filles. Instruit par le malheur et de bonnes études, doué d'un esprit sage et d'une raison parfaite, il nous est maintenant rendu. Parmi nous, il n'est pas de père de famille qui ne fût heureux

de le prendre pour modèle. Possesseur d'une grande fortune, il l'administre avec économie. Un amour éclairé des arts l'a placé à la tête de ceux qui les encouragent avec discernement. Cependant, aux yeux de notre cour soupçonneuse, la conduite la plus réservée ne l'absout pas d'avoir su honorer l'émigration, et de ne l'avoir pas avilie, en suscitant des ennemis à la France. Le suffrage des ames généreuses le récompense dignement des vertus dont la pratique lui fut toujours si facile[1].

Si, pour ne rien négliger, on veut vous arrêter devant des armoires vitrées qui renferment les simulacres en cire d'Élisabeth, de Nelson, de je ne sais quel autre illustre personnage encore, détournez vos regards de ces figures hideuses, qui n'ont d'attrait, ni comme imitation de la vie, ni comme images de la mort. Ces traits im-

[1] Notre héroïque révolution de juillet a placé Louis-Philippe d'Orléans sur le trône des Français. Sa sagesse, son habileté, ont préservé notre patrie de la guerre civile et de la guerre étrangère. Puisse la reconnaissance publique, dont à chaque pas il recueille d'éclatans témoignages, le consoler des calomnies ignobles dont l'abreuvent les partisans heureusement fort rares du pouvoir absolu et du despotisme républicain !

mobiles, ces yeux ouverts et inexpressifs, ces attitudes gauches, ces vêtemens mal emplis, ont quelque chose qui répugne.

L'église de Sainte-Marguerite est située à l'orient de celle de Saint-Pierre, et lui est presque contiguë. Bâtie dans l'origine par le roi confesseur, elle fut relevée d'abord par Édouard Ier, puis par Édouard IV. Les vitraux qui ferment l'une de ses croisées représentent la Crucifixion, et furent donnés à Henri VIII par les magistrats de Dort. La composition du sujet, le nombre des personnages et l'éclat des couleurs font de ce tableau un ouvrage digne d'être remarqué. Mais il n'est pas le seul objet de curiosité que ce temple renferme. On y va visiter la sépulture de sir Walter Raleigh. A la vue de la pierre qui couvre sa tête et son corps séparés par le bourreau sur la place voisine, les vicissitudes de sa vie inspirent une vive pitié. Vous en connaissez les détails. Il rencontre Élisabeth engagée dans un sentier boueux à la suite d'une promenade solitaire, détache son manteau, et l'étend devant elle pour qu'elle passe à pied sec. Cette galanterie fixe l'attention de la reine. Il était jeune, beau, et d'une rare élégance de manières. Admis à la cour, il en obtient bientôt

toutes les faveurs. Dans un combat contre l'escadre dispersée des Espagnols, il trouve l'occasion de se distinguer. L'ardeur des découvertes l'ayant conduit dans les mers d'Amérique, il aborda le premier dans la Virginie d'où l'usage du tabac pénétra en Angleterre. Des reproches d'hétérodoxie, une intrigue amoureuse avec la fille d'un homme puissant, et surtout l'envie des courtisans, lui suscitèrent un moment quelques froideurs de la part de sa protectrice : cette disgrâce fut passagère. Bientôt il recouvra les honneurs et les emplois que ses services avaient conquis. La mort de la reine mit un terme à ses prospérités. Après l'avoir accueilli, Jacques Ier céda aux calomnies dont on l'obsédait. Raleigh, accusé de prétendus complots contre la couronne, trouva des juges qui le condamnèrent à la mort. Son exécution fut suspendue. Il parvint à intéresser le roi par la promesse de mettre en son pouvoir, des mines d'or qu'il annonçait avoir trouvées dans la Guyane. Chargé de cette expédition, l'incendie de Saint-Thomas le ramena en Angleterre. Il était innocent de cette rigueur inutile. L'ambassadeur d'Espagne demandait satisfaction. Le roi lui sacrifia Raleigh.

Des arbres environnent l'église de Sainte-Marguerite. Sa tour pointe à travers leurs masses verdoyantes. Ils couvrent d'une ombre mystérieuse le cimetière qui s'étend à l'entour. Sur le chemin qui y conduit, il n'est pas rare de rencontrer un convoi funèbre, car la paroisse est considérable. Dans cette pompe dernière, tout est civil et mondain. La religion n'apparaît qu'à la porte du temple. Là, il est encore permis à la famille, à l'amitié, de prononcer des adieux, de se livrer à des regrets, de louer les bonnes qualités du mort. Puis la parole divine se fait entendre par l'organe du ministre de l'évangile. « Rendons à la poudre, dit-il, ce qui appartient à la poudre. » Il appelle l'ame aux destinées qui lui sont réservées. L'éternité s'empare de celui qui n'est plus; et la terre se referme sur lui.

On vient de me donner des nouvelles du pauvre homme que la roue de notre voiture a atteint hier. Il est Irlandais et père de plusieurs enfans. L'un d'eux l'aidait à mendier. C'est pour le garantir, qu'il s'est exposé lui-même. J'apprends ces détails du voisin qui s'est mêlé des suites de cet accident. Par ses soins, le blessé a été transporté à l'hôpital prochain. Il a fait, pour le se-

courir, une quête à laquelle il me propose de me joindre. Le loueur de voiture a pris, de son côté, des renseignemens sur la conduite de son cocher. L'instruction de cette petite affaire est déjà terminée, plus complète, et surtout bien plus prompte qu'elle ne l'eût été devant un tribunal. Il n'y a de la faute de personne, et surtout point de la nôtre. C'est un fait désormais constant aux yeux de tous, Dieu merci! Cette enquête et son résultat sont dus à l'entremise désintéressée d'un simple citoyen, guidé par un mouvement honorable d'humanité. N'y a-t-il pas, dans ce genre de police tout officieuse, quelque chose de moral et de consolant à la fois? La loi et ses exigences eussent été peut-être moins efficaces, que la générosité ainsi excitée par un élan de charité. Celui qui l'a sollicitée est un Juif, marchand de fer, nommé Erra E***. Il n'a voulu recevoir mon offrande qu'en me donnant son adresse. Vainement je la refusais. Il l'a écrite malgré moi; et j'ai rougi involontairement de la précaution qu'il prenait de désarmer ma méfiance. Demander une aumône, y avoir déjà mêlé la sienne, et en même tems chercher à éviter le soupçon qu'elle ne soit détournée! N'est-ce point un outrage gratuit à la

bienfaisance? Il m'a accablé des expressions de sa gratitude au nom de celui que nous secourions ensemble, et il craignait que je ne prisse son empressement pour un piége! Cette triste prévoyance en dit plus sur la corruption d'une grande ville et les expédiens des escrocs qui y abondent, que ne feraient les observations les plus minutieuses d'un moraliste exercé. Il en coûte de se défendre d'un sentiment pénible envers celui qui ne l'inspire pas, et qui s'efforce à tout hasard de s'y soustraire. L'espèce d'humiliation qu'il s'impose flétrit l'ame. Le départ de cet honnête homme m'a soulagé.

Un Anglais, M. F. B***, à qui je suis recommandé, me quitte à l'instant. En voici un enfin, pour lequel je me sens de la sympathie! Sa figure est ouverte, son regard bienveillant, sa politesse affectueuse. Il pousse la civilité jusqu'à ne parler que le français dont les règles et la prononciation lui sont d'ailleurs assez familières. Sa conversation est spirituelle, animée. Sans rien sacrifier de sa dignité nationale, et de son enthousiasme exclusif pour son pays, il montre pour les étrangers des égards dont j'ai vu se piquer peu de ses compatriotes. Il est doué d'une obligeance parfaite. Tous les bons offices

qui dépendent de lui, sont déjà à ma disposition. J'aurais l'indiscrétion d'abuser de son tems et de sa complaisance, qu'il serait le dernier à s'en apercevoir. Mais il n'en arrivera rien; et ce ne sera pas sa faute. Par lui quelques établissemens publics me seront ouverts. Il me donne aussi des conseils sur les arrangemens les plus convenables et les moins dispendieux du voyage que nous allons entreprendre. J'en profiterai sans doute. Nulle part ils ne sont plus indispensables. L'évaluation des dépenses d'auberge, le prix des soins qu'on n'y trouve guère et qu'il faut toujours payer, celui des voitures, des chevaux de poste, des postillons, ont leurs usages et leurs abus. Rester en-deçà de ce qui est dû, expose aux plus ennuyeux retards et à des querelles sans cesse renaissantes : aller au-delà serait moins de la munificence que de la duperie. On ne saurait recueillir trop de renseignemens pour se préserver de la rapacité des maîtres, des valets, des officieux, et d'un détail de services domestiques qui existe plus dans la longue nomenclature de ceux qui en sont chargés, que dans les attentions et les prévenances que vous en obtenez. Ceci est d'ailleurs de tous les pays, à de faibles exceptions près. Le peuple des aubergistes et

la nation des voyageurs me paraissent être en hostilité permanente; et l'exigence d'une part, ainsi que l'amour du gain, sont de bien plus puissans auxiliaires, que de l'autre l'économie et la nécessité : c'est la seule guerre peut-être dont le pays occupé ne paie pas les frais.

Le Vauxhall est situé sur la rive droite de la Tamise, à l'extrémité méridionale du quartier de Lambeth. Cet établissement qui comprend de vastes salles, de longues galeries partagées en petits compartimens, et un jardin immense coupé par des allées, orné de bosquets, de massifs, et de cabinets de verdure, sert à donner des fêtes nocturnes. On s'y réunit pour se promener, pour assister à divers spectacles en plein air, entendre de la musique, et souper. Des guirlandes de lampions en verres de couleurs, des pyramides illuminées l'éclairent. Un orchestre garni de plusieurs lustres éblouissans, joue des symphonies, accompagne des chanteurs médiocres, qui, pour quelques schellings, ne craignent pas d'exposer leur voix aux inclémences de l'atmosphère. Ici sont des bateleurs, là des danseurs de corde, plus loin des escamoteurs; ailleurs s'élève le frêle échafaudage d'un feu d'artifice. Si quelque gaîté, quelques danses

se mêlaient à ces amusemens, on se croirait dans nos jardins de Tivoli. Mais à l'heure où la réunion est complète, ce n'est qu'une cohue. La liberté et l'égalité s'y manifestent par un égoïsme brutal. Au bruit des fanfares qui attirent les curieux vers les tréteaux dressés de côté et d'autre, on se précipite aussitôt. Pour devancer son concurrent, chacun presse, heurte, s'ouvre passage avec les coudes, les poings et les genoux. C'est une lutte, un combat, dans le genre de celui qui vide en Angleterre tant de querelles personnelles. Malheur au faible ou au timide retiré à l'écart, s'il est atteint et emporté par ce torrent impétueux. Je me trouvais au Vauxhall le jour que le peuple de Londres solennisait la gloire du général Blücher. Sa présence était annoncée dans le programme de la soirée. Qui n'eût voulu voir l'un des vainqueurs de Waterloo, de cette victoire anglaise, si reprochable à quelques Français? Tout-à-coup le bruit se répand qu'il va monter sur une haute estrade. Des trompettes donnent le signal. On accourt au lieu de la scène. Les cris des victimes de cette bourrasque sont étouffés par les acclamations tonnantes de John-Bull. Enfin le Prussien paraît. Il est ivre-mort. Deux hommes chance-

lans ont peine à le soutenir. Sa large face germanique cède à l'ignoble prostration de ses forces. Qu'il m'inspirerait de dégoût, si la haine que je lui garde n'excluait tout autre sentiment! Mais Londres lui doit un autre accueil. Il faut le récompenser d'avoir devancé celui de nos généraux que nous attendions; et trois salves de *huzza* lui sont faites. Une mère, dans son enthousiasme, veut qu'il baise le jeune enfant qu'elle porte dans ses bras. On le présente à la bouche béante de cette idole du moment. De nouveaux cris de joie retentissent. Une autre femme sollicite la même faveur. Blücher s'y refuse. Aussitôt des malédictions éclatent de toutes parts. Aux éloges succèdent les injures. Les mains qui applaudissaient lancent des débris d'oranges. Comme il se pouvait qu'on en vînt à de plus graves attaques, le héros a été emporté par ceux qui le montraient. De même que le bruit des flots après la tempête, celui de la foule irritée ne s'est apaisé que lentement. Aujourd'hui il ne s'agissait nullement de politique ni de héros ou soi-disant tels. Vers minuit, à la fin des jeux, les spectateurs isolés ou réunis par petites coteries, ont pris place soit dans les salons, soit sous les berceaux de feuillage. Plu-

sieurs milliers de tables ont reçu les convives. Le même service les y attendait. Il se compose d'un poulet, d'une salade et d'un pot pour la bière, qui, selon l'usage, ne sera rempli qu'à la fin du repas, car l'obligation de ne point avoir de provision de *porter* et d'*ale* dans les ménages n'est pas, pour les étrangers surtout, une des moindres incommodités de la vie d'auberge.

Il est déjà tard. Tous les plaisirs ont cessé; et la foule commence à diminuer. Une douce pluie vient de tomber, la première depuis cinq semaines. Les jardins du Vauxhall en sont pour ainsi dire embaumés. L'air devient frais et léger. Les amateurs des belles nuits prolongent seuls leur promenade. Il en est de groupés encore çà et là causant gravement; et des verres de punch circulent à la ronde. Quelques couples épars s'égarent à travers la futaie, et se livrent à des entretiens dont le mystère augmente l'intimité. La lune va éclairer notre retour au logis. Sa pâle clarté répand sur le lointain de la Tamise une teinte vaporeuse qui plaît à l'imagination. Le repos de cette immense capitale produit un effet, une sensation que je ne saurais définir. Quel silence imposant remplace le tumulte de la journée, que le moment du réveil ne tardera

pas à renouveler! La seule police veille encore, sous la dégoûtante et grossière livrée de ses agens armés d'un bâton et munis d'une lanterne allumée. On fait à peine vingt pas sans rencontrer un de ces *watchmen* (veilleurs de nuit), retiré dans une des innombrables guérites qui sont appliquées contre les murs, ou parcourant lentement l'espace confié à sa garde. Je l'avouerai : leur présence m'a rarement donné de la sécurité. Ni leur force, ni leur âge, ni leur tempérance, ni la hideuse misère à laquelle la plupart paraissent réduits, ne promettraient de secours réel contre l'attaque des malfaiteurs qui ne dorment certainement pas.

❀

LE FAUBOURG DE LAMBETH ET SON PALAIS.
SOUVENIRS HISTORIQUES.
ÉGLISE DE LAMBETH. — LES BORDS DE LA TAMISE.
LE PONT DU VAUXHALL. — LES MAISONS DE CORRECTION.
PÉNITENTIARY ; BRIDEWELL ; LA MADELEINE.
CHELSEA ET SON HOTEL. — MAISONS DE SECOURS ET DE BIENFAISANCE.
HOSPICES POUR TOUS LES AGES. — HOPITAUX.
ASSOCIATIONS DE CHARITÉ.
TAXE DES PAUVRES. — MENDIANS. — KING'S-ROAD.
L'OPÉRA. — DRURY-LANE ET COVENT-GARDEN.
ÉCOLE MODERNE DE LA LITTÉRATURE.
THÉATRES DE HAYMARKET, D'ASTLEY, DE SADLER'S-WELLS.
LE PUBLIC AU SPECTACLE. — LE DEMI-PRIX. — LA SORTIE DES THÉATRES.
LES FILLES PUBLIQUES.

Londres, le 1er juillet 1826.

Le faubourg de Lambeth est situé à droite de l'extrémité méridionale du pont de Westminster. Il sépare de Battersea celui de Southwark, et s'étend le long de la Tamise. Des jardins dessinés avec goût, et environnés d'anciennes plantations, sont l'ornement de cette annexe considérable de la capitale. Au-dessus des arbres et parmi leur feuillage, on aperçoit les murs enfumés d'un vieux château, dont

l'architecture participe de tous les styles qui se sont succédé depuis plusieurs siècles. On croit que dans l'origine c'était une maison royale. Hardicanute y mourut en 1042, à la table où se donnait le repas de noces d'un noble danois. Ce fut là que, vingt-quatre ans après, Harold, qui, à la fin du règne d'Édouard-le-Confesseur, avait tout préparé pour hériter de sa couronne, s'en saisit et la plaça lui-même sur sa tête. L'année 1100 vit réunir dans ce manoir, un synode convoqué par Henri Ier, pour prononcer sur l'orthodoxie du mariage qu'il projetait avec Mathilde, fille de Malcolm III, roi d'Écosse. Alors, pour se soustraire aux violences des Normands, les femmes n'avaient de refuge que dans les monastères. Le voile religieux préservait seul leur chasteté, des attaques de ces farouches soldats : nul n'eût osé le soulever. De là de nombreuses professions tacitement conditionnelles. Les vierges ne s'engageaient à rester dans le bercail du Seigneur, que jusqu'à ce qu'elles trouvassent l'occasion de se mettre sous la protection d'un époux de leur choix : du moins les prélats le décidèrent-ils ainsi ; et Mathilde monta sur le trône.

Dès la fin du douzième siècle ou le commen-

cement du treizième, le château de Lambeth devint la résidence des archevêques de Cantorbéry. Cette espèce de consécration l'eût rendu inviolable, si les princes de l'église, arrêtés par les bornes de l'autorité spirituelle, se fussent abstenus des affaires publiques, ou qu'ils n'eussent pas pris une part active dans les dissidences religieuses. En 1381, les premiers niveleurs conduits par l'un de leurs chefs, Wat Tyler, le mirent au pillage, après avoir assassiné l'archevêque Sudbury qui censurait leur révolte. Assailli par la populace, l'infortuné Sand y soutint un siége qui ne put le soustraire à la fureur de ses ennemis ni à la rigueur de sa destinée. Il y avait dans son enceinte, des cachots qui, après avoir servi à des punitions ecclésiastiques, reçurent des criminels d'état. L'une des tours, construite au commencement du quinzième siècle par l'archevêque Chichely, conserve encore le nom qu'elle emprunta des Lollards : on les y avait enfermés pour réprimer en eux les croyances ou plutôt les opinions de la réforme, qui devaient, cent ans après, porter au catholicisme une atteinte si durable. La principale entrée de cette tour était fermée par deux portes en chêne, l'une extérieure et l'autre inté-

rieure, épaisses de trois pouces, et renforcées de barres de fer et de verrous. Il n'y pouvait passer qu'une seule personne à la fois. La garde se tenait dans une salle basse. Un escalier tournant fort étroit conduisait au sommet où était la prison. De même que la pièce pratiquée à chaque étage, elle n'avait que douze pieds de long sur neuf de large et huit de haut. Des anneaux scellés dans le plancher en rappellent les rigueurs; et des noms, des citations mélancoliques, de pieuses sentences se lisent encore sur les murs. Le comte d'Essex, d'autres accusés politiques ont été détenus dans le palais de Lambeth. L'usage était alors que les prisonniers eussent des chambres séparées, et qu'ils fussent admis à la table archiépiscopale. Mais si les titulaires du siége de Cantorbéry se prêtaient aux sévérités de la couronne, en s'établissant les gardiens de ceux qu'elle accusait, s'ils concouraient à l'accomplissement des précautions de sa justice, ils eurent aussi à plusieurs reprises l'honneur de recevoir la visite de leurs souverains, et de leur donner des fêtes et des amusemens. Peu de jours avant d'être couronné, Henri VII fut traité magnifiquement par l'archevêque Bourchier. Lorsque Catherine d'Arragon arriva

en Angleterre, elle logea avec toutes les dames de sa suite dans le palais de Lambeth : les historiens disent que c'était alors la seule hôtellerie digne de la royauté. Élisabeth aimait à le visiter, et s'y rendit souvent pendant la durée de son règne. Les chroniques de l'époque parlent du luxe épiscopal avec lequel les prélats Parker et Witgift l'accueillirent, de la somptuosité des banquets qu'ils lui offrirent, et de la pompe des cérémonies religieuses qui les précédaient quelquefois. Au tems de Cromwell, les puritains n'épargnèrent point cet apanage d'une église poursuivie par le plus aveugle fanatisme. Après que la populace et les soldats l'eurent dévasté, le Parlement en séquestra les revenus, et confia leur administration à quelques-uns de ses membres. Puis la vente en fut ordonnée en 1648. Revendiqué par le célèbre prélat Juxon, à la restauration des Stuarts, il recouvra sa destination primitive : tel était même l'enthousiasme de ce retour à l'ancienne monarchie, que la majeure partie du mobilier, ainsi que les livres précieux enlevés à la bibliothèque, furent rapportés par ceux qui les avaient volés, ou qui en étaient devenus possesseurs.

On croit que l'église de Lambeth remonte

aux dernières années du quatorzième siècle. Le 6 décembre 1688, Henriette de France y vint chercher un refuge, quand l'obstination stupide de Jacques II lui fit perdre la couronne d'Angleterre, et que les fureurs populaires la chassèrent de son palais. La nuit était froide, obscure et pluvieuse. A peine abritée par la saillie d'une corniche, cette princesse infortunée, emmenant avec elle son jeune fils, attendit là pendant plusieurs heures. Enfin une voiture de louage vint d'une auberge voisine la prendre, et la transporta à Gravesend où elle quitta sa patrie adoptive pour ne plus la revoir. Des tombeaux sont épars dans l'intérieur du temple et jusque dans un passage qui le sépare du palais. Le cimetière est comme pavé de pierres tumulaires. Quelques-unes indiquent la sépulture d'évêques modestes, qui n'ont voulu se recommander à la postérité que par le souvenir de leurs vertus chrétiennes et de leurs actes de charité. D'autres couvrent la cendre d'hommes plus ou moins renommés. Parmi ces dernières on distingue celle de John Tradescant, Hollandais d'origine, dont le nom est demeuré cher aux sciences. Il voyagea avec fruit. L'Angleterre lui doit un grand nombre de plantes im-

portées des zônes qu'il avait parcourues. Le premier, il la dota d'un cabinet de curiosités naturelles. En reconnaissance des services qu'il avait rendus, Linné a nommé *tradescantia*, un joli genre de la famille des joncs.

Sous le règne d'Élisabeth, les bords de la Tamise au-dessus de Lambeth, ainsi que la rive qui leur est opposée, n'étaient que des marais déserts. Les constructions qu'on y a faites depuis ont peu contribué à leur agrément. Ce ne sont que de petites maisons d'humble apparence, des masures habitées par les dernières classes du peuple. Leur exposition malsaine doit exercer une mauvaise influence sur la population de ce faubourg. On est frappé de la misère qui y règne. Tout ce qui s'y vend est d'une qualité défectueuse. Les enfans sont sales et déguenillés. L'intérieur du ménage inspire le dégoût. Rien ne rappelle les recherches de logement communes à presque tous les autres quartiers de Londres, ni surtout ce soin minutieux de parer de fleurs, de gazon et de petites barrières, le devant de chaque demeure, dont les étrangers sont charmés à leur arrivée en Angleterre, et qui les intéresse vivement, car l'amour du logis suppose des vertus avec lesquelles

il n'est point d'âge ni de caractère qui ne sympathise.

Vis-à-vis des jardins du Vauxhall, vient d'être jeté un pont en fer qui conduit à Mill-Bank. La Tamise commence ici à devenir étroite, et n'est plus navigable que pour des barques et des bateaux dont la forme et la voilure varient à l'infini. Il semble que le fleuve ait réservé pour la capitale du royaume, ses grandes dimensions et l'abondance de ses eaux; et qu'après avoir contribué à l'enrichir et à l'embellir, il se contente jusqu'à sa source d'arroser les campagnes et d'orner les paysages. La direction du courant se trouvant exposée aux vents les plus orageux, il n'est pas toujours sans danger pour les frêles embarcations qui le sillonnent. Quelques-unes y ont péri. L'une d'elles portait des musiciens. Ils faisaient retentir l'air de leurs joyeux accords qui formaient un contraste charmant avec la colère des flots et l'agitation de leur batelet. Tout-à-coup ils furent engloutis; et les matelots disent que la Tamise ne cesse de danser en cet endroit, depuis qu'elle a retenu ces ménétriers.

A quelques pas, un peu au-dessous du pont du Vauxhall vers Westminster, on aperçoit des

murs élevés, percés de demi-jours à hauteur d'homme et entourés de fossés pleins d'eau. Ce sont les dehors d'une maison de correction que l'on nomme Pénitentiary. Elle a dix-huit acres d'étendue, et peut contenir mille condamnés. Un corps de logis circulaire en occupe le centre. Tout à l'entour sont groupés cinq autres bâtimens en forme de losange. Chacun d'eux touche, par l'un de ses angles aigus, à la circonférence de l'édifice central, et, en donnant accès dans son intérieur, favorise la surveillance et toutes les distributions qu'exigent l'âge, le sexe et le degré d'immoralité des habitans de cette triste demeure. Le but de cet établissement est de concilier avec la rigueur de la captivité, les soins que l'humanité réclame, et de ramener à la vertu ceux que des inclinations vicieuses n'en ont pas éloignés sans retour. Les exhortations de la religion, les leçons de la morale, des travaux modérés et réguliers, des profits qui s'accumulent jusqu'au jour où la peine finit, rien n'est épargné pour adoucir leur sort, et leur faire sentir le prix d'une vie meilleure. Mais quelque soin qu'on y mette, il paraît que l'attente des fondateurs est souvent trompée. Les détenus que cette épreuve ne corrige pas,

ne peuvent du moins s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ne trouvent plus grâce devant la loi qu'ils ont continué d'enfreindre, ni devant la société dont l'indulgence ne les a pas amendés. Par malheur l'emplacement de ce lieu de réclusion a été mal choisi. Le voisinage de la Tamise, le peu d'élévation du sol, les eaux qui séjournent fréquemment dans les environs, lui donnent quelque insalubrité que ne combattent pas toujours efficacement les précautions d'hygiène les mieux calculées.

Il existe d'autres institutions semblables. Dans le nombre on distingue celles de Bridewell et de la Madeleine. La première est à la fois une maison de réclusion pour les prostituées et un atelier public pour la jeunesse oisive et débauchée. Les jeunes filles séduites trouvent dans la seconde, un asile contre le blâme et la honte d'une première faute. Repoussées par leur famille et par la société, le repentir eût été perdu pour elles. Là, il leur donne droit à de bons traitemens, à une existence assurée, à un bien-être futur. Il n'est pas rare qu'elles en sortent pour faire des établissemens avantageux, ou pour entrer dans la domesticité. On compte qu'il n'y en a guère plus d'une sur sept, qui ré-

siste aux moyens qu'on emploie pour les préserver du vice. Les voies de la persuasion sont seules mises en pratique. Les gardiens n'usent de sévérité qu'avec une extrême réserve. Ils ne tardent pas à reconnaître celles de leurs pensionnaires qui sont incorrigibles, et leur renvoi est aussitôt ordonné.

La grande route sur laquelle débouche le pont du Vauxhall, aboutit à celle de Chelsea qui mène par quelques détours au village dont elle porte le nom. C'est dans ce village qu'est situé l'hôtel des vétérans de l'armée anglaise. Un édifice immense construit en briques, des jardins spacieux, de vertes pelouses, de longues allées couvertes composent l'apanage dont le gouvernement les a dotés. Les travaux commencèrent sous le règne de Charles II. Jacques II les continua, et ils furent terminés par Guillaume et la reine Marie. On lit l'inscription suivante sur l'entablement de la façade septentrionale. *In subsidium et levamen emeritorum senio belloque fractorum, condidit Carolus secundus. Auxit Jacobus secundus : perfecere Gulielmus et Maria, rex et regina, MDCXC* [1].

[1] Cet asile des guerriers vieillis ou blessés dans la carrière des armes, a été

Cinq cents vieux soldats habitent cet hôtel. Ses revenus servent en outre à l'entretien de mille externes qui reçoivent environ cent écus par année. Dans l'origine une autre fondation publique occupait çet emplacement. Jacques Ier avait concouru à y créer une école de théologie, où des professeurs formaient des champions propres à soutenir les argumentations religieuses qui étaient alors fort en vogue. Ni la munificence royale, ni les cotisations du clergé n'ayant pu suffire à la dépense des constructions qui avaient été entreprises, elles furent abandonnées; et il n'en resta bientôt qu'un monceau de ruines sur lequel s'est élevé l'un des plus beaux monumens de la reconnaissance nationale envers les défenseurs de la patrie. Deux pavillons carrés unis par une grille de fer, le ferment vers le rivage. Dans le fond se dessinent la façade méridionale et les ailes qui l'accompagnent. Au centre est un péristyle orné de quatre colonnes toscanes, couronné d'un fronton et surmonté d'une tourelle. Cet ensemble imposant et sévère, emprunte un ca-

érigé par Charles II, agrandi par Jacques II, et terminé par le roi Guillaume et la reine Marie, MDCXC.

ractère particulier de la population qui circule au dedans et au dehors. Quelque part que les regards s'arrêtent, ils rencontrent des militaires vieillis ou mutilés. On les reconnaît à leur uniforme qui se compose d'un habit rouge, d'une culotte et d'une veste bleue, et d'un petit chapeau à trois cornes égales, bordé d'un galon d'or. Je m'attendais à les trouver réunis par pelotons, formant le cercle, causant de leurs campagnes et de leurs exploits, se rappelant la fraternité de leurs armes, et savourant les douceurs d'un glorieux loisir. Loin de là, ils errent seuls, silencieux et mélancoliques; à peine s'ils paraissent se connaître entre eux. Je n'en ai pas vu un seul dont les traits annonçassent le moindre contentement. Il faut que la monotonie de cette existence leur donne de la tristesse. Peut-être aussi la discipline légère à laquelle ils sont soumis, est-elle encore trop gênante pour eux. Aucun ne songe à vous adresser la parole. Si vous les interrogez, leurs réponses sont laconiques. On prétend au reste que l'intérieur de leur maison ne s'accorde pas avec sa magnificence extérieure. Les salles, les cuisines, les dortoirs passent pour n'être pas tenus proprement. Sans doute les pensionnaires

externes sont plus heureux. Il a fallu cependant les protéger contre les usuriers qui spéculaient sur leur petit revenu annuel. La loi voulait qu'ils ne touchassent le premier semestre de leur pension qu'un an après l'expédition de leur brevet. Sous prétexte de leur en faire l'avance, des escompteurs les grevaient d'intérêts ruineux. En 1754, un bill autorisa l'anticipation de ce paiement, et mit un terme aux sacrifices qu'ils s'imposaient pour obtenir quelques jours plus tôt une aisance passagère.

On a peine à se faire une idée de toutes les formes sous lesquelles la charité se reproduit dans la capitale de la Grande-Bretagne. Il n'y a presque point d'infortunes au secours desquelles elle ne vienne, et dont elle ne s'occupe de prévenir les besoins. Soit publiques, soit mystérieuses, ses aumônes vont chercher la pauvreté avec un zèle sans égal et presqu'intarissable. Dans les hôpitaux de Bedlam et de Saint-Luc, nous l'avons vue prodiguer des soins aux maladies de l'esprit : ses générosités s'étendent également à celles du corps et à toutes les infirmités de la vie. L'enfance, la vieillesse, l'inconduite, les revers de fortunes, toutes les misères qui affligent l'humanité, ont des re-

fuges distincts. Il en est même plusieurs pour la plupart d'entre elles. La vieillesse seule a plus de cent maisons de retraite. L'une de ces dernières date de l'odieuse révocation de l'édit de Nantes. Elle fut ouverte aux vieux Français chassés de leur pays par ce Louis soi-disant grand, qui croyait effacer son immoralité en secondant les proscriptions de l'Église romaine : s'il eût été digne du surnom que des flatteurs lui donnèrent, n'aurait-il pas demandé raison de cet acte de pitié, aux peuples qui en faisaient l'injure à sa couronne? Un autre asile se nomme Abécédaire : il est exclusivement réservé aux anciens maîtres d'école. Il en existe aussi pour les auteurs et les acteurs, qui dans un âge avancé n'ont pas de quoi subvenir à leur subsistance. Celui de la Chartreuse est pour les militaires et les marchands dépourvus de toute ressource à la fin de leur carrière.

Les hospices pour l'enfance et pour la jeunesse sont fort nombreux. On désigne les trois principaux par la couleur de l'uniforme bleu, vert ou gris que chacun d'eux a adopté. Celui des enfans trouvés, celui du Christ, de Rayne, et l'asile des orphelins prennent rang après eux. Le premier, créé pour cinq cents enfans,

n'en admet aucun que l'indigence de sa mère ne soit constatée. Le second, fort riche, en peut entretenir mille, dont l'instruction est uniquement dirigée vers la marine. Dans le troisième, cent enfans des deux sexes reçoivent l'éducation élémentaire et apprennent des métiers : entre les jeunes filles qui ont atteint l'âge de s'établir, et dont la bonne conduite a répondu au soin qu'on a pris de leur inspirer l'amour du travail et de la vertu, une sur six est dotée et mariée, et le sort la désigne. Le dernier de ces hospices recueille les filles des indigens, abandonnées à l'âge de douze et quatorze ans : elles sont de même élevées; et quand elles le méritent, il est pourvu à leur avenir. Il y en a encore pour celles dont la moralité pourrait être compromise par l'inconduite de leurs parens. Enfin le clergé, l'armée, la marine, presque toutes les professions ont de même des maisons de refuge pour leurs enfans pauvres ou orphelins : et le nombre de ceux qu'instruisent et nourrissent ces diverses institutions charitables, s'élève à quinze mille.

Les hôpitaux des malades et des blessés se sont également multipliés. Le revenu annuel de celui de Guy, auquel le nom de son fondateur est

resté, est de plus de six millions de francs. Les femmes en couche en ont plusieurs : celles qui ne sont pas mariées ne peuvent entrer qu'une fois dans celui de Westminster. L'un d'eux porte le nom de la reine. Il n'admet que les femmes des soldats et des matelots; et leurs enfans y sont gardés jusqu'à l'âge de deux ans. De grandes pharmacies répandues dans divers quartiers de la capitale, donnent gratuitement des consultations et des médicamens. Les convalescens enfin trouvent à l'hôpital de la Samaritaine, les secours et le repos que leur état exige. Ils ne sont plus exposés à subir le spectacle des souffrances et de la mort auxquelles ils viennent d'échapper. Leur ame peut se livrer à la joie des premiers momens de bien-être qui suivent de longues angoisses. La vie a tant de prix, qu'en y revenant ils oublient momentanément les privations qui l'accompagnent et les maux dont le poids les accablait. Leurs vœux s'égarent dans un meilleur avenir; et l'espérance est toujours là, qui ne leur refuse aucune douce illusion. Napoléon avait voulu procurer cette jouissance à la portion du peuple qui n'a d'autre recours que la charité publique, lorsque quelque maladie vient interrompre le cours de ses travaux : le

tems ne lui a pas permis d'accomplir ce pieux dessein.

A cette longue nomenclature, ne conviendrait-il pas d'ajouter celle des associations qui tendent à améliorer la condition des indigens, à combattre l'oisiveté et les vices qu'elle engendre? Les unes, se confiant à l'influence de la morale chrétienne, employent tous les moyens de la propager avec succès : elles s'attachent à répandre les lumières de l'évangile en distribuant à bas prix, des bibles, des écrits religieux, des exhortations familières. D'autres se chargent d'accuser devant les tribunaux, ceux qui sans cela échapperaient à la vindicte des lois : l'amour du bien public l'a emporté sur le respect humain qui flétrirait en France de semblables poursuites. Il en est qui ont pour objet d'encourager les domestiques dans la pratique des vertus de leur profession. Les corporations des métiers se cotisent aussi, pour secourir ceux de leurs membres qui ne peuvent en travaillant suffire à la dépense du ménage. Des caisses de prévoyance sollicitent l'économie, par le placement solide qu'elles offrent des petites épargnes que les gens à gages peuvent faire sur leur salaire. La guerre laisse-t-elle des soldats de

terre ou de mer mutilés, des veuves, des enfans sans pain et sans appui? Aussitôt des souscripteurs s'empressent de venir à leur aide. Enfin le bas clergé, dont la condition est pire en Angleterre qu'en France, puise dans la compassion des fidèles, les ressources qu'une femme et des enfans lui rendent encore plus nécessaires.

En réfléchissant sur tant de fondations généreuses qui secourent toutes les classes de la société, si ingénieuses qu'elles vont chercher jusqu'à leur source tous les genres d'infortune, le premier sentiment que l'on éprouve est de bénir cette providence du cœur humain qui compatit si vivement aux souffrances des pauvres. Quel plus beau spectacle que celui de ces réunions gratuites où le bien s'opère, non par de vaines paroles, mais par des actions utiles! Là toute vanité s'éteint. On ne met d'amour-propre qu'à lutter de bienfaisance. Nul n'a d'ambition que celle de recueillir les bénédictions secrètes des pauvres. Ce dévouement n'est-il pas la plus noble des vertus, quand ceux qui se l'imposent, couvrent leurs noms d'un voile impénétrable? Mais après cet élan d'une juste sympathie pour une charité si habilement organisée, et distribuée avec tant d'équité qu'elle excite l'ad-

miration générale, combien de tristes réflexions s'offrent à l'esprit! Quoi! la ville la plus riche du monde, la plus laborieuse, la plus occupée; le centre du commerce de l'univers, où règne un luxe sans bornes, qu'embellissent tous les arts, que toutes les industries enrichissent, a besoin d'un si grand nombre d'asiles pour sa classe indigente! Suffisent-ils au moins pour la guérir quand elle souffre, la nourrir quand elle a faim, en élever les enfans, les maintenir dans de bonnes voies de sociabilité, ou les y ramener s'ils s'en écartent? Loin de là. Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau a encore sa taxe des pauvres, impôt ruineux qui monte déjà à deux cent soixante-quinze millions de francs, qui augmente de jour en jour, et dont le moindre inconvénient est de conduire à y recourir dans un tems donné, une partie de ceux qui le paient en ce moment. Presque toutes les opinions se réunissent pour le condamner; il n'y en a point pour le défendre. Les philantropes, les philosophes, les hommes d'état y appliquent toutes leurs méditations, sans trouver aucun remède à ce fléau qui se présenta d'abord comme une manne céleste. La division des propriétés pourrait en diminuer l'intensité; mais comment

la concilier avec les lois qui les ont concentrées dans un si petit nombre de mains? Toutes les questions qui s'y rattachent sont vitales pour l'Angleterre. Ce n'est pas seulement parce que les Irlandais viennent louer leurs bras à vil prix dans les fermes et les ateliers anglais, que le peuple manque d'ouvrage. Le vide de la consommation, ou l'excès de la production, comme on voudra le dire, est le plus grand obstacle aux commandes du commerce, et par conséquent au travail.

Aussi voyez combien de mendians dans Londres, où je ne soupçonnais pas que j'en dusse rencontrer. On prétend qu'il y en a trente mille. Je viens de voir dans la rue un soldat aveugle en uniforme, accompagné d'une femme âgée, jouant chacun d'un instrument de musique, et à l'aide d'une sébile sollicitant quelques *pence*. Dans Whitehall, à la porte de l'amirauté, un marin m'a demandé l'aumône. Assises sur les trottoirs, des femmes, des jeunes filles donnent à téter à leur enfant, sans pudeur comme sans décence, et tendent la main aux passans. Cependant nous sommes ici dans le centre de la civilisation. Est-ce que la perfectibilité humaine serait insuffisante pour le bon-

heur de l'humanité? Londres en serait pour moi un exemple déplorable, si Paris ne me l'offrait dans une nudité non moins hideuse ni moins désespérante, sans compter notre Mont-de-Piété, qui ne recule la ruine de ceux à qui il prête, que pour la rendre plus sûre et plus entière.

L'origine de la plupart des établissemens de bienfaisance ne remonte pas au-delà d'un siècle. Les riches étaient probablement alors aussi généreux qu'aujourd'hui. L'occasion de le prouver leur manquait donc. Ceux qui prétendent que l'égalité des droits politiques suffit au bien-être général, n'abonderont pas dans mon sens; mais je ne m'adresse qu'aux observateurs consciencieux, qui ne se laissent pas séduire par les chances d'un avenir incertain, et lui préfèrent les jouissances de la génération à laquelle ils appartiennent.

J'ai souvent entendu répéter que la société doit du pain aux pauvres; ce qui n'est qu'une manière commode de se décharger sur autrui de l'acquit d'une dette sacrée. Cette maxime au reste avait passé dans les mœurs des Romains, puisqu'ils faisaient des distributions de blé à ceux qui n'en avaient pas. Se préservaient-ils ainsi de la lutte des pauvres contre les riches,

des oisifs contre les laborieux, de la corruption contre la morale? Non sans doute. C'est du travail qu'il faut procurer à tous les bras. Il n'y aura plus à se plaindre ensuite que les fondations charitables soient insuffisantes. La diminution du nombre des indigens est le plus riche patrimoine des hospices. Mieux vaut prévenir le mal qu'en payer le remède. Si la charité publique ne secourait que ceux qui sont nés sans biens, ou que des revers de fortune ont ruinés, ce ne serait plus une humiliation de l'implorer. Les hôpitaux cesseraient d'être les égouts de la population; et ceux qui y entreraient, ne regarderaient plus comme une honte cette triste nécessité. Qu'est-ce encore si, après avoir rendu hommage aux nobles sentimens qui ont présidé à leur création, on s'avise d'analyser les causes secrètes qui l'ont quelquefois déterminée? Pensez-vous que toutes soient également honorables et dignes d'éloges? Telle dotation ne sera due qu'à la vanité: telle autre aura été commandée par l'expiation d'une opulence mal acquise. Combien ne voit-on pas de prétendus bienfaiteurs de l'indigence, se borner à de stériles conseils, à partager les aumônes d'autrui avec un zèle affecté, et malheureusement cher-

cher dans cette distribution , une indemnité qui leur profite? C'est à ceux-là qu'il faut imputer les abus qu'on a tant de peine à déraciner dans l'administration dont ils sont chargés. Ils comptent sur la timidité que mettent à se plaindre, les victimes de leurs malversations: car la misère flétrit l'ame, et la familiarise avec tant de sacrifices de tout genre, que la cupidité peut les aggraver non seulement avec impunité, mais même sans crainte d'exciter le moindre reproche. Laissons ces tristes idées. C'est assez que l'humanité soit secourue. Il n'est pas au pouvoir des hommes qu'aucune imperfection ne se mêle à leurs meilleurs ouvrages.

De Chelsea on revient à Londres par King's-Road. Des maisons éparses marquent l'alignement de cette grande rue. Elle est habitée par des pépiniéristes, des marchands de plantes, de fleurs et de graines. Leurs jardins sont mal tenus et peu assortis.

C'est une préférence signalée que d'être admis dans la société anglaise. La maison ne s'ouvre guère qu'à des recommandations puissantes; et, s'il faut le dire, le moyen le plus sûr d'y pénétrer, est de se faire précéder par le titre d'homme riche. L'hospitalité accueille surtout

ceux qui pourraient ne la point réclamer. Elle a voulu demeurer dispensatrice exclusive de ses faveurs. A l'abri de cette précaution, elle les modère à son gré, et s'épargne le désagrément d'en indiquer la mesure. Quant aux promenades, la poussière ou la boue les rend si souvent incommodes, que l'on craint de s'y hasarder. Sans la ressource des théâtres, les soirées seraient bien longues ici pour les étrangers. Celui du Roi est le premier de Londres : on le nomme aussi l'Opéra. Bâti en 1704 par Vanbrugh, il brûla en 1789, et fut reconstruit à cette époque sur de nouveaux dessins. L'architecte Nash l'a dernièrement réparé et embelli. La façade principale donne sur Haymarket. Des colonnes cannelées en fer fondu et un large péristyle le décorent. Une balustrade couronne l'entablement. Dans la frise est incrusté un bas-relief en pierre artificielle, qui représente les progrès de l'art musical. Apollon et les Muses entrent dans la composition de cette allégorie commune et d'un médiocre effet. L'extérieur de l'édifice a de la lourdeur. Au dedans il manque de richesse et d'élégance. La salle est obscurcie par le ton général des couleurs dont elle est peinte. La coupe en est heureuse. Deux

mille cinq cents spectateurs peuvent s'y placer. Les loges sont des propriétés particulières. Il en coûte une demi-guinée pour être assis au parterre. Le prix est moindre si les banquettes sont occupées, et qu'il faille se tenir debout : c'est ce qu'on nomme *Standing-room*. La scène n'a point une étendue proportionnée au reste de l'emplacement. On ne joue que des opéras italiens et des ballets. Ce théâtre n'est fréquenté que par les hautes classes de la société. Une femme n'y entre point coiffée d'un chapeau, ni un homme en guêtres. Le spectacle commence à huit heures, et se prolonge, comme en Italie, assez avant dans la nuit.

Mais les dames de bon ton ne s'y rendent qu'à neuf heures. Elles ont été retenues par les causeries qui s'établissent après le dîner autour de la table à thé. Là, on se sera répandu en complimens sur les grâces prétentieuses, et les minutieuses précautions de la maîtresse de maison qui le servait : ou bien on aura souri, non sans en jaser, des étourderies et du peu d'usage de la jeune miss que sa mère initiait à ce devoir d'une ménagère. Souvent ces vains discours durent encore quand on arrive dans les loges ; et la musique, le jeu des acteurs et les plaisirs du

public en sont troublés. D'ailleurs, ici comme en France, il siérait mal à une élégante d'entrer sans bruit, et de s'asseoir avec une sorte de mystère. Il faut qu'on la voie debout premièrement, puis se montrant sous divers aspects afin que l'on juge de sa toilette, et se fixant enfin, après maints essais, dans la pose la plus favorable à sa taille et à son air de tête. A dix heures, nouvelle interruption. Voici le tour des hommes comme il faut, des *gentlemen*, qui étaient restés entre les verres et les flacons, dissertant sur les intérêts politiques du moment. Un chanteur ou une cantatrice du premier ordre vont-ils se faire entendre? la mode veut que l'on fasse silence.

On donnait aujourd'hui *Moïse* et un ballet de genre intitulé : *le Bal Champêtre*. Le nom de l'opéra avait été changé sur l'affiche. Ce serait une profanation de mettre en scène un sujet de la sainte Bible. Les arrangeurs ont métamorphosé le chef des Hébreux en je ne sais quel pacha ou sultan. Même sous son vrai nom, l'œuvre du célèbre maestro eût été difficile à reconnaître. L'admirable et belle Pasta était malade; Veluti, dont la voix est tellement vieillie qu'il n'a pas osé paraître à Paris, n'avait point de rôle : de sorte que cette représentation

n'offrait aucun intérêt. J'espérais que les pas et la pantomime de nos danseurs français qui tiennent les premiers emplois sur ce théâtre étranger, pourraient dissiper un moment l'ennui général : leurs efforts ont été inutiles. Il est remarquable que ce premier théâtre du peuple le plus jaloux de sa nationalité, n'ait rien de national. Tout y est emprunté de la France et de l'Italie. A la vérité l'Angleterre peut trouver, dans le peu de progrès des arts frivoles au sein de sa population, de nouveaux motifs de s'enorgueillir que la dignité de l'homme, à laquelle elle attache une si grande importance, y soit mieux sentie et se conserve plus religieusement qu'ailleurs. Cependant, à une heure avancée, la salle s'est à peu près remplie. Au babil intarissable des femmes qui ne permettait de rien écouter, n'ont pas tardé de se mêler les voix plus bruyantes des hommes. On eût pu craindre que la bienséance ne fût effarouchée des regards plus que familiers de quelques-uns d'entre eux, de leurs discours sans suite, de leurs gestes équivoques, et que la pudeur ne s'en offensât. L'usage tolère ces légers écarts. Ils passent inaperçus du beau sexe, qui sans doute est tacitement convenu de les excuser, en faveur de la haute puissance de

raison que la portion mâle de la nation déploie dans les affaires publiques et privées. Peut-être lui permet-on de se délasser ainsi des nobles conceptions auxquelles elle s'élève. Au reste, il est arrivé que les corridors ont offert quelquefois d'autres preuves d'une intempérance qui, comme j'ai eu déjà l'occasion d'en faire l'observation, tombe en désuétude.

Les théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden prennent rang après celui de l'Opéra. La décoration intérieure du premier appartient au genre gothique; celle du dernier est dans le goût moderne. L'or et le blanc y dominent, et ternissent par leur éclat la parure des dames. C'est là que l'on représente les chefs-d'œuvre de la Melpomène et de la Thalie britanniques. Là se sont illustrés les Addison, les Fielding, les Rowe, les Shéridan, les Otway, et tant d'autres à qui le génie de Shakspeare et celui de Congrève ont ouvert la carrière dramatique. Les meilleurs acteurs viennent s'y disputer les suffrages, et souvent ils les méritent. Dois-je l'avouer? Jamais je n'en ai pu supporter une représentation entière. Je conviens qu'on y voit jouer avec talent de belles scènes. Les passions, les travers, les qualités, les défauts, les

ridicules, les nobles sentimens et les faiblesses du cœur humain s'y développent avec art. Mais les situations qui les mettent en jeu sont si outrées, le langage qu'on leur prête est tellement exagéré, que l'esprit le plus susceptible d'illusion résiste à l'espèce de violence qu'on veut en quelque sorte lui faire. Une tragédie est froide, si plusieurs meurtres n'ensanglantent son dénouement. On exige dans une comédie des allusions si fortes que le spectateur en soit comme offusqué. Les personnages les plus distingués s'expriment comme ceux de la plus basse condition. Plus les interlocuteurs ont de trivialité dans leurs discours, plus ils obtiennent d'applaudissemens. Les mots graveleux n'inspirent aucun dégoût : aucun murmure ne les accueille ; nul front n'en rougit. La hideuse joie d'un meurtrier, le soin qu'il prend de prolonger les angoisses de sa victime, les artifices et le succès d'une trahison, l'effronterie de la débauche excitent peut-être plus d'enthousiasme, que le courage d'un héros, la fidélité au malheur, le triomphe de la vertu. S'il était permis de juger d'un peuple par ses spectacles, celui de Londres passerait pour être dépourvu de ce respect des convenances, de cet

amour de la belle nature, de ce tact exquis dont nous-mêmes commençons à perdre la tradition.

Une école naissante menace de plonger notre littérature dans les mêmes excès. Sous prétexte de donner un plus grand essor au talent, des novateurs incapables de rien créer, s'attachent à reproduire, avec leurs formes abruptes, les rapsodies fantastiques du moyen âge. Peu satisfaits de ce retour en arrière qu'ils nomment du progrès, infidèles au Parnasse français, ils ne s'inspirent plus que des muses de la Grande-Bretagne et de la Germanie. Les faits atroces ou burlesques, les caractères étranges ou grossiers, obtiennent seuls leurs préférences. Ils cherchent à naturaliser parmi nous, je ne sais quelles productions barbares, que le bon sens ne réprouve pas moins que le bon goût. La langue de Corneille, celle de Racine, de Voltaire, de Rousseau, de Buffon ne leur suffit pas. Elle est sans énergie, ou guindée, ou contrainte, et rabaisserait la prétendue élévation de leur pensée, affaiblirait les élans supposés de leur imagination. Au style simple, naturel, correct, embelli de tours heureux, enrichi de ces mouvemens qui fixent l'attention

et la soulagent par leur variété, ils ont substitué des phrases courtes, saccadées, obscurcies par de pénibles inversions, par des constructions laborieuses. Ne voulant plus de la cadence des vers, dont l'harmonie nous charme dans les chefs-d'œuvre des poètes de la Grèce, de Rome, de la moderne Italie, et aussi dans ceux de notre France qu'ils décrient parce qu'ils ne peuvent les égaler, ils s'étudient à couper leur prose sauvage en lignes à peu près égales, terminées deux à deux par des rimes dont ils n'osent encore s'affranchir : travail ingrat, plus difficile cent fois que la libre allure d'une verve soumise aux préceptes des maîtres de la littérature. Je doute qu'ils nous accoutument à leur rhétorique déréglée. S'ils en rachetaient l'absurdité par des pensées neuves, par le mérite de quelque invention, peut-être nous persuaderaient-ils, ou bien attendrions-nous patiemment qu'ils vinssent à résipiscence. Mais comment les excuser, lorsque, jusqu'à ce jour, ils ne se distinguent que par une sorte d'argot dont ils ont seuls la clef, promettant sans cesse des ouvrages tout neufs, qui nous donneront des émotions inconnues, et exciteront dans la postérité une admiration inépuisable?

.... New schools of poetry arise,
Where dull pretenders grapple for the prize :
O'er taste awhile these pseudo-bards prevail ;
Each country book-club bows the knee to Baal,
And, hurling lawful genius from the throne,
Erects a shrine and idol of its own ;
Some leaden calf — but whom it matters not [1].

A les entendre on sera surpris de s'être jamais attendri aux accens d'Iphigénie, d'avoir senti battre son cœur au seul nom du Cid, d'être revenu sans cesse à lire et relire Molière et La Fontaine. Certes, ce sont donc de bien autres jouissances qui nous attendent! soit; car je ne suis pas ennemi de mes plaisirs à ce point, de n'en vouloir pas connaître de plus vifs et de plus doux que ceux que j'ai goûtés. Que du moins on ne me gâte pas le présent par l'appât d'un avenir que rien ne révèle. Qui songe à empêcher les chefs de la secte nouvelle de prouver l'autorité de leurs dogmes et d'éblouir de leurs miracles, pourvu qu'ils nous laissent en paix adorer nos dieux et les merveilles que nous leur

[1] BYRON, *les Poètes anglais et les Journalistes écossais*, sat.

De nouvelles écoles de poésie s'élèvent, où de stupides émules se disputent la couronne. Ces pseudo-bardes l'emportent un moment sur le bon goût. Les coteries littéraires fléchissent le genou devant Baal, et, renversant de son trône le vrai génie, se font un sanctuaire, et y placent une idole de leurs mains, quelque veau de plomb — n'importe quoi.

devons? Avant de changer de foi, n'est-il pas permis d'interroger sa conscience et de ne céder qu'à la conviction? L'intolérance ne fait point de prosélytes.

La comédie et l'opéra-comique ont un théâtre particulier qui donne sur Haymarket dont il emprunte son nom. Il est neuf, et ne s'ouvre que pendant la belle saison, de juin en octobre, quand celui du Roi est fermé. Sa façade est décorée d'un péristyle d'ordre corinthien, au-dessus duquel se dessine un fronton. Le dedans ne répond point à la richesse de l'extérieur. Parmi les petits spectacles se distinguent le cirque d'Astley et celui de Sadler's-Wells. On y assiste à des exercices d'équitation où l'on ne sait de quoi s'étonner le plus, de la beauté et de la docilité des chevaux, ou de la grâce et de l'adresse des écuyers. Aux voltiges succèdent des pantomimes, des danses, des tours de force, et des arlequinades à la fois cruelles et bouffonnes. J'y ai vu l'amant de Colombine possesseur de la baguette d'un magicien, invoquer le Tems pour qu'il le débarrasse d'un rival. A sa voix, le vieux fils de Saturne se présente. D'un coup de faulx il tranche la tête qui lui est désignée. Elle roule. Gilles survient, la ramasse,

prend un clou et un marteau, et la replace sur le tronc dont elle avait été séparée. L'illusion n'est que trop complète. L'acteur décapité sait à merveille rentrer et sortir à propos sa tête véritable. Tout cela est hideux de détails. En même tems des danseuses d'une agilité moins gracieuse que rapide, traversent le théâtre, formant au son d'un aigre clavecin, des pas d'une vivacité extrême, et prenant des attitudes voluptueuses, lascives même. Aucun enthousiasme, aucune hilarité ne peut se comparer aux acclamations des spectateurs.

Si le bon goût est souvent blessé sur la scène, les bienséances ne sont guère observées dans les salles de spectacle. La liberté y est poussée jusqu'à la licence. Aucune place n'est interdite à personne. Celui qui peut la payer a le droit de l'occuper. De là une confusion, un mélange que les hommes ne craignent point, mais dont les dames ont souvent à se plaindre. Quand la toile est levée, le silence règne communément; et à la moindre interruption le public le réclame avec des hurlemens et une brutalité incroyables : mais dès qu'elle retombe, il s'établit entre les loges élevées, le paradis et le parterre, des communications bruyantes et quelquefois tu-

multueuses. Les habitués de ces divers étages s'appellent, s'interrogent, s'excitent au blâme ou à la louange. Quelque dissentiment vient-il à éclater? d'assourdissantes interpellations se croisent dans tous les sens. Bientôt la querelle s'échauffe. Alors des débris de noix ou d'amandes, des pelures de pommes ou d'oranges s'échangent entre les partis. Dans les entr'actes un acteur se présente ou bien on le fait venir, pour chanter des couplets. S'ils sont écossais, le costume du pays est de rigueur, et les plus vifs applaudissemens couronnent les refrains. Heureux l'étranger qui assiste à cette espèce de fête, si la voix des auditeurs ne s'y mêle pas, ce qui arrive lorsqu'il a pris fantaisie à quelque zélé patriote de demander le *God save the king!* Aussitôt chacun se lève; la prière royale est récitée en chœur, et de longs *huzza* suivent chaque verset. Là, toutes les opinions se confondent. C'est moins pour le prince qu'on forme des vœux, que pour la royauté. Les idées d'ordre et de conservation se rattachent à cet acte de piété politique. Qu'il y a loin du sentiment qui le commande, aux vaudevilles inconvenans de Gabrielle et d'Henri IV, dont nous fatiguèrent si long-tems les partisans de la restauration

bourbonnienne, fades flagorneries adressées à la dynastie décrépite que les ennemis de la France lui ont imposée.

Vers le milieu de la représentation, à une heure déterminée, le prix des billets diminue de moitié. Cette concession utile aux entrepreneurs, met les spectacles à la portée de toutes les fortunes et des classes les plus inférieures de la société. Jusque dans un semblable rabais, l'esprit mercantile du pays se révèle. On conçoit quels nouveaux amateurs envahissent alors les avenues des théâtres. La population des deux sexes qui vit des divers genres d'industrie plus ou moins licites, plus ou moins immoraux et plus ou moins tolérés à l'entour des lieux publics, se hâte d'aller consommer dans l'intérieur une portion du gain fait au dehors, et de l'y augmenter si elle peut. Le foyer est encombré le premier. Les filles et les escrocs y abondent. Grande est l'affluence. On se presse, on se coudoie. Tandis qu'une main adroite dérobe quelque montre, quelque bourse, des gestes licencieux, des propos orduriers, des attaques hardies partent de tous côtés. Sur les divans épars çà et là, s'établissent des tête-à-tête dont l'effronterie révolte. Aucune honte

ne couvre ces bacchanales, même d'un voile léger. La fin de l'entr'acte peut seule y mettre un terme. Aussitôt la foule court aux places vides. Les signes, les attitudes, les agaceries des nymphes qui s'en sont emparées, se renouvellent avec une hardiesse sans égale; et il ne reste à la pudeur justement alarmée, d'autre ressource que de fermer les yeux.

La toile tombe. Il faut partir. Aucune police ne veille à l'ordre des voitures. Rien ne règle la marche des cochers, que leur adresse, et l'empressement qu'ils mettent à se devancer les uns les autres. Ils se serrent, se heurtent, se disputent, s'injurient, arrivent et partent dans toutes les directions, et se lancent, s'il le faut, des coups de leurs longs fouets de cuir. C'est un tumulte, une confusion incroyable. Pour y échapper, le malheureux piéton se coule entre les roues et les chevaux, au risque d'être blessé cent fois, avant d'avoir pu gagner un abri où il soit en sûreté. A peine hors de la mêlée, de nouveaux obstacles d'un genre différent l'arrêtent dans sa retraite. Il ne peut faire un pas sans être assailli, retenu par les femmes dépravées qui ne vivent que de libertinage. C'est de celles-là que Platon pouvait dire avec raison, qu'avant de

naître elles avaient été des garçons débauchés, tant les habitudes de tous les vices leur sont naturelles et familières. La nuit leur donne une imperturbable audace, et l'ardeur du gain une force extraordinaire. Des hommes, des vieilles qui partagent avec elles, les secondent au besoin. Les trottoirs, les carrefours, les squares en sont obstrués; et dans les quartiers peu fréquentés, leurs instances et leurs poursuites ne sont pas sans danger pour ceux qu'elles surprennent. Leur nombre s'élève, dit-on, à soixante mille, ce qui doit former à peu près la vingt-quatrième partie des habitans de Londres. Cette proportion n'est-elle pas bien forte? Quelle dégradation et quelle misère ne suppose-t-elle pas [1]! Quel hideux résultat d'une civilisation si avancée! Les bonnes mœurs ne sont-elles donc pas aussi une conséquence des bonnes lois? A moins que l'impudeur ne soit donnée comme un cor-

[1] On comptait en outre à Londres en 1831 :

20,000 individus sans moyens d'existence;
115,000 filous, voleurs ou fraudeurs;
16,000 mendians;

et l'évaluation des vols qui s'y sont commis pendant cette année, a dépassé cinquante-deux millions de francs.

rectif conservateur de la chasteté, que l'aspect du vice ne soit nécessaire pour faire ressortir le mérite de la vertu : n'est-il pas dit quelque part : *Nimirùm propter continentiam incontinentia necessaria est : incendium ignibus extinguitur* [1]. A cet égard Paris l'emporte de beaucoup sur Londres, en moralité toutefois. Soit sagesse, soit respect humain, la corruption y est moins générale. Il est vrai que les vaisseaux de toutes les mers n'y viennent pas journellement débarquer des marins. Pour que ce rapprochement acquière quelque justesse, attendons que nos spéculateurs aient fait de la Seine une autre Tamise, projet qui, pour l'observer en passant, me semble une extravagance digne des Petites-Maisons.

[1] Le spectacle de la débauche est nécessaire à la pratique de la continence : un incendie s'éteint à l'aide du feu.



LE DIMANCHE A LONDRES.

LOIS SUR SON OBSERVANCE. — L'OFFICE DIVIN.

PRESCRIPTIONS RELATIVES AU DIMANCHE. — AMUSEMENS DU DIMANCHE.

L'AMBASSADE DE FRANCE.

DÉPART POUR KEW.—BRENTFORD.—KEW ET SES JARDINS.

RETOUR A LONDRES PAR EAU.

MORTLAKE. — BARNES. — CHISWICK. — HAMMERSMITH. — PUTNEY.

FULHAM. — WANDSWORTH. — CHELSEA. — KENSINGTON-PARK.

HYDE-PARK. —MONUMENT EN L'HONNEUR DE WELLINGTON.—GREEN-PARK.

SAINT-JAMES'S-PARK ET SES MONUMENS.

Londres, le 2 juillet 1826.

C'est aujourd'hui dimanche, ou, comme disent les puritains, jour du sabbat. Son observation judaïque remonte au tems d'Élisabeth. En se séparant de l'Église romaine, en renonçant à ses rites et à la plupart de ses croyances, les réformateurs manquaient leur but, si l'on eût pu les taxer de se donner une religion commode, sous prétexte de la rendre raisonnable. Mais ce rigorisme avait aussi ses dangers, ou seulement, si l'on veut, ses inconvéniens. Une journée entière employée en prières, en méditations pieuses, en contemplations ascétiques, tendait à créer et

entretenir des idées de fanatisme et de superstition, toujours trop facilement accueillies par les classes les moins éclairées des peuples. De là à l'intolérance, et de l'intolérance à la persécution la distance n'est pas grande. Jacques Ier fut frappé de l'extérieur austère qu'affectaient ses nouveaux sujets. Dès son avènement, il résolut de modifier leur dévotion, par les amusemens auxquels aucune autre nation ne craignait de se livrer dans les intervalles du service divin. Une ordonnance royale introduisit cette innovation que les mœurs repoussèrent comme une impiété. Sous le règne de Charles Ier, le Parlement rétablit l'ancien usage. Cette loi fut reçue avec transport et ponctuellement exécutée. Justement alarmé de la mysticité exagérée, qui s'emparait de la majeure partie de la nation, le roi crut ensuite devoir en arrêter le progrès. Quelque chose aurait manqué à la fatalité de sa destinée, si les querelles spirituelles ne s'étaient mêlées aux débats temporels dont il était assailli. Les plaisirs innocens que son père avait autorisés le furent de nouveau par lui. Pour les fervens enthousiastes, quelle occasion de signaler leur zèle! Loin de l'attiédir, des peines indiscrètement établies l'excitèrent davantage, et enve-

nimèrent l'esprit de secte auquel succomba celui qui avait voulu le combattre.

Depuis cette époque, le jour de repos a été tour à tour solennisé avec plus ou moins d'exactitude. Il paraît que maintenant on y met quelque sévérité. Pendant les premières heures de la matinée, la ville semble déserte. On n'entend aucun bruit. Toutes les boutiques, hors celles de comestibles, sont hermétiquement closes. Aucune porte ne s'ouvre, si ce n'est au cri perçant et mélancolique de la laitière, et à celui des marchands de maquereaux dans la saison. Nul n'oserait se montrer à sa fenêtre : non seulement ce serait blesser les bienséances; il se pourrait encore que quelque passant se formalisât de cette mondanité, et se permît des reproches injurieux. L'on est censé se recueillir pour assister dignement à l'office de la paroisse. Les cloches viennent de l'annoncer; et nulle part on n'en entend plus qu'ici. Bientôt chaque famille, en ses habits de fête, sort du logis et s'achemine vers le temple où l'appelle le culte qu'elle professe. Sur les trottoirs se suivent des groupes variés. Les chefs de ménage ferment la marche. Peu de voitures de maître et à peine quelques fiacres roulent sur la chaussée. La piété se peint

dans tous les regards, et la charité chrétienne sur toutes les physionomies. On se salue avec bienveillance, mais sans s'arrêter, de peur sans doute de profaner, par quelque entretien indifférent, le devoir dont on va s'acquitter. Peu à peu l'église s'emplit. Chacun prend sa place accoutumée sur des bancs entourés de séparations en boiserie, tellement hautes que la tête seule les dépasse quand on est assis. Cet arrangement propre à éviter les distractions, n'empêche toutefois ni la critique secrète du maintien et de la toilette des voisines, ni les doux regards des amans qui ne peuvent se rencontrer ailleurs. Il est surtout favorable au sommeil. Pour peu que le prédicant ait un débit monotone, qu'il traite un sujet rebattu, que son sermon soit connu, que son style manque de mouvement, il arrive que des auditeurs s'endorment, au grand scandale des dévotes duègnes que la parole de Dieu tient imperturbablement éveillées. L'orgue vient-il à frapper l'air de ses accords majestueux, à faire entendre la ritournelle du psaume annoncé d'avance? aussitôt toutes les voix s'élèvent en chœur. Les échos de la voûte sainte répètent leur suave harmonie. Ces chants à l'unisson ont une douceur, un

charme inexprimable. Ils retentissent au loin. C'est comme un concert unanime qui monte vers le ciel pour implorer la protection divine. Quand la prière publique est finie, les fidèles se retirent. A voir le contentement qui épanouit tous les visages, on reconnaît qu'elle a purifié tous les cœurs. Chacun regagne sa demeure dans l'ordre où il était venu. Des lectures pieuses, un repas où préside la sobriété, occupent jusqu'à trois heures de l'après-midi. L'airain sacré rappelle au service du soir qui dure jusqu'à six heures. Alors les promenades se peuplent ; ou bien des réunions amicales se forment, et le tems se passe en divers entretiens. Aucun théâtre n'est ouvert. Il ne circule point de gazettes. Les jeux de dés, de cartes et de billard sont interdits, même dans les maisons particulières. Le moindre travail, tout amusement public à prix d'argent, seraient des fautes condamnables. Nul ne peut ni ne doit se dispenser de paraître à l'église. L'infraction de cette règle expose à une amende dont le tarif est assez élevé.

Malgré cette sévérité, la surveillance n'est pas tellement active ni si inquisitoriale, que ceux qui veulent s'en affranchir ne le fassent

impunément[1]. Pour protéger la religion, que servent en effet les lois humaines? L'ame qui n'en éprouve pas le besoin n'y saurait être assujétie, ni ramenée quand elle s'en éloigne. Où l'influence morale est impuissante, celle de la loi aurait-elle quelque autorité? Cependant les réfractaires craindraient de laisser voir leur opposition ou leur indifférence. Ils fuient à l'envi la capitale. Écoutez lord Byron :

The seventh day this; the jubilee of man.
London! right well thou know'st the day of prayer:
Then thy spruce citizen, wash'd artisan,
And smug apprentice, gulp their weekly air:
Thy coach of hackney, whiskey, one-horse chair,
And humblest gig, through sundry suburbs whirl,
To Hampstead, Brentford, Harrow, make repair;
Till the tired jade the wheel forgets to hurl,
Provoking envious gibe from each pedestrian churl.

Some o'er thy Thamis row the ribbon'd fair,
Others along the safer turnpike fly;
Some Richmond-hill ascend, some scud to Ware,
And many to the steep of Highgate hie.
Ask ye, Bœotian shades! the reason why?
'T is to the worship of the solemn horn,
Grasp'd in the holy hand of mystery,

[1] A son avénement, Guillaume IV s'est empressé d'arrêter les progrès du relâchement qui avait pénétré dans toutes les classes du peuple.

In whose dread name both men and maids are sworn,
And consecrate the oath with draught, and dance till morn.

All have their fooleries [1]. —

Comme nous nous disposions à suivre ces amateurs des courses champêtres, l'honorable F. B***, qui nous prodigue les soins d'une attentive hospitalité, est venu de nouveau nous offrir ses services. L'amabilité de cet homme distingué a pour moi beaucoup d'attrait. Je ne lui suppose aucune des suffisances de ses compatriotes. Il s'informe si nous avons obtenu quelque réponse de notre ambassadeur ou de ses secrétaires. Le silence que l'on garde à notre égard, lui cause

[1] BYRON, *Childe-Harold*, ch. I, str. LXIX–LXX.

Voici le septième jour, le jubilé de l'homme. O Londres! ce jour de la prière est bien connu de toi : tes citoyens élégamment vêtus, tes artisans décrassés, et tes apprentis en habits des dimanches, vont respirer pour toute la semaine. Tes fiacres, tes whiskeys, tes demi-fortunes, et tes modestes gigs, roulent à travers tes faubourgs, te mènent à Hampstead, à Brentford, à Harrow, jusqu'à ce que le pauvre cheval harassé, oublie de mouvoir les roues, et excite les envieuses moqueries du rustre piéton.

Il en est qui promènent sur la Tamise tes belles parées de rubans. D'autres parcourent rapidement les chemins à barrières, qui leur offrent plus de sûreté. Quelques-uns gravissent la colline de Richmond ; ceux-ci s'acheminent vers Ware, et ceux-là vers le sommet de Highgate. Ombrages de la Béotie ! demandez-vous pourquoi? c'est en l'honneur de la corne terrible que le dieu du mystère tient dans sa main sacrée. Les jeunes hommes et les jeunes filles vont jurer sur ce signe redouté, et consacrer leurs sermens par des libations et des danses qui se prolongent jusqu'au lendemain matin.

Chacun a sa folie. —

peu d'étonnement. L'esprit de la congrégation est le seul qui soit descendu sur le prince de P***. Ses subordonnés ne s'éclairent que des reflets de cette lumière équivoque. Aucun Français n'aborde en Angleterre qui ne soit devancé par un bulletin de ses opinions politiques et religieuses. « N'allez-vous point à la messe? me disait M. B***. Êtes-vous libéral? vous ne serez pas accueilli. » C'est ce qui m'est arrivé; et certes je ne m'en plains que par forme d'observation. L'hôtel de la légation française tient d'un monastère dont les novices se modèlent sur l'extérieur de l'abbé. On les devine à leur regard oblique, à leur air cagot. En leur qualité de diplomates ou soi-disant tels, l'aristocratie leur a ouvert ses salons. Ne faut-il pas en effet qu'elle les fréquente pour les connaître, pour pénétrer la fausseté qu'ils couvrent du nom officiel de discrétion? Eh bien! s'ils y paraissent, c'est avec une contrainte presque risible. Il semble que l'odeur de l'hérésie les repousse. Serait-ce jalousie du salut de leur ame? La retraite qu'ils s'imposent convient mal à l'exercice de leurs fonctions. Conçoit-on un pareil abus de la dignité d'une mission publique? Le peuple le plus franc, le plus loyal, représenté à la façon

de Tartufe ! S'agit-il donc d'opposer quelque puritanisme catholique au puritanisme protestant? Ces envoyés sont-ils là pour opérer des conversions, comme leur maître et ses prêtres en voudraient faire à Paris? et Portland-Place est-il une succursale du séminaire des missions? Qu'ils aillent dans les temples faire les dévots à leur aise, et sans ostentation s'ils le peuvent : mais, au sein d'une nation rivale, et ennemie quoi qu'on fasse, qu'ils s'attachent plutôt à nous montrer puissans, pleins d'honneur et de courage, prêts à soutenir nos droits et notre pavillon ; et que surtout ils tâchent de se façonner aux mœurs constitutionnelles, non pas en s'inoculant la morgue oligarchique dont le peuple anglais commence à porter le joug avec impatience, mais en se pénétrant des principes sociaux qui ont élevé le Royaume-Uni au premier rang entre les états civilisés.

Allons à Kew. Depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, dans Piccadilly, près d'Albemarle-Street, des voitures publiques partent pour cette destination. Vingt-quatre ou trente individus trouvent place dans chacune d'elles. L'intérieur qui en contient six est étroit et incommode. Les aises que se donnent les

premiers qui s'y installent, laissent à peine aux derniers inscrits sur la feuille du conducteur, la possibilité d'entrer. Au dehors on tient huit devant et huit derrière sur des espèces de gradins, et au moins autant sur l'impériale. C'est de ces siéges élevés, fort durs, et à peine garantis par une baguette de fer scellée à hauteur des hanches, et contre laquelle elles heurtent à chaque cahot, que les voyageurs qui ont préféré le grand air, la vue du pays et quelque liberté dans leurs mouvemens, sont éparpillés sur la grande route par l'accident le plus léger. Les dessinateurs en ont fait des caricatures fort plaisantes pour ceux qui n'en furent jamais victimes. La rapidité de ces diligences est presque incroyable. A peine si l'on a le tems de jeter un coup d'œil de côté et d'autre de la route; tandis qu'une attention minutieuse ne suffirait pas aux détails d'utilité ou d'agrément dont chaque village et la moindre habitation rustique offrent la réunion complète. Les nuages de poussière qui s'élèvent, le soin de se préserver d'une chute effrayante, la variété des objets qui se succèdent, ne laissent non plus, ni à la pensée le tems de se fixer, ni à la mémoire la faculté de garder quelque souvenir. Cette façon de

voyager ne convient que pour arriver. Je ne saurais oublier la ponctualité avec laquelle les relais sont préparés. Il ne faut que peu de secondes pour changer d'attelage : et l'on est déjà loin, que le cocher, qui de même a été remplacé, promène encore sur les flancs de ses chevaux une lame de bois, longue, flexible et large de dix-huit lignes, avec laquelle il enlève la sueur et les flocons d'écume dont ils sont couverts.

Au-delà d'un pont léger jeté sur la Tamise et en face de Brentford, est situé le petit village de Kew. Ce n'était jadis qu'un hameau. En 1769 il fut érigé en paroisse. Son église est construite en briques et surmontée d'une tourelle. On en a réservé la nef méridionale pour l'école. Entre les sépultures du cimetière se trouve celle de Gainsborough. Une simple pierre l'indique. Son épitaphe dit seulement qu'il mourut le 2 août 1788, âgé de soixante-un ans.

La célébrité de Kew est due aux jolies maisons de plaisance qu'on y a construites à cause de sa situation. Dans le nombre, on distingue surtout la maison royale et son parc qui occupent une étendue de cent vingt acres. Il est impossible de visiter l'Angleterre, sans faire une excursion dans ce beau lieu, qui fut le séjour fa-

vori de Georges III et où est morte sa femme Charlotte de Mecklembourg. L'exposition en est peu favorable. L'uniformité du sol n'offrant aucun site pittoresque, l'art a pu seul y créer les aspects dont l'arrangement est peut-être un peu prétentieux et surchargé. Le palais est bâti au nord. Sur la gauche se déploie la façade d'une orangerie, longue de quarante-cinq pieds. Non loin de là s'élève un temple d'ordre corinthien consacré au soleil. Sa forme est circulaire. Des colonnes cannelées l'environnent, et leurs chapiteaux portent un riche entablement. Au-dedans est un salon orné de peintures, de sculptures, de dorures. L'image du soleil et les signes du zodiaque, séparés par des guirlandes de laurier, décorent la coupole. Un jardin botanique, un parterre de fleurs indigènes, des serres chaudes se succèdent. Cette variété de plantes dont les collections augmentent tous les jours, excite une vive curiosité. Ici, la science les a classées dans l'ordre indiqué par la nature. Là, toute la Flore européenne prodigue confusément ses couleurs et ses parfums. Plus loin des climats factices sont préparés pour celles que voient naître le ciel d'Asie, celui d'Afrique ou d'Amérique. Avec quelle habileté n'approprie-t-on pas

à leur végétation, la température, la terre, et même l'air qu'elles respirent! Cependant la plupart ne prennent qu'une croissance pénible ou bien elles s'étiolent. Leur vie artificielle s'éteint avant le tems. Plusieurs ne fleurissent pas. Il en est peu qui ne perdent leur fécondité. L'exil qu'elles subissent a attiédi leurs amours. Quelques-unes cependant gardent encore la sensibilité dont elles sont douées. Les folioles du sainfoin oscillant continuent de s'agiter. La sensitive se dérobe et se contracte au moindre attouchement. La dionée ferme sa feuille bordée de longs cils, et conserve, jusqu'à ce qu'il soit privé de mouvement, l'insecte attiré dans ce piége par le suc mielleux qu'elle distille. Mais nous ne saurions nous arrêter long-tems dans l'atmosphère où se voient ces phénomènes inexplicables.

Un bassin de marbre va nous offrir des poissons dont les écailles imitent des lames d'or ou d'argent. Des oiseaux rares volent et s'ébattent dans une volière d'un travail élégant et léger: ils frappent l'air de leurs cris ou vous égaient par leur ramage. Un temple de Bellone se montre à peu de distance. Puis vient celui de Pan, tout ouvert, et dans un lieu solitaire. Éole a aussi le sien sur une hauteur prochaine : un siége mobile

en occupe le centre, afin que l'on puisse regarder à l'entour, sans changer de place et se fatiguer. Sur le bord d'un lac s'élève un kiosque octogone à deux étages dans le goût chinois : on lui a donné le nom de *Maison de Confucius*, et les peintures dont il est orné retracent les souvenirs des missions chrétiennes à la Chine. La machine hydraulique qui porte de l'eau partout où elle est nécessaire, n'en est pas éloignée. Un berceau de feuillage conduit à un bosquet. Au-delà s'étend une petite plaine. A sa surface, se développe une riche colonnade qu'on appelle le *théâtre d'Auguste* : elle touche presque à un temple de la Victoire érigé en mémoire de la bataille de Minden, et où sont suspendus des trophées de nos armes. Un désert termine le parc. Là vont encore se multiplier des fabriques de tous les styles. Avant d'y arriver, on rencontre des ruines en briques, imitées de celles de Rome ou du moyen âge, tapissées de lierre, entremêlées de buissons d'épines et de plantes sauvages. Tout auprès sont épars des chapiteaux mutilés, des tronçons de colonnes, des fragmens de corniches et de sculptures, et des armes couvertes de rouille. Au bord du désert, on a placé une imitation du palais de l'Alhambra, chef-

d'œuvre du genre moresque; et dans le centre, une grande pagode chinoise à huit pans, de quarante-deux pieds de diamètre à sa base, haute de cent soixante-trois pieds, partagée en de nombreux étages qui forment la pyramide, et comme hérissée de dragons saillans dont les écailles en verres de couleurs étincellent de mille reflets : de la terrasse la plus élevée, la vue embrasse cinq milles à la ronde. Plus loin l'on aperçoit les minarets d'une mosquée. Enfin revenant vers le palais, vous passez près d'une église gothique, qui précède la galerie des antiquités. Nous voici de nouveau sur les bords du lac. Les colonnes d'un temple d'Aréthuse se réfléchissent dans ses eaux. On va par un pont gracieux dans l'île qui en embellit la surface, et cette promenade se termine devant un temple dédié à la paix de 1763.

Quelle multitude d'objets différens accumulés sur un si petit espace! C'était déjà beaucoup d'avoir rassemblé les productions végétales de toutes les zones de la terre. Mais tant de miniatures de monumens, imitations mesquines des architectures de tous les tems et de tous les peuples, loin de répandre de la variété dans les aspects, n'y jettent-elles point une confusion fatigante? Suffit-il de représenter le Parthénon,

si ses profils ne se dessinent sur le ciel pur et brillant de l'Attique? Je regrette que ces chefs-d'œuvre d'un art qui veut surtout de l'espace pour se développer, réduits à des proportions rétrécies, interrompent à chaque pas la vue des jardins, en masquent les sites, coupent les massifs de verdure qu'on aime à voir se marier aux pelouses qui les séparent et se terminer dans le lointain par des ombrages mystérieux. L'esprit ne veut pas non plus être ainsi lancé brusquement à Athènes, à Rome, à Constantinople, à Grenade. Pour trouver du plaisir à se reporter aux époques glorieuses des peuples qui habitaient ces villes célèbres, il lui faut plus de repos et plus de liberté. Sortons de ces lieux soi-disant enchantés, qui ne manquent point de charme, mais où le travail et l'apprêt affaiblissent ou détruisent l'illusion.

Près du pont de Kew, sur le bord de la Tamise, est située une belle taverne. La richesse des salons, l'élégance des meubles, un service officieux, tout se réunit pour attirer les promeneurs et les retenir. Des batelets les attendent pour les ramener dans la capitale. Nous sommes entrés dans une de ces frêles embarcations que deux rameurs dirigent et meuvent

avec adresse. Le fleuve coule entre le comté de Middlesex qui occupe la rive gauche, et celui de Surrey auquel la rive droite appartient. Comme la Seine, on dirait qu'il se plaît daus son cours, tant sa marche est lente et sinueuse. A peine a-t-on quitté le port que, de part et d'autre, les campagnes environnantes se dessinent, parsemées de villages groupés autour de leur clocher. Brentford est vis-vis de Kew. Un pont les sépare. Des jardins, des bosquets, se mêlent à leurs maisons dont l'extérieur est simple mais propre et bien entretenu; et au-dessus de l'horizon pointent les derniers étages de la pagode aux dragons étincelans. Les regards se fixent-ils sur le double rivage qui fuit à chaque coup de rame? mille tableaux champêtres se succèdent. Tantôt c'est l'humble demeure du pêcheur, entourée d'un verger où sèchent ses filets suspendus : des rosiers, des giroflées ornent ses fenêtres; et lui, assis devant sa porte, il regarde ses enfans caresser leur mère, savoure avec elle un pot de bière dont la mousse passe par-dessus les bords, et jouit nonchalamment du loisir de la journée. Tantôt de jolies villas apparaissent à travers les plantations qui les ombragent : les pelouses qui s'étendent jus-

qu'au rivage, les sentiers qui les traversent, les arbres artistement épars à leur surface, les quais en forme de terrasse que garnissent des plates-bandes émaillées de fleurs, composent une double galerie de charmans paysages. Ailleurs des amateurs de dîners sur l'herbe, sont descendus sur un tertre, parmi les saules et les peupliers. Sous une tente ou en plein air, autour d'un couvert en désordre, ils se partagent des mets froids, font circuler les flacons, et des cris joyeux répondent aux nombreuses santés qu'ils se portent. Quelquefois des bateaux remplis de musiciens viennent à passer, et font retentir l'air d'accens mélodieux. Le premier village dans le Surrey est Mortlake. Ce nom vient d'une eau dormante qui séjournait jadis sur son territoire. Deux cent cinquante acres sont employés à la culture des plantes potagères pour l'approvisionnement des marchés de Londres. Non loin est le village de Barnes dont l'étendue est telle, qu'à lui seul il a un développement égal à ceux de Chiswick et d'Hammersmith qui lui font face. Parmi les maisons de plaisance de Chiswick, celle du duc de Devonshire tient le premier rang. Elle a été construite par le comte de Burlington dans le goût de Palladio. Une

allée de cèdres du Liban conduit à sa principale entrée. Le parc est dessiné dans toute la pureté du genre anglais, et orné de fabriques, d'obélisques et de statues. Corney-House et ses jardins viennent ensuite, plus simples mais non moins agréables. On y remarque deux mûriers dont le grand âge, la forme pittoresque et le feuillage touffu donnent à ce site un charme particulier. Au-delà l'on découvre la flèche de la paroisse. Les restes d'Hogarth reposent dans le cimetière. Le mausolée élégant qui les renferme est enrichi de sculptures. Un masque, un laurier, une palette, des pinceaux, un livre dont le titre indique un de ses ouvrages : l'*Analyse de la Beauté*, rappellent à la fois son génie et ses œuvres. Garrick y a joint l'épitaphe suivante, dernier témoignage de l'amitié qui les unissait.

Farewell, great painter of mankind,
Who reach'd the noblest point of art;
Whose pictur'd morals charm the mind,
And, through the eye, correct the heart.
If genius fire thee, reader, stay;
If nature touch thee, drop a tear;
If neither move thee, turn away;
For Hogarth's honour'd dust lies here [1].

[1] Adieu, grand peintre de l'humanité, qui sus porter au plus haut degré la noblesse de ton art. Tes peintures morales charment l'esprit, et l'on ne peut

Après Hammersmith, village considérable, fort peuplé, et où l'on compte encore quelques maisons de plaisance, l'influence du voisinage de la capitale commence à se faire sentir. Des pâturages, des champs de légumes, des briqueteries, d'autres ateliers couvrent les rives du fleuve. Le bon air qu'on respire à Putney dans le Surrey, en a fait rechercher le séjour. Son rivage est embelli de vide-bouteilles, et de ce que les Anglais nomment des fermes ornées. C'est là qu'est né l'historien Gibbon. Fulham est vis-à-vis. Des ormes séculaires lui prêtent leur ombrage. Richardson écrivit son histoire de Grandisson dans la maison blanche que l'on voit au-delà du pont. La petite rivière qui vient se jeter dans la Tamise au-dessous de Putney, a traversé le village de Wandsworth situé à peu de distance dans les terres. Presque tout le pays qu'elle arrose est consacré à l'industrie, et à la culture des végétaux destinés à la consommation journalière de la capitale. Parmi les manufactures, il en est une de chapellerie, que des réfugiés français établirent

les voir sans devenir meilleur. Lecteur, si le génie excite ton admiration, arrête-toi; pleure, si la nature t'a doué d'une ame sensible; sinon, passe et éloigne-toi, car la cendre vénérée d'Hogarth est ici.

lors de la révocation de l'édit de Nantes. Des teinturiers, des distillateurs y ont aussi des usines importantes. Désormais les maisons se touchent presque au long du fleuve; la population augmente; le nombre des bateaux se multiplie; le mouvement de la navigation devient plus vif, plus animé. Ce n'est jusqu'à Chelsea, qu'un prolongement des faubourgs situés à l'ouest de Westminster et de Southwark.

Débarquons à Chelsea. Le premier chemin vers le nord-est, mène au parc de Kensington, qui était originairement un domaine de la famille de Nottingham. Le roi Guillaume III l'acheta, et y fit quelques additions. Agrandi encore par la reine Anne et la reine Guillelmine de Brandebourg-Anspach, femme de Georges II, il a maintenant plus d'une lieue d'étendue; l'éloignement où il est de la ville, empêche qu'il ne soit très-fréquenté, si ce n'est dans les plus longs jours d'été, encore ne l'ouvre-t-on que depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et seulement du printems à l'automne. On n'y voit guère de promeneurs, qu'à cheval ou en voiture, hors les habitans de son plus prochain voisinage. C'est un lieu sombre, triste, propre au duel et au crime qui

s'y sont souvent cachés. L'ardeur du soleil en a brûlé les gazons. Des pièces d'eaux stagnantes ou presque desséchées, répandent des exhalaisons infectes. L'épaisseur des futaies n'invite point à s'y enfoncer. Il se peut que maintenant on les parcoure avec sécurité, mais elles ont passé long-tems pour un repaire de voleurs, et pour le rendez-vous de la plus honteuse débauche. Aucun chant d'oiseau n'égaie les bosquets. La vue se perd dans la profondeur de longues avenues tirées au cordeau. Je viens d'en parcourir une tout entière et n'ai rencontré qu'un homme et une femme très-âgés l'un et l'autre, qui arrivaient de deux points opposés à travers des espèces de marécages. Enfoncés dans les joncs et les roseaux, où ils disparaissaient par momens, et marchant comme des hérons, ils ont franchi l'espace qui les séparait, se sont abordés gravement et assis à côté l'un de l'autre sur le même banc sans se parler. Leur costume étrange et suranné, leur allure empressée, leur rencontre, et l'air mystérieux qu'ils ne quittent pas, ont quelque chose de fantastique. Au tems des sortilèges, on aurait pensé qu'ils s'étaient ajournés en ce lieu pour quelque maléfice. Au reste leur

vieillesse exclut tout soupçon de rendez-vous amoureux. Le palais que ces jardins déserts environnent n'a rien de pittoresque. Ses murs de briques sont mal entretenus ; l'herbe croît dans les cours : on le dirait inhabité. Cependant le prince de Saxe-Cobourg y réside en ce moment. La douleur de son veuvage s'accommode sans doute de cette solitude, dont il paraît que personne ne cherche à le distraire.

Hyde-Park est situé à l'orient du parc de Kensington. Jadis il appartenait à l'abbé de Westminster. Sous le règne de Henri VIII la Couronne s'en empara. Le gouvernement de la république le divisa en plusieurs lots et le vendit. En remontant sur le trône, Charles II en revendiqua la propriété, l'entoura de murs et le repeupla d'animaux forestiers. C'est maintenant une des promenades publiques de Londres les plus fréquentées. Des bosquets, des arbres isolés, des plantations irrégulières, des tapis de verdure coupés de sentiers sinueux en varient les aspects. Les vaches d'une laiterie voisine se rassemblent à l'ombre ou paissent dispersées. Des daims, des chevreuils groupés à l'écart et dans une enceinte fermée, se laissent approcher ou s'éloignent avec rapidité. Au midi, la

vue s'arrête sur une grande pièce d'eau que l'on nomme Serpentine-river. Dans la belle saison, la foule se presse sur ses bords pour respirer le frais. Elle y vient encore en hiver, quand d'habiles patineurs glissent à la surface glacée de cette rivière factice. Tout auprès, une association particulière qui s'est intitulée *Humane Society*, a placé le principal dépôt des secours qu'elle offre aux noyés. Des infirmiers expérimentés attendent les imprudens qu'on y transporte. La multitude de voitures qui se suivent, se devancent et se renouvellent sans interruption; les cavaliers qui passent isolés ou en troupes; les piétons sans nombre qui circulent dans tous les sens; le luxe des uns, l'aisance des autres, l'extérieur propre et soigné de tous, annoncent une ville opulente. En effet, qui ne penserait, à la vue de cette population immense, avide d'air, d'exercice, de quelques heures d'oisiveté, que la misère y doit être inconnue? Toutefois au retour, le riche la retrouve pour lui donner une partie de son superflu; celui qui vit dans la médiocrité, pour partager avec elle son bien-être; et le pauvre pour en essuyer toutes les rigueurs, malgré le fardeau des aumônes qui pèsent sur le pays.

Tandis que les plaisirs attendent les premiers dans leurs demeures plus ou moins fastueuses ou seulement modestes, le dernier, dans son humble asile, quitte les habits qu'il ne met que pour sortir, en prend de grossiers, et souvent se revêt de haillons que personne du moins ne verra. Peu de capitales sont exemptes de ces contrastes. Nulle part ils ne sont plus réels ni mieux dissimulés qu'à Londres. Ce mouvement de vanité personnelle, que nous nommons respect humain, est un des principaux traits qui caractérisent les mœurs britanniques. Un Anglais attache de l'honneur, sinon à se débattre contre les privations, du moins à les cacher. Il est long-tems avant d'avouer sa détresse. Mais que peut cette force morale quand l'aiguillon des besoins physiques a vaincu toute résistance, surtout si la famille est là pour en rendre la pointe plus acérée? Alors toute honte est bannie. C'est avec effronterie que l'on court à la charité publique. Il n'en coûte plus de tendre la main à la paroisse; et ce genre de mendicité légale, en encourageant l'oisiveté, développe les vices qui l'accompagnent.

Sur des blocs de granit d'Écosse une statue se présente : c'est l'image d'Achille. Le demi-

dieu est nu, dans l'attitude du combat, et il se couvre de son bouclier. L'inscription gravée sur le piédestal nous donnera l'explication de cette allégorie classique et tant soit peu tirée.

TO ARTHUR DUKE OF WELLINGTON
AND HIS BRAVE COMPANIONS IN ARMS
THIS STATUE OF ACHILLES
CAST FROM THE CANNONS TAKEN IN VICTORIES
OF SALAMANCA, VITTORIA, TOULOUSE AND WATERLOO
IS INSCRIBED
BY THEIR COUNTRY-WOMEN.

PLACED ON THIS SPOT
ON THE XVIII DAY OF JUNE MDCCCXXII
BY COMMAND OF
HIS MAJESTY GEORGE IV[1].

Les Anglaises ont dédié ce monument au prince de Waterloo et à ses braves soldats! Quel noble élan de patriotisme! Nos Françaises n'ont point montré ce culte des vertus guerrières. Il en est sans doute qui ne les répudient point; mais elles ont négligé d'y mettre tant d'ostentation. Les dames de la vieille Angleterre, et leurs filles au regard timide et languissant, se sont cotisées pour célébrer la gloire de leurs héros. N'ayant

[1] Cette statue d'Achille, fondue avec les canons pris dans les batailles de Salamanque, de Vittoria, de Toulouse et de Waterloo, est consacrée à Arthur duc de Wellington et à ses braves compagnons d'armes, par leurs concitoyennes.—Placée en cet endroit le 18 juin 1822, par ordre de S. M. Georges IV.

pu participer aux succès militaires de leur chère patrie, ni par le conseil, ni par la force de leurs bras, elles s'y sont associées par le sacrifice d'une portion de leurs épargnes. Imitant les matrones de Sparte qui commandaient à leurs fils de revenir vainqueurs, et celles de Rome qui donnaient leurs bijoux pour la défense de la reine du monde, elles ont abdiqué leur pruderie, et consenti qu'un homme nu fût consacré en leur nom aux immortels soutiens de leur pays, elles devant qui l'on ne peut prononcer sans offenser leur chasteté, des mots dont on ne se sent blessé qu'en avouant des pensées indécentes. Quelle étrange anomalie! Y eut-il donc un comité féminin pour décider entre les esquisses des concurrens? J'aurais voulu assister à ses délibérations. Les discussions sur la pose du demi-dieu, sur la grâce ou la vigueur des muscles, sur la convenance de voiler ou de laisser à découvert telle ou telle partie du corps, durent amener des réflexions curieuses, des critiques délicates, et de grands embarras dans le choix. Quoi qu'il en soit, la pureté de la tradition antique l'a emporté. On a jugé sans doute, avec quelque raison, que les précautions contre la curiosité ne servent le plus souvent qu'à l'exciter. Au reste

ce bronze n'illustrera point son auteur, Westmacott. Il n'a rien d'héroïque, et ne sort pas de l'attitude commune des gladiateurs.

Vis-à-vis de l'angle oriental de Hyde-Park, s'ouvre un chemin spacieux qui sépare Green-Park des jardins de la reine, et aboutit au parc de Saint-James. Green-Park s'étend vers le nord et longe Piccadilly. Les maisons qui lui font face, sont d'une architecture recherchée. Ce quartier est habité par des familles opulentes. Son exposition à demi champêtre les y attire probablement, malgré le bruit continuel des voitures, l'atmosphère poudreuse dans laquelle il faut se résigner à vivre en été, et la boue épaisse qui couvre la chaussée et rejaillit sur les trottoirs pendant le reste de l'année.

Le parc de Saint-James doit à Charles II ses principaux embellissemens. Le canal qui le traverse dans sa longueur, fut creusé par les ordres de ce roi. Ce fut lui qui en traça et planta les avenues, aidé de l'architecte Brown. La plus grande partie de sa surface n'est qu'une vaste pelouse, agrément fondamental et indispensable de tout jardin anglais. On y voit paître des vaches et des chèvres. Quelques allées sablées la partagent. De chaque côté des quinconces of-

frent de l'ombre aux promeneurs. Celui de droite, Bird-Cage-Walk, conduisait à une volière et à un pavillon isolé. Au sortir des orgies de Whitehall, fatigué des plaisirs licencieux qui remplissaient sa vie, le fils indolent et voluptueux de Charles Ier se réfugiait dans cette retraite. Là, il abdiquait toute dignité, et s'abaissait, pour obtenir une vaine popularité, jusqu'à se familiariser avec la dernière classe du peuple, se livrant au soin futile d'élever des oiseaux, et à d'ignobles jeux avec des chiens de basse-cour qu'il aimait follement. Quelque soin que l'on ait mis à donner au parc de Saint-James un faux air de campagne, toute illusion est détruite par les établissemens publics bâtis à l'entour, et qui ramènent sans cesse l'idée du voisinage de la ville. Plusieurs groupes de maisons particulières, la Trésorerie et la caserne des gardes à cheval, le ferment du côté de Whitehall. Plus loin on aperçoit l'Amirauté. Vers Pall-Mall et près de Green-Park se dessinent les murs enfumés du palais de Saint-James. Il fut bâti par Henri VIII en 1531, sur l'emplacement d'un hôpital de lépreux. La cour s'y établit après l'incendie de Whitehall. Quand Charles Ier fut transféré de Windsor pour être mis en jugement, les soldats de Cromwell

l'y déposèrent. Guillaume l'avait fait préparer, pour recevoir la princesse Anne qui régna depuis sur l'Angleterre. On le dit meublé avec une magnificence surannée. Dans les jours de représentation, le roi y donne des audiences solennelles : il y siége aussi pour l'expédition des affaires d'état. Hors les appartemens d'apparat, le reste des logemens est distribué par sa munificence, entre ceux qu'il lui convient d'en gratifier.

En reportant nos regards sur l'intérieur du parc, nous les arrêterons sur deux monumens qui consacrent nos revers. Le premier est placé sous les fenêtres de l'Amirauté : c'est une coulevrine prise à Alexandrie, scellée sur un socle à hauteur d'appui. L'autre est presque au milieu du gazon. Sa composition est plus prétentieuse. Sur un piédestal composé de fascines en bronze, un dragon ailé sert d'affût à un mortier de grande dimension. L'histoire pompeuse de cette bouche à feu, qui fut ramassée dans nos batteries lorsque nous abandonnâmes le siége de Cadix, est consignée dans deux inscriptions, l'une anglaise, l'autre latine, gravées sur les deux faces principales de la maçonnerie. Voici le texte anglais :

To commemorate
the raising of the siege of Cadiz in consequence of the glorious victory gained by the duke of Wellington over the French near Salamanca, in the xxii of july mdcccxii, this mortar, cast for the destruction of the great port, with powers surpassing all others, and abandoned by the besiegers on their retreat,

Was presented as a token of respect and gratitude
by the Spanish nation

To Ris-Hoyal highness the Prince Regent.

Constructed in the carriage department; royal Arsenal: earl of Mulgrave master general [1].

Le peuple anglais n'accepta pas unanimement l'hommage que lui rendait l'Espagne dans la personne de l'héritier de la Couronne. Il se trouva des patriotes qui dédaignèrent cette consécration d'une guerre qui ne pouvait contribuer ni à la prospérité de la Grande-Bretagne, ni au progrès de la liberté. Ils saisirent cette occasion de signaler le mépris public qui poursuit Georges IV, et parodièrent bien sévèrement

[1] Ce mortier d'une force incomparable, destiné à détruire le beau port de Cadix, et abandonné par les assiégeans dans leur retraite, a été offert à Son Altesse Royale le Prince Régent par la nation espagnole, comme un gage de respect et de reconnaissance, en mémoire de la levée du siége de cette ville, déterminée par la glorieuse victoire remportée sur les Français près de Salamanque, par le duc de Wellington, le 22 juillet 1812.

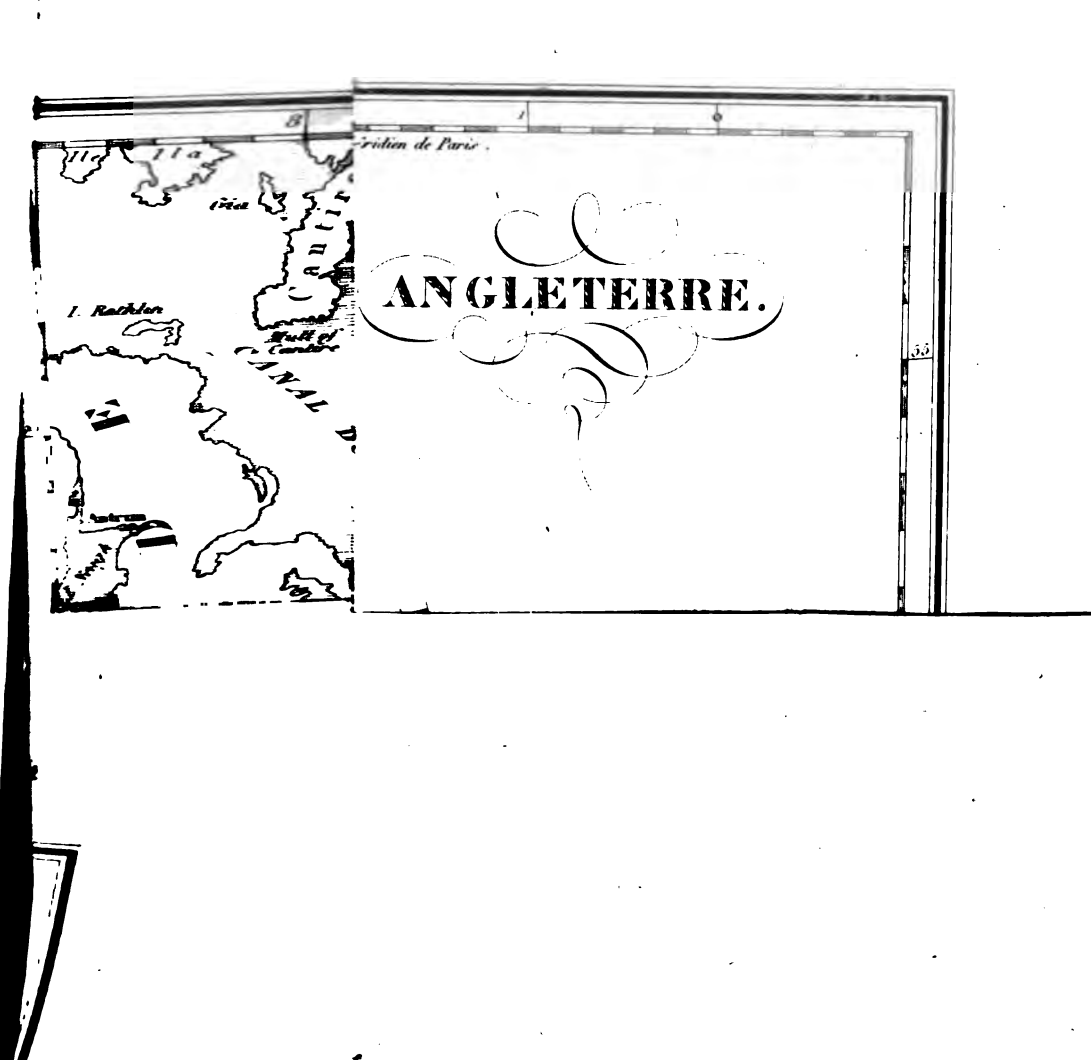
Ce monument a été fondu dans les chantiers d'artillerie de l'Arsenal royal : grand-maître, le comte de Mulgrave.

l'honneur qu'on avait voulu lui faire. Voici les vers qui furent répandus à ce sujet :

Empty and hallow'd and unsound,
And silly splendour all the plan,
With venom'd reptile circled round :
How like the mortar to the man[1]!

Je me reproche presque d'avoir conservé cette épigramme : les traits en sont si aigus, si déchirans, qu'on doit supposer ou espérer qu'elle porte à faux. On pourra voir du moins quel est le style du genre dans la littérature britannique, et à quel degré de virulence et d'amertume il est possible de s'y livrer.

[1] Vide, consacré, dégradé, tout environné d'un éclat ridicule, et enlacé dans les replis d'un reptile venimeux : combien ce mortier ressemble à l'homme !



ANGLETERRE.
Méridien de Paris.
I. Rathlin
Mull of Cantire
CANAL D
Antrim
55

ENTERREMENS. — RUSES DES LOUEURS DE VOITURES.
LA CAMPAGNE APRÈS UNE LONGUE SÉCHERESSE.
COTEAU DE RICHMOND. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — RICHMOND.
SON EXPOSITION. — SES ENVIRONS.
ISLEWORTH. — SION-HOUSE. — ROSSDALE. — THOMSON. — SON TOMBEAU.
TWICKENHAM.—POPE.—SES JARDINS.—SA MORT.—STRAWBERRY-HILL.
SOUVENIRS D'HORACE WALPOLE.
LA VILLA DE LADY SULLIVAN. — CELLE DE GARRICK.
LE TEMPLE VOUÉ A SHAKSPEARE. — STAINES. — UNE BORNE MONUMENTALE.
EGHAM. — RUNNYMEAD. — SOUVENIRS HISTORIQUES.
LE PARC DE WINDSOR. — LE VIEUX WINDSOR. — WINDSOR.
SON PALAIS. — SA CHAPELLE.
LE CÉNOTAPHE DE LA PRINCESSE CHARLOTTE.
SOUVENIRS HISTORIQUES.
GEORGES IV. — SA JEUNESSE. — SON CARACTÈRE.
SOUVENIRS HISTORIQUES. — LA TERRASSE DE WINDSOR.
LES APPARTEMENS DE GEORGES III. — SOUVENIRS HISTORIQUES.
ETON. — SON COLLÉGE. — SALT-HILL.

Salt-Hill, le 3 juillet 1826.

Ce matin, pendant que nous nous disposions gaîment à partir pour le voyage dont nous nous promettons tant de plaisir, on faisait dans notre voisinage, les apprêts d'une pompe funèbre. Il n'y a point ici d'entreprise générale des inhumations, pour aider le clergé à rançonner les

familles, et vendre vingt fois les mêmes crêpes et les mêmes gants, comme le prêtre ses pas, ses prières et ses aspersions. Cette industrie n'est pas moins libre que toutes les autres : et si elle se fait payer cher, du moins la concurrence donne-t-elle aux objets qui sortent de ses garde-meubles, non seulement une décence convenable mais même de l'éclat. On ne voit point comme à Paris, des tentures fripées, tachées de mauvaise cire, boueuses et même trouées, ni des valets de deuil affublés de pauvres habits d'un gris sale qui ne sont pas faits à leur taille, coiffés de chapeaux flétris, et dont l'air cérémonieux fait ressortir la malpropreté. Pour cette dernière apparition au milieu des vivans, nous semblons n'employer que des haillons. Le luxe dont on nous contraint de l'environner, sent la misère. Il n'est rien de comparable à la cupidité de ceux que nous payons pour l'étaler, si ce n'est celle qui brille dans les yeux avides de leurs agens. Qui n'a été témoin de leur adresse à interroger, au moment du départ, les parens ou les amis les plus affligés, sur quelque surcroît de leurs tristes honneurs dont ils espèrent obtenir le débit par leur importunité ? Ils comptent sur les faiblesses du respect humain;

et l'art de les exploiter est poussé par eux, jusqu'à ses dernières limites.

A Londres il n'en est point ainsi. Tout est réglé d'avance. Le char qui contient le cercueil, a la forme d'un grand coffre. Il est drapé; et l'on croirait qu'il sort de la main des ouvriers. Tout autour de l'impériale flottent de hauts et larges panaches à triple étage, qu'on prendrait de loin pour des suivantes de la mort assises et attendant gravement la proie qu'elles vont saisir. Les chevaux déjà attelés, sont superbes, comme on n'en voit presque point d'autres de ce côté du détroit. Des caparaçons noirs à longues franges les couvrent et traînent jusqu'à terre. Leur tête est ornée de plumets qu'ils ne cessent d'agiter, comme glorieux de cette parure. Près d'eux s'empressent les membres officiels du convoi. Tous sont habillés de noir, de pied en cap. A leurs chapeaux rabattus pendent d'amples écharpes d'étamine nouées par derrière. Celui du chef de cortége est garni de plumes. Si le mort appartient à la noblesse ou qu'il soit revêtu de quelque dignité, deux ou plusieurs cavaliers portent au bout d'une lance, ses insignes, les symboles de l'autorité qu'il exerçait et l'écu de ses armes. D'autres à pied doivent

escorter le char ou le suivre, enveloppés dans de grands manteaux en signe de douleur et de larmes. En ce moment tous ces muets se dédommagent par leurs propos animés, du silence qu'ils vont bientôt s'imposer, et de la contenance affligée à laquelle leur métier les obligera. Avec quelle hâte ils terminent leurs préparatifs! On les entend causer et rire des profits dont la certitude épanouit d'avance leur visage. Toutefois ils ne vont point dans les cabarets s'enluminer d'un rouge-bord, et s'exciter à boire à la générosité des héritiers du défunt. On vient d'apporter dans de petites corbeilles les gâteaux des funérailles destinés à sustenter les invités, pendant la durée de la cérémonie. Chacun est déjà à son rang. La marche s'ouvre. Le corbillard s'ébranle. L'air et le mouvement inclinent tour à tour l'un vers l'autre les panaches qui le surmontent, et donnent à ces simulacres de femmes voilées, l'air de s'entretenir mystérieusement et avec intérêt de leur mission funèbre.

Notre voiture ne vient point. Après avoir mûrement délibéré si nous prendrions la poste, ou si nous irions à petites journées, nous nous sommes décidés pour cette dernière façon de voyager, afin de mieux voir et d'être plus libres

de changer quelquefois de direction. En Italie on vous montre une berline belle et douce. L'attelage qui doit la conduire paraît vigoureux. Le cocher a l'air honnête et complaisant. Ses vêtemens annoncent l'aisance. Il vous promet des soins attentifs, du dévouement, des journées bien réglées et de bons gîtes. Sur sa parole vous vous engagez ; mais si vous n'avez pas la précaution de stipuler expressément qu'il ne pourra vous sous-louer à un autre, vous ne tardez pas à éprouver l'effet de la restriction mentale qu'il a mise à son marché. Plus d'une fois, pour continuer leur route, des voyageurs ainsi embarqués la veille, ne trouvent plus au moment du réveil qu'un mauvais carrosse tiré par des haridelles, et guidé par quelque malotru qui se fait valoir en proportion du prix auquel il a sous-traité, et dont il se propose de se dédommager par tous les profits qu'il pourra faire à leurs dépens. L'autre est parti avant le jour; et personne ne sait ce qu'il est devenu. Je ne supposais pas qu'en Angleterre on pût encourir un pareil brigandage. Après avoir attendu long-tems que le mauvais landau qu'on me destinait, en place de celui sur lequel je comptais, fût réparé, je l'ai vu enfin arriver, à peine assez grand pour nous

contenir, dépourvu de tout emplacement pour notre bagage, incommode, mal suspendu, toutefois assez bien attelé, et mené par un homme d'un extérieur serviable. Réclamer, faire des reproches; c'était perdre du tems. Dieu sait combien de raisons avaient déterminé le changement dont nous avions à nous plaindre; et il était irréparable. On nous faisait espérer que nous serions satisfaits. L'heure pressait; et nous sommes partis pour Salt-Hill où nous avions fixé notre première couchée.

La route passe à Kensington, Hammersmith, Chiswick et Brentford. Ce n'est depuis Londres qu'une rue de sept milles un quart, coupée à plusieurs intervalles par des routes transversales. L'embranchement du grand canal de jonction avec la Tamise se trouve à Brentford, qui est le chef-lieu du comté de Middlesex, et où les membres du Parlement sont élus. On traverse le pont et le village de Kew. La campagne ne commence qu'au-delà. Le vent d'est qui règne depuis quatorze semaines, l'a desséchée. Une poussière épaisse la couvre. Les blés, les jardins, les gazons, les prés, les arbres, les haies ont perdu leur verdure sous cette couche d'un gris uniforme. Nous-mêmes, mal établis, em-

barrassés de nos paquets et brûlés par un soleil ardent, nous ne pouvons réussir à nous préserver de l'atmosphère chaude et poudreuse qui nous environne. Elle s'insinue dans nos vêtemens, et pénètre à travers nos pores. Avec quelles imprécations, ne maudissons-nous pas l'avidité et la mauvaise foi dont notre confiance a été payée! Vainement cherchons-nous dans les champs, des signes de fertilité, et cette culture tant vantée qu'il semblerait que notre Flandre ne pût entrer en comparaison avec elle : soit que la température ait détruit les efforts des laboureurs et des jardiniers, soit que l'ingratitude du sol leur ait résisté, rien jusqu'à présent ne commande l'admiration dont je m'attendais à être frappé.

Nous arrivons au pied du coteau de Richmond, qui se dessinait à l'horizon depuis quelques momens, surmonté du clocher de son église. Une partie de son territoire appartient à la Couronne. On croit que le titre originaire de cette propriété remonte au commencement du quatorzième siècle. Le palais qui existait alors brûla en 1499. Henri VII le releva sur des dessins plus vastes, et y déploya plus de magnificence. Un second incendie causa à ce nouvel édi-

fice, des dommages considérables qu'on s'empressa de réparer. Les rois d'Angleterre se plurent depuis à orner et agrandir les jardins et le parc de ce domaine. Charles Ier en aimait le séjour; il y avait réuni une grande quantité d'objets d'art. Au tems de la république, le palais de Richmond et ses dépendances furent aliénés au profit de l'état. Sir Gregory Norton, l'un des régicides, s'en rendit adjudicataire. Sous Jacques II ils retournèrent à leurs anciens possesseurs. Ceux qui avaient acheté les tableaux et les statues les rapportèrent, et l'on en décora Whitehall. Sur l'emplacement du vieux manoir, plusieurs maisons bâties de ses débris, sont données à loyer. Des constructions modernes, dont l'une est l'ouvrage de Georges Ier, occupent les meilleures expositions. Dans le nombre se trouve un observatoire riche d'instrumens d'astronomie et de physique, et de curiosités naturelles parmi lesquelles figure un collection de minéraux, extraite des mines de la forêt de Harz qui appartient au roi de Hanovre. Cet observatoire est très-fréquenté par les savans qui vont y faire des travaux scientifiques de tous genres.

L'histoire a conservé le souvenir des princi-

paux événemens qui se sont passés dans la maison royale de Richmond. Elle parle d'un tournoi donné par Henri VII, où périt sir James Parker, pour quelque futile démêlé de chevalerie, avec un de ses adversaires sir Hugh Vaughan. Henri VIII y fit ses premières armes en champ clos, dans une solennité semblable. Des hôtes couronnés l'ont visitée. Philippe Ier, roi de Castille, jeté par une tempête dans le port de Weymouth, y fut attiré par Henri VII qui, sous le prétexte de lui prodiguer les honneurs et l'hospitalité dignes de son rang, ne le laissa partir qu'après avoir obtenu de lui l'extradition du comte de Suffolk réfugié dans les Pays-Bas, et justement suspect au chef de la maison de Lancaster pour ses liaisons avec celle d'York. A cette rançon il ajouta la signature d'un traité favorable de commerce qu'il désirait depuis long-tems. Charles-Quint y vint de son plein gré. Il avait déjà triomphé de François Ier dans ses prétentions au sceptre impérial; et il n'eut sans doute à négocier avec Henri VIII, que les moyens d'assurer le succès de la guerre qu'il faisait à son compétiteur.

Mais des fêtes, des combats chevaleresques, des hôtes fameux n'ont pas seuls illustré les

salles et les cours de ce palais royal. Il a vu mourir Henri VII, qui succomba aux atteintes d'une consomption, aggravées par le souvenir de ses spoliations dont il était sans cesse obsédé. Vainement pensait-il expier par des fondations charitables, le désespoir et la misère des victimes de sa cupidité. Sa conscience était sourde à ses remords, comme elle l'avait été à leurs angoisses. Rien ne pouvait le distraire; et le chagrin qui le minait, le conduisit au tombeau, plus affaibli par ses souffrances morales, que par les maux physiques qu'elles avaient envenimés.

Élisabeth aussi vint finir sa carrière dans l'enceinte de ces mêmes murs, où sa sœur Marie l'avait un tems retenue prisonnière. L'injuste captivité qu'elle y avait subie, et dont elle avait su profiter pour perfectionner les qualités royales dont la nature l'avait douée, ne l'empêchait pas d'aimer Richmond, son site, sa solitude et ses ombrages. Après la mort du comte d'Essex elle s'y retirait fréquemment. Était-ce pour déplorer les persécutions dont elle avait accablé Marie Stuart? Se reprochait-elle au fond de son ame, d'avoir laissé tomber la tête de son favori sous la hache du bourreau? Il se peut que la gloire de son règne effaçât à

ses yeux, ces taches que rien n'a pu laver encore. Mais était-il en son pouvoir de se consoler de la vieillesse qui la frappait de ses plus rudes coups, de se rendre moins amer le moment où elle descendrait du trône dans la tombe? elle que sa mâle raison n'avait pas désabusée de sa laideur, et qui mettait tant de bonheur à commander! A qui s'adresser pour obtenir l'éloge de ses charmes, qui avait toujours été le moyen le plus sûr de conquérir ses bonnes grâces? Essex ne vivait plus. Quel supplice, si, dans sa vanité féminine, elle mettait encore quelque prix à ce titre de reine vierge qu'elle prétendait avoir constamment défendu contre les piéges de l'amour! Que faire désormais pour le bonheur de ses peuples auquel sa vie entière avait été consacrée, quand chacun songeait à se soustraire au sceptre prêt à lui échapper? La hauteur, la dureté même avaient remplacé la modestie et la mansuétude qui, dans les premières années de sa puissance, formaient les principaux traits de son caractère. Ses plus assidus courtisans s'étaient éloignés d'elle. Des femmes qui la craignaient et ne l'aimaient pas, ses médecins, et des ministres habiles qu'un heureux hasard plus encore que son discerne-

ment lui avait donnés, se trouvaient seuls auprès d'elle dans ses derniers momens. Étendue depuis dix jours et dix nuits consécutifs sur des tapis et des coussins, car elle avait constamment refusé de se coucher, elle croyait régner quand on vint lui demander, de la part de son conseil assemblé dans ses propres appartemens, quel successeur elle avait désigné. — « Un roi, dit-elle avec un reste de fierté, puisque je suis reine moi-même. » — Alors l'archevêque de Cantorbéry l'invita à ne plus s'occuper que de Dieu et des soins de l'autre vie. Elle obéit à cette exhortation pastorale. Puis sa voix ne tarda pas à s'éteindre. Elle perdit connaissance, tomba dans un sommeil léthargique; et quelques heures après, elle expira sans aucune angoisse apparente.

Le village de Richmond est bâti sur un coteau en pente douce. Sa population, qui augmente journellement, est de plus de cinq mille ames. Un hospice, deux écoles gratuites en sont les principales fondations charitables. On y entre par une grande rue bordée de larges trottoirs en pierre blanche. Les maisons sont jolies. Une sorte d'émulation a présidé au dessin de leur architecture. Aucune ne ressemble à une autre,

ni pour les dimensions, ni pour la couleur des murs et des boiseries extérieures. Mais partout on remarque le même soin, un ordre et un arrangement uniformes. De petites grilles de fer dont les formes varient à l'infini, sont en avant du rez-de-chaussée. A travers leurs barreaux plus ou moins espacés, on aperçoit des carrés de gazon tondu de près, entourés de sentiers sablés, ratissés et parsemés de fleurs. A chaque porte brille le cuivre ciselé du marteau qui sert à appeler du dehors, et de la plaque sur laquelle sont gravés les noms et la profession des locataires. On entre par un perron de deux ou trois marches polies, lavées chaque matin. Le vestibule conduit le plus souvent à un petit jardin. Il n'y a pas une de ces charmantes demeures qu'on ne voulût habiter, tant elles semblent paisibles, mystérieuses, propres aux jouissances de l'esprit et du cœur. La philosophie s'accommoderait de la moindre d'entre elles; et il en est beaucoup que le luxe ne dédaignerait pas. Ce spectacle plaît à l'ame comme aux yeux. De distance en distance quelques auberges s'offrent aux voyageurs. La disposition et l'ameublement de leurs salles basses, et le nombre de leurs logemens suffiraient pour les indiquer, si l'on ne

les reconnaissait à leur enseigne, à l'air officieux de l'hôte, de l'hôtesse, et de leurs domestiques. Celle de Star-and-Garter est la plus achalandée. De ses fenêtres l'horizon est immense. La vue embrasse à la fois Guilford dans le Surrey, les points les plus élevés des comtés de Hamp, de Berk et de Buckingham, Harrow dans le Middlesex, et les collines de Hampstead et de Highgate. Rien n'égale la richesse de ce vaste panorama, ni la variété des sites qui s'éclairent et s'obscurcissent, selon que le soleil y répand les flots de sa brillante lumière, ou qu'au gré des vents, les nuages les enveloppent de leur ombre. Ici s'étendent des plaines, l'espoir du laboureur; là, des bois épais; ailleurs, de vertes prairies. Parmi des futaies majestueuses, au fond des vallons, sur les hauteurs, quelques habitations somptueuses apparaissent. D'autres plus modestes semblent se dérober aux regards, au sein des vergers qui les environnent. Des villages, des hameaux peuplent, animent la contrée. Qui ne s'écrierait avec Thomson :

> Heav'ns ! what a goodly prospect spreads around,
> Of hills and dales, and woods, and lawns, and spires,
> And glitt'ring towns, and gilded streams[1] !.....

[1] O ciel! quelle belle perspective se déploie à l'entour, de coteaux, de val-

Après avoir ainsi laissé errer au loin ses regards, quel plaisir de les ramener près de soi, sur la vallée de la Tamise! Elle promène lentement ses eaux, qu'agitent à peine les ruisseaux qui viennent en grossir le volume. Une teinte légère de l'azur des cieux la colore. Des îles verdoyantes s'élèvent à sa surface. Chargées de denrées diverses, des barques suivent son cours, aidées de la voile ou de la rame. Avec quelle grâce se déroulent les arches du pont qui la traverse! On dirait qu'elles n'ont été construites que pour embellir le paysage. De l'autre côté le premier village est Isleworth. On le reconnaît à son clocher tapissé de lierre. La petite rivière qui l'arrose et fait tourner ses moulins, naît aux environs de Woodhall en Middlesex. Après avoir parcouru les bruyères de Hounslow où ses chutes ont mû des usines à poudre, elle vient de féconder et de rafraîchir les campagnes de Twickenham. Au-dessus, au-dessous d'Isleworth et de toutes parts, les maisons de plaisance se touchent presque. Toute la colline de Richmond en est couverte. L'espace ne suffit pas aux

lées, de bois, de plaines et de clochers, de villes aux toits brillans et de ruisseaux argentés !

amateurs de cette exposition. Les désignations propres aux habitations champêtres y sont pour ainsi dire épuisées. L'un a nommé la sienne, sa petite maison, l'autre sa chaumière, un troisième sa villa. Un troisième, plus épris des souvenirs de la féodalité, l'appelle son manoir, son château, pour peu que quelque tourelle armoriée y soit accolée. Les jardins royaux ne sont séparés de ceux de Kew que par un mur de briques, et descendent jusque sur la rive droite du fleuve. Parmi les parcs qui ornent sa rive gauche, on distingue Sion-House, qui appartient à la famille de Northumberland depuis le milieu du seizième siècle. Le palais est bâti sur l'emplacement d'un monastère de filles fondé par Henri V. Chacun des angles de cet édifice immense est muni d'une tour crénelée, symbole d'un ancien droit nobiliaire. Sa façade principale donne sur le fleuve. Il est assis au milieu d'une plaine dont la monotonie n'est interrompue que par des groupes de sapins ou de chênes antiques.

Tout ce pays n'est-il pas trop habité? Malgré le plaisir que procure un agréable voisinage, on veut aux champs plus de solitude. La Tamise, si imposante à Londres, n'est-elle pas aussi un

peu mesquine pour une si grande étendue? Sa vallée est-elle assez profonde, assez pittoresque? Ses bords ne sont-ils pas un peu plats? Mais qui oserait hasarder la moindre critique, lorsque tous les amis des beaux paysages vantent à l'envi ceux de Richmond, quand la verve de tous les poètes s'enflamme en les voyant, et que tous les peintres en ont voulu reproduire l'image? Thomson les a chantés. C'est à Richmond qu'il a terminé sa carrière. La maison qu'il a rendue célèbre, se nomme aujourd'hui Rossdale. Au-dessus de la porte d'entrée sont gravés ces mots :

Here Thomson sung the seasons and their change [1].

Le propriétaire actuel conserve religieusement la table sur laquelle écrivait ce poète, moins élégant que prétentieux, dont s'enorgueillit la littérature anglaise. Sa cendre repose dans l'église. Rien n'indiquait la place qu'elle occupe. Le comte de Buchan ne voulut pas qu'elle demeurât ignorée. Une plaque de cuivre incrustée par ses soins dans le mur, à l'extrémité occidentale de l'aile nord, rappelle qu'il mourut le 27 août 1748 et fut enterré le 29 du même mois. Reynolds

[1] Ici Thomson chanta les saisons et leurs vicissitudes.

habita aussi Richmond. La muse qui l'inspirait ne dédaigna pas le site qu'il voyait de son atelier. Il en fit un tableau d'autant plus estimé qu'il sort du genre que ce peintre célèbre avait adopté.

Une rue facile descend de Richmond-Hill au bord de la Tamise. Au-delà du pont, la première route sur la gauche conduit à Twickenham. Situé au bord de l'eau et dans le fond du vallon, ce village n'aurait de toutes parts que l'aspect d'un terrain plat et uniforme, si les hauteurs de Richmond ne donnaient quelque inégalité à la ligne de son horizon. Son église est petite mais tenue avec soin. A peine un couloir étroit permet-il de circuler dans son enceinte que remplissent entièrement les bancs des paroissiens : il y en a jusque dans les places les plus obscures et les plus reculées. Un desservant qui vient de mourir, ayant obtenu que sa dépouille mortelle fût déposée sous les marches de celui de sa famille, afin qu'aucun de ses parens ne pût aller prier sans songer à lui et invoquer en sa faveur la miséricorde divine, la fosse que l'on creusait s'est trouvée si près de celle où gisaient les ossemens de Pope, que leur repos en a été troublé. La paroisse est encore

émue de cette violation sépulcrale qui touche à l'une des renommées littéraires dont l'Angleterre est le plus jalouse. Au fond de l'une des nefs latérales, on lit l'inscription suivante, sur une feuille de marbre blanc appliquée contre le mur :

ALEXANDRO POPE
M. H.
GULIELMUS EPISCOPUS PRESBYTERIENSIS
AMICITIÆ CAUSA FAC. CUR.
MDCCLXI.

POETA LOQUITUR.

For one who would not be buried in Westminster-Abbey.

Heroes and kings! your distance keep;
In peace let one poor poet sleep,
Who never flatter'd folks like you :
Let Horace blush, and Virgil too [1].

Tout auprès une autre inscription tumulaire indique la sépulture du père et de la mère de Pope. La piété filiale du poète éclate dans les éloges qu'il leur donne. On est touché du sen-

[1] A Alexandre Pope M. H. Guillaume, évêque de l'église réformée, hommage d'amitié. 1761.

Entendez le poète lui-même. Il parle de quelqu'un qui ne voulut pas être enterré dans l'abbaye de Westminster.

« Héros et rois, n'approchez point. Laissez reposer en paix un pauvre poète qui ne flatta jamais des gens comme vous. Qu'Horace et Virgile en rougissent. »

timent qui les a dictés. Ils sont également exempts d'adulation et d'orgueil. Leur naïveté est telle, qu'en les lisant on éprouve le besoin d'y croire.

Dès l'année 1715, Pope s'était retiré à Twickenham. Il avait alors vingt-sept ans; et déjà quelques traductions d'Horace, de Stace et d'Ovide, ses *Églogues*, sa *Forêt de Windsor*, et son *Essai sur la Critique* avaient paru. Ces sujets divers, traités sinon avec un égal succès, du moins avec une profondeur de pensée et une grâce d'expression remarquables, le plaçaient déjà au premier rang des écrivains du siècle. A l'apparition de ce puissant réformateur du goût, l'envie s'éveilla. Trop sensible aux traits dont elle le poursuivait, l'aigreur de son caractère nuisit plus d'une fois aux charmes de son imagination. C'est ainsi qu'il opposa à ses détracteurs, sous le nom de *la Dunciade*, une satire où la colère l'aveugle plus souvent, qu'une juste indignation ne le venge. Il voulut mettre de son parti les femmes pour lesquelles il était passionné. Telle fut l'origine de son poème intitulé *la Boucle de Cheveux enlevée*, heureux mélange d'une galanterie fine et délicate, et de peintures amoureuses dont la liberté n'est ce-

pendant pas toujours exempte de reproches. Mais en même tems il méditait un sujet plus grave, l'*Essai sur l'Homme* qui mit le sceau à son immortalité. Cette œuvre de son génie désarma ses censeurs et triompha de ses ennemis. On ne sut lequel l'emportait en lui, du philosophe qui répandait tant de clarté sur les abstractions de la métaphysique, ou du poète qui les embellissait de vives images et de vers harmonieux.

Le peu de loisirs que lui laissaient ses travaux, il les employait à orner l'asile champêtre qu'il avait choisi. Sa maison était modeste comme sa fortune. En faut-il une bien splendide pour réunir de vrais amis? L'un des premiers, il soumit l'art des jardins aux lois de la nature. Ni le croissant, ni les ciseaux ne venaient gêner le développement des arbres qu'il avait plantés, ou leur donner des formes bizarres. Les allées, les sentiers semblaient tracés au hasard; et il n'y en avait aucun qui n'eût pour but quelque point de vue pittoresque ou quelque agréable solitude. Un obélisque consacré à sa mère était le seul monument qu'il y eût érigé, comme si, dans son cœur, l'amour filial dominait tout autre sentiment. Il parle souvent d'une grotte qu'il avait

creusée, dont une issue donnait sur la Tamise, et l'autre se perdait dans l'enfoncement d'un bois touffu. Elle était tapissée de coquillages, de fragmens de minéraux et de glaces, qui répandaient par leurs innombrables reflets, une lumière incertaine et teinte de mille couleurs. C'est là qu'il aimait à se reposer, regardant tour à tour les barques qui passaient avec leurs voiles et leurs flammes déployées, et le coteau prochain couvert d'un ombrage épais, ami de la pensée et des vagues rêveries. Quelquefois il en éclairait la voûte, d'une lampe d'albâtre suspendue au-dessous d'un réflecteur à facettes. Alors elle étincelait de mille feux comme le firmament. A la fin des jours d'été, il n'avait pas d'autre salon de réception. Une société choisie s'y assemblait; et de doux entretiens, de tendres épanchemens prolongeaient souvent la veillée fort avant dans la nuit. Le terme de ces plaisirs n'était malheureusement pas éloigné. En 1744, une hydropisie de poitrine mit fin à la vie valétudinaire de Pope. Il mourut le 30 du mois de mai, âgé de cinquante-six ans, au moment où il espérait que le retour du printems calmerait ses souffrances, et lui rendrait la santé. L'acquéreur de sa maison de Twickenham n'y fit d'autre changement que de l'agran-

dir. Tout le reste fut religieusement conservé. Mais insensible à la renommée de cette retraite consacrée par le génie, la baronne de Howe l'a détruite pour lui donner une forme moderne. La grotte abandonnée tombe en ruines; et de jeunes saules pleureurs cachent de leurs flexibles rameaux, le tronc desséché de ceux que le barde anglais avait vus naître, et qu'aucun voyageur ne manquait de visiter.

Le chemin qui conduit à Staines est la corde d'un arc décrit par la Tamise. En parcourant cette sinuosité, le fleuve passe devant plusieurs parcs entre lesquels se distingue celui de Strawberry-Hill, avec son château gothique dont les tours, les créneaux, et les croisées en ogive paraissent à travers le feuillage d'arbres plantés irrégulièrement. Le comte d'Orford, Horace Walpole le posséda long-tems. Il le nommait un autre Paphos, le *paradis de la beauté*, et moins poétiquement sa *maison de papier,* parce que les murs étaient minces et que la toiture ne résistait pas aux fortes ondées. A l'imitation de Pope, il n'avait pris, pour dessiner son parc, d'autre modèle qu'une campagne pittoresque. De bons livres et des éditions rares composaient sa bibliothèque. Dans ses salons et dans ses ga-

leries, il avait formé des collections précieuses de tableaux, de portraits d'hommes ou de femmes célèbres, et de curiosités naturelles de tous les genres. Aussi préférait-il ce séjour à celui des jardins les plus vantés. Présent, il en jouissait avec délices; absent, il aimait à s'en retracer le souvenir et brûlait du désir de s'y retrouver. Homme politique, grand seigneur, écrivain spirituel et élégant, c'est là qu'il méditait sur les affaires publiques, avec une indépendance de caractère peu commune de son tems, et assez mal accueillie comme elle l'est toujours. Il y venait savourer les faveurs de la cour ou se consoler de ses disgrâces, et composer des ouvrages plus remarquables pour les grâces du style que pour l'étendue du plan, pour la finesse que pour la force des pensées, mais qui étincellent de saillies, de mots heureux et d'oppositions piquantes. Personne ne porta plus loin l'amour de la propriété. Son plus grand plaisir était de montrer Strawberry-Hill, et d'y attirer une société choisie, aimable et instruite. Aucun étranger de quelque renom n'arrivait en Angleterre, sans y être invité ou s'y faire présenter. Ce n'était pas alors une époque d'engouement industriel. La théorie

l'emportait sur la pratique. L'éducation avait plus de surface que de profondeur ; et une œuvre littéraire occupait plus sérieusement qu'une invention mécanique. Aussi quelle prétention ne mettait-on pas à discourir sur le mérite d'un poëme, d'une statue, d'un tableau, d'un opéra ! Tels étaient les entretiens que recherchait Hor. Walpole; et le rang qu'il y tenait aurait signalé en lui un esprit supérieur, si quelquefois ses critiques n'eussent dégénéré en un léger persiflage, et si la fadeur n'eût accompagné ses éloges. Les princes, les princesses le visitaient souvent. Des hôtes moins imposans lui plaisaient davantage, bien que nul ne sût, mieux que lui, substituer une noble familiarité aux rigueurs de l'étiquette. Il faisait sa société intime de miss Clive, comédienne distinguée, à laquelle il avait donné dans ses environs, une chaumière élégante et commode.

Plus loin est située la villa de lady Sullivan, citée pour la végétation surprenante des plantations qui l'environnent. Puis le village de Hampton présente avec orgueil son palais somptueux et son parc magnifique, résidence favorite de tant de rois, et qui fut un moment la prison de Charles Ier. Enfin sur un tertre, au

centre d'une vaste pelouse, s'élève la maison qui appartint à Garrick, près de laquelle on voit le temple grec qu'il avait dédié à Shakspeare.

Mais l'ordre de notre marche ne nous permet pas de nous détourner pour suivre le cours de la Tamise. Nous ne la retrouverons qu'à Staines, où la Coln, jolie petite rivière qui sépare le comté de Buckingham de celui de Middlesex, vient se confondre avec elle. Le village de Staines dépend du Middlesex. Il communique avec le Surrey par un pont en fer, hardi, léger, et dont les piles sont armées d'éperons pour briser les glaces et empêcher leurs ravages. Son nom vient de *stana*, mot saxon dont les Anglais ont fait *stone*, et qui signifie *pierre*. Il est probablement emprunté d'une borne monumentale peu éloignée, et semblable à celle que nous avons vue à l'est de Londres près de Hadley-Castle. Sur une des moulures qui la couronnent, on lit ces mots à moitié effacés :

God preserve the city of London! 1280 [1].

C'est l'ancienne limite de la juridiction maritime de la Cité. Celle-ci ne connaît point les tempêtes. Aucun marin n'y vient déplorer son

[1] Que Dieu conserve la cité de Londres! 1280.

naufrage, et regarder tristement les débris de son navire, emportés et délaissés tour à tour par les flots tumultueux qui battent le rivage. Quelque passant s'assied-il sur les degrés du socle qui la porte? C'est une jeune paysanne vêtue presque avec recherche, et coiffée d'un chapeau de paille attaché avec un ruban : elle revient du marché; près d'elle est son panier vide; et, en se reposant, elle compte le prix des herbes ou des fruits qu'elle a vendus. Ou bien un berger s'est arrêté, caressant son chien, tandis que son troupeau broute l'herbe de la prairie voisine. Ou bien encore un voyageur aura été retenu par la beauté du site. Il suit avec curiosité les nombreuses dérivations de la Coln. Ici, elle fait tourner des moulins dont le bruit égaye la campagne. Là, elle arrose des blanchisseries dont les pelouses sont couvertes de toiles blanches ou peintes, que le moindre zéphir agite, et qu'on prendrait de loin pour des ruisseaux de lait jonchés de fleurs. Cet ensemble de richesses champêtres et industrielles, les fermes, les usines, la population laborieuse et aisée qui se meut à l'entour, excitent le plus vif intérêt. Bush-Inn, l'*Auberge du Buisson*, est la meilleure de Staines. La salle commune s'ouvre sur un parterre qui descend

jusqu'au bord de l'eau. De tous côtés s'offrent des points de vue ravissans. Les logemens sont excellens et élégamment meublés. Ce luxe hospitalier n'existe nulle part à un tel degré. La moindre hôtellerie a le sien; et il est peu de voyageurs en Angleterre, qui, selon leur condition, ne trouvent à l'enseigne où ils s'arrêtent, quelque agrément de plus que dans leur propre demeure, et quelques aises dont ils n'avaient pas l'idée auparavant.

Runnymead sépare Staines, d'Egham. Cette plaine est célèbre dans les fastes de la liberté. Les armes du roi Jean n'étaient pas heureuses. Ses barons profitèrent des revers qu'il essuyait, pour attaquer l'autorité de la monarchie. Les deux partis étaient en présence, l'un sur la rive gauche de la Tamise, l'autre sur la droite. Des menaces réciproques on ne tarda pas à en venir à des conférences. Les débats soutenus avec timidité par les royalistes, et avec hardiesse par les novateurs, amenèrent la reconnaissance des droits pour le maintien desquels le peuple s'est depuis ému fréquemment, et que la noblesse possède presque seule aujourd'hui. L'acte qui les consacre, fut signé le 12 juin 1215, ou le 19, car sa date est douteuse. Il s'appelle la Grande

Charte. Son nom est resté à une espèce d'île que forme la jonction de la Tamise et de la Coln, sur laquelle le camp des barons était assis, et où l'on ne voit plus que la hutte d'un pêcheur ombragée de saules et de peupliers. L'emplacement occupé par les tentes royales, sert maintenant pour des courses de chevaux qui attirent une multitude d'amateurs et de spectateurs. Aux discussions politiques dont il fut témoin, ont succédé un jeu souvent effréné, la fureur des paris si commune dans la Grande-Bretagne, la cupidité qui préside à l'appréciation du poids des jockeys, de la généalogie des chevaux et de leur nourriture, et les ruses criminelles qu'emploient, pour gagner quelques guinées ou pour satisfaire un vain amour-propre, des hommes qui ailleurs s'offenseraient du moindre reproche d'indélicatesse.

Quand vous irez à Windsor, exigez que l'on vous y conduise par l'intérieur du parc. Ses barrières sont ouvertes aux voyageurs. Il à quatorze milles de circonférence, et environ dix-huit cents acres de surface. L'avenue qui mène au château est longue de trois milles. Des arbres d'une dimension colossale la bordent de chaque côté. On croirait qu'une allée si droite

et dont la perspective ne varie jamais, devrait être fort monotone à parcourir : il n'en est rien. A chaque pas, des objets divers appellent les regards, fixent l'attention. Sur les hauteurs, des plantations disséminées avec goût, ornent le paysage et lui donnent plus de mouvement. Les bas-fonds ont été desséchés. Des ruisseaux artificiels habilement dirigés secondent la fécondité du sol. Çà et là, des halliers épars servent de retraite à une quantité prodigieuse de gibier de toute espèce. Autour de ces remises, des cerfs, des daims, des chevreuils paissent une herbe courte et serrée. Quelques-uns sont couchés près d'un vieux chêne dont le lierre et les lichens embrassent le tronc noueux, ou bien sous un orme à larges feuilles impénétrable à l'ardeur du soleil. La tête haute, le regard inquiet, ils vous suivent des yeux, prêts à s'enfuir dès que vous essaierez de les approcher. D'un côté s'étendent des prairies couvertes de troupeaux; de l'autre, des terres en pleine culture. Parmi celles-ci, les unes, légères et sablonneuses, ont des assolemens moins exigeans, des produits appropriés au degré de fertilité dont elles sont douées; plus fortes, les autres sont ensemencées de céréales et de fourrages artificiels. Toutes ces

moissons et les travaux qui les ont préparées, appartiennent à des fermes expérimentales dont les instrumens aratoires, les procédés et les engrais, étendent les connaissances des cultivateurs de la contrée, et stimulent leur émulation. Ces modèles d'agriculture doivent leurs plus grands progrès à Georges III.

There, interspers'd in lawns and op'ning glades,
Thin trees arise that shun each other's shades,
Here in full light the russet plains extend :
There wrapt in clouds the blueish hills ascend.
Ev'n the wild heath displays her purple dyes,
And 'midst the desart fruitful fields arise,
That crown'd with tufted trees and springing corn,
Like verdant isles the sable waste adorn.
Let India boast her plants, nor envy we
The weeping amber, or the balmy tree,
While by our oaks the precious loads are born,
And realms commanded which those trees adorn [1].

Le village qu'on laisse sur la droite dans la plaine, se nomme le vieux Windsor : le nouveau est bâti sur le sommet de la colline prochaine. Ses droits de cité remontent à la fin du

[1] POPE, *la Forêt de Windsor.*

Là, des arbres épars dans les plaines et les lointaines clairières, semblent isoler leur ombrage. Ici, des champs se prolongent, colorés d'une teinte rougeâtre par la brillante lumière du soleil. Ailleurs les coteaux azurés s'élèvent enveloppés de nuages. La sauvage bruyère elle-même étale ses nuances

treizième siècle. Édouard Ier l'érigea en bourg royal; et pour la première fois il concourut alors à la formation du Parlement. Son hôtel-de-ville, orné d'arcs et de colonnes en pierres de Portland, date de l'an 1686. Quatre rues le coupent à angles droits, et se croisent sur une grande place. Il compte cinq mille ames de population. Comme notre somptueux Versailles, il respire la tristesse et l'ennui. Le voisinage des rois et des courtisans produit donc partout les mêmes effets. L'orgueil le plus insolent ne va jamais si haut dans une ville de cour, qu'il ne trouve plus de bassesse pour le justifier. De là cet air de déférence et d'abjection, que le peuple y contracte dès l'enfance. Quelle que soit l'influence de l'égalité politique, ce n'est guère que dans quelques ames privilégiées qu'elle exerce son empire. L'éducation aussi favorise l'établissement de son niveau. A la vérité quand les grands ont largement usé de leur fatuité et de leur suffisance, et qu'il ne reste aux petits

empourprées ; et au milieu du désert, se déploient des terres fertiles, qui, couvertes de bois touffus et de blé naissant, semblables à des îles de verdure, parent les lieux les plus rebelles au laboureur. Que l'Inde s'enorgueillisse des miracles de sa végétation ; nous n'envions ni les larmes de son ambre, ni ses baumiers parfumés, puisque nos chênes nous apportent ces dons précieux et commandent aux contrées qu'ils embellissent.

aucun degré où ils puissent descendre encore, quelque orgueil se réveille et se révolte en eux. Après s'être reproché leur avilissement, ils saisissent la première occasion de s'en venger. La victoire reste toujours au nombre et à la force; et les vaincus passent sous les fourches caudines de l'insurrection et de l'anarchie, que l'on a souvent prises pour les arcs de triomphe de la civilisation.

Deux corps-de-logis immenses partagent le château de Windsor. Au centre s'élève une tour massive où loge le gouverneur : l'étendard royal flotte au sommet, et du haut de la plate-forme, la vue embrasse quatorze comtés. La première enceinte de bâtimens est habitée par le clergé de la chapelle, et les grands officiers de la Couronne et de l'ordre de la Jarretière. Les pauvres chevaliers de Windsor y ont aussi leurs logemens : on désigne sous cette piteuse dénomination, un collége de gentilshommes fondé par Édouard III en l'honneur de saint Georges et d'Édouard-le-Confesseur. Des blessures reçues à l'armée, l'indigence ou la vieillesse, donnent seules le droit d'y être admis. Une statue équestre de Charles II, en bronze, sur un piédestal de marbre blanc, oc-

cupe le milieu de la seconde cour qui est carrée. Les appartemens d'apparat et ceux des princes et de leur famille sont distribués à l'entour; mais hors les jours de cérémonie, on s'y tient rarement. Ils s'ouvrent aux curieux depuis dix heures du matin jusqu'à sept heures du soir; et précisément nous nous y présentons à sept heures et demie : l'architecte du roi, M. Wyatville est absent. La lettre de recommandation que nous avions pour lui devient inutile. Nous ne pouvons non plus parvenir jusqu'à M. Jenkinson qui le remplace, parce que toutes les communications sont fermées. Les guides eux-mêmes ont quitté leur poste. Quand l'heure des affaires est passée, nulle part mieux qu'en Angleterre, on n'observe celles du repos ou de l'oisiveté. La garde seule circule, et veille à toutes les issues. De nombreuses sentinelles, placées à peu de distance les unes des autres, se voient et s'entendent entre elles. Un officier de service se promène avec cinq petits enfans qui lui appartiennent. Il s'approche de nous d'un air obligeant. Son hausse-col est faussé. Une balle française est venue s'y amortir à la bataille de Waterloo; et on lui a permis de le porter en témoignage de sa bravoure, il faut bien dire

aussi de sa bonne fortune. Cette honorable distinction donne encore plus de prix à sa modestie qui n'a rien d'affecté. Il nous explique comment nous ne pouvons plus visiter que la chapelle royale; et nous allons ensemble en demander les clefs. Elles sont confiées à une femme entre deux âges, qui est ivre de genièvre et peut à peine les porter. Les yeux ardens, le teint allumé, les cheveux secs et en désordre sous un chapeau gras et déformé, elle nous précède en chancelant. Un petit garçon l'a suivie pour la suppléer au besoin. Il la regarde de côté et sourit avec malice. Elle s'en aperçoit et le battrait si elle osait. C'est un charmant tableau de Van Ostadt ou de Téniers. Quant à notre valeureux cicérone, il partage l'horreur et la pitié que tant d'abrutissement nous inspire.

La chapelle du château de Windsor est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Rien n'égale la grâce, la légèreté et la hardiesse de ses petites colonnes groupées, de ses voûtes élancées, de ses fenêtres étroites et découpées en festons déliés et d'une pureté de trait achevée. Saint Georges en est le patron. Le chœur est réservé pour les solennités de l'ordre de la Jarretière. Chacun des chevaliers y a une stalle,

au-dessus de laquelle sa bannière est suspendue. Le trône surmonté de l'étendard britannique, préside à cette muette représentation des titulaires d'une distinction, dont l'origine ne fut qu'un acte de galanterie chevaleresque. Mais dès lors l'émulation belliqueuse qui s'était emparée de la noblesse anglaise en rehaussa le prix; et depuis, la vanité des cours lui a donné encore plus d'importance, sans peut-être en effacer la futilité. Quand un chevalier meurt, ses couleurs sont enlevées. A la place qu'il occupait, une plaque de cuivre rappelle son nom, ses titres et le blason de ses armes.

La nef et les bas-côtés de cette chapelle sont entretenus avec soin. Il y règne partout une propreté remarquable. Quelques tombes sont éparses dans son enceinte. L'une d'elles renferme les débris de Charles Ier. A l'entrée, près de la porte principale, repose l'infâme Henri VIII et sa femme Jeanne Seymour, cette fille d'honneur de l'infortunée Anne Boleyn, dont la beauté coûta la vie à sa souveraine. Dans l'angle de gauche, un cénotaphe en marbre blanc a été érigé à la princesse Charlotte par une souscription publique. Il est l'ouvrage du sculpteur Wyat. Sur un fond de larges draperies bien

agencées, se détache un sarcophage. Le linceul qui le couvre laisse apercevoir les formes d'une femme morte, couchée, la tête penchée en arrière, et le bras droit pendant sur le côté. Le bout de ses doigts raidis dépasse l'enveloppe mortuaire; et le ton du marbre donne à cette imitation de la nature, un degré de vérité qui produit la plus triste illusion. Quatre figures enveloppées de longs voiles sont agenouillées à l'entour, dans l'attitude du désespoir le plus profond. Elles représentent sans doute l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse pleurant la fille de leurs rois, et le duché de Brunswick celle qu'il venait d'adopter. Au-dessus, deux génies ailés, images des anges du ciel, également à genoux, semblent protéger l'ame de la princesse qui monte vers la divinité, sous l'emblême d'une jeune vierge éclatante de beauté et de candeur. L'un d'eux tient dans ses bras, avec une précaution pleine d'amour, un enfant qui a déjà pris place dans les régions heureuses réservées à l'innocence. Cette composition n'a rien de grandiose et d'imposant. Ni l'ensemble ni les détails n'aspirent à l'effet. Cependant à l'aspect de tant de témoignages d'une si vive affliction, on s'associe aux regrets que laissa la reine future

des trois royaumes. Les souvenirs de sa vie pure et aimante, de sa mort si précoce, de la douleur publique qui éclata dès que la nouvelle en fût répandue, reviennent à la mémoire du spectateur.

Le 7 janvier 1796 la princesse Charlotte naquit à Carlton-House, d'une union mal assortie dont il fut impossible de lui cacher les débats, peut-être même les désordres. A peine avait-elle atteint l'âge de raison, que les suffrages et l'affection de ceux qui l'approchaient lui furent acquis. Ses grâces enfantines, les qualités de son cœur et les facultés de son esprit se développèrent rapidement. Sa mère la chérissait : son père en était pour ainsi dire idolâtre. Chacun d'eux en secret luttait d'amour pour elle afin de l'attirer dans son parti, tandis qu'elle éprouvait pour tous les deux une égale tendresse. Quelle fille pourrait jamais s'établir juge entre ses parens? S'il n'est permis de montrer à aucun de ses enfans quelque préférence sur les autres, celui d'entre eux qui oserait en avoir pour son père ou pour sa mère, encourrait justement leur indifférence. Son apparition à la cour eut lieu dans le mois de mai 1815. Elle avait alors près de dix-neuf ans. La sensation qu'elle produisit fut toute à

son avantage. Peu de jours après on la vit pour la première fois dans la loge royale, au théâtre de Covent-Garden. Ce fut une ivresse générale. Elle était belle, modestement et élégamment vêtue. Son regard était empreint de dignité et de douceur; de même que dans ses manières, elle unissait l'affabilité à la noblesse. Se trouvait-elle engagée dans une conversation intéressante? Ses traits s'animaient, et l'on remarquait dans son maintien une vivacité d'expression qui annonçait la conviction et la franchise. Son éducation avait été fort soignée. L'étude avait merveilleusement secondé sa facilité naturelle à apprendre. A la connaissance de la langue anglaise, elle joignait celle du français, de l'allemand, de l'italien et de l'espagnol. Les meilleurs auteurs de sa nation lui étaient familiers. Elle avait fait une étude particulière de l'histoire des gouvernemens de l'Europe et surtout de la constitution anglaise. Enfin elle était musicienne plus qu'ordinaire. Sa voix avait peu d'étendue; mais elle l'accompagnait agréablement du clavecin, de la harpe et de la guitare.

De bonne heure, on avait pu observer en elle un caractère résolu et courageux. Un jour qu'elle se promenait sur la plage de Weymouth

où elle prenait les bains de mer, le *Léviathan*, vaisseau de soixante-quatorze, passa en vue, et la salua. Le capitaine Nixon qui le commandait, étant venu lui présenter ses hommages, elle témoigna le désir d'aller à bord. « Votre Altesse Royale ne craint-elle point, lui dit l'évêque chargé de son éducation, que S. M. votre père ne désapprouve que vous vous exposiez à la mer agitée, sur une embarcation aussi frêle? — Mon aïeule la reine Élisabeth, répondit-elle aussitôt, trouvait un grand plaisir à voir des marins. Un semblable danger ne l'aurait point retenue. Pourquoi m'en inquiéterais-je? Capitaine, je vous prie de me recevoir dans votre chaloupe et de m'emmener avec vous. Je suis décidée à vous rendre votre visite. » Arrivée le long du bordage, elle refusa de monter autrement qu'à l'échelle; et s'adressant de nouveau à sir Nixon, elle le pria de se tenir derrière elle et d'avoir soin de sa robe. Elle voulut tout voir. Quelques manœuvres s'exécutèrent devant elle, avec cet ensemble et cette précision sans lesquels il n'existe point de bonne marine. La nouveauté de ce spectacle la charmait. Elle répéta souvent que rien ne l'avait autant intéressée, et se retira au milieu des acclamations de

l'équipage que sa présence avait jeté dans un enthousiasme auquel la mer donne un caractère à la fois mâle, imposant et énergique.

Dès l'été de 1814, lorsque les souverains alliés étaient à Londres, elle avait vu le prince Georges-Léopold-Frédéric, prince de Cobourg-Saalfeld, issu de l'une des plus anciennes maisons de Saxe. A la première impression de quelques rencontres passagères, succéda un sentiment plus tendre. Le duc d'York s'en aperçut tout d'abord, et en prévint son frère. Cette alliance réunissait toutes les conditions : elle fut convenue. Le 16 mars 1816, le prince de Galles régent l'annonça officiellement au Parlement qui répondit à cette communication solennelle par une adresse de remerciement et de félicitation. On régla aussitôt la dotation du futur ménage royal. La célébration des noces eut lieu le 2 mai à neuf heures du soir, après un repas splendide; et vers dix heures les époux se retirèrent. Lorsque le lendemain, la princesse sortit du palais de Cumberland pour aller à Carlton-House, le peuple voulut dételer sa voiture et la traîner lui-même. A quelques jours de là, elle assista avec son mari à une représentation de Covent-Garden. Les transports de la plus vive joie

ne cessèrent d'éclater au dehors de la salle et dans l'intérieur; et le *God save the king* couronna cette soirée où chacun croyait assister à une fête de famille. Mais la vie d'apparat qui avait suivi la cérémonie nuptiale, céda bientôt au goût que les deux époux avaient pour la retraite. Leurs matinées se passaient à porter des aumônes aux pauvres, et des consolations aux malheureux. L'exercice du cheval, la chasse en prenaient aussi plusieurs heures. Une partie de l'après-midi était employée à l'étude de l'anglais et au dessin; et des lectures instructives ou pieuses occupaient communément le reste de la soirée.

Bientôt des bruits de grossesse circulèrent dans le public. Accueillis avec empressement, ils répandirent une allégresse générale, dès que l'étiquette permit de les confirmer authentiquement. La reine voulait que les couches se fissent à Buckingham-House, qui promettait plus de repos et se trouvait d'ailleurs dans le voisinage des grands-officiers de la Couronne chargés de constater cet événement. Lord Castlereagh réglait alors les destinées du royaume : il insista pour que ce fût à Claremont. La princesse elle-même le désirait. Le 21 octobre 1817, les médecins, la nourrice, les messagers

ne quittèrent plus le palais qu'elle habitait. Des gens de service se tinrent prêts à porter à la reine et au prince régent, la nouvelle impatiemment attendue, non seulement par eux mais par la population entière. A trois heures du matin, le 4 novembre, les symptômes précurseurs de la délivrance s'étant manifestés, les secours de l'art se réunirent dans la chambre de la malade ; et le 5, à neuf heures du soir, elle accoucha d'un enfant mâle mort-né. Son épuisement était tel qu'elle pouvait à peine respirer. Elle éprouvait une agitation nerveuse dont les accès inspirèrent promptement de sérieuses craintes. Il n'était pas trois heures du matin que, troublée par sa position qui devenait de plus en plus critique, et peut-être aussi par l'inquiétude de ceux qui l'entouraient, elle demanda s'il y avait du danger pour sa vie, et mourut presque aussitôt dans les bras du prince son époux qui ne l'avait pas quittée, et dont la désolation ne put se comparer qu'à celle du prince régent.

Lord Sidmouth prévint aussitôt le lord-maire de Londres, pour qu'il eût à faire sonner la grosse cloche de Saint-Paul. On n'eût pas prescrit la clôture des théâtres, que la douleur publique aurait empêché qu'on ne les ouvrît. La

nation perdait à la fois les deux seuls héritiers directs de la couronne. Elle pleurait surtout cette femme jeune et belle, qui avait payé de sa vie une vaine illusion de maternité.

> Death lies on her like an untimaly frost
> Upon the sweetest flower of all the field [1].

Combien d'espérances de repos et de prospérité cruellement détruites en quelques heures! Quel passage rapide d'une heureuse sécurité à de pénibles incertitudes! Un moment, le crédit public en fut affecté. Les fêtes préparées pour un baptême se changèrent en de funèbres apprêts. Pendant deux jours, les boutiques demeurèrent fermées. La pompe qui devait présider à la prestation de serment du premier officier municipal de la Cité fut contremandée; et l'on ordonna un deuil général. Le 7 novembre, après en avoir reçu l'autorisation dans une audience particulière, le chirurgien du roi embauma le corps, et déposa les entrailles dans une urne qui avait été disposée à cet effet. Quant aux funérailles, elles n'eurent lieu que le 18 du même mois. Le convoi partit le soir. L'enfant était sur un

[1] La mort la frappe, comme une gelée hors de saison flétrit la plus belle fleur des champs.

premier corbillard. Sa mère le suivait dans un autre. Ces deux chars précédaient une foule innombrable qui marchait avec recueillement, en silence, à la lueur des torches dont la pâle clarté de la lune rendait la flamme plus lugubre encore. Dans tous les villages, les portes et les fenêtres des maisons étaient closes; et les habitans attendaient dans la rue pour se mêler au cortége. A Windsor, l'affluence était si grande, que la plupart de ceux qui en faisaient partie, passèrent la nuit en plein air pour assister le lendemain à l'enterrement. En arrivant, le corps du jeune prince fut mis dans le caveau royal, sans aucun service religieux. On plaça celui de sa mère dans la salle ardente préparée pour cette triste solennité.

Le 19 novembre, à neuf heures un quart, la morte fut présentée à la porte de la chapelle de Saint-Georges. Le chapitre la reçut sous un dais de velours noir surmonté de panaches blancs. Le prince Léopold prit place à la tête du deuil, entre les ducs d'York et de Clarence. Quand les prières furent terminées, au moment où le cercueil descendait dans le caveau, ses sanglots éclatèrent, et il s'abandonna à l'excès de son désespoir. En même tems le roi d'armes

s'avança gravement : « Il a plu, dit-il, au Dieu tout-puissant, d'ôter de cette vie passagère la feue très-auguste princesse Charlotte-Augusta, fille de S. A. R. Georges, prince de Galles, régent de ce Royaume-Uni, épouse de S. A. S. Léopold-Georges-Frédéric, duc de Saxe, margrave de Misnie, landgrave de Thuringe, prince de Cobourg-Saalfeld, petite-fille de Sa Très-Excellente Majesté Georges III, par la grâce de Dieu roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, défenseur de la foi, que Dieu veuille bénir, en lui accordant une longue vie, la santé, l'honneur, et tout le bonheur terrestre..... » A ces mots sa voix émue s'arrêta; des larmes coulèrent de ses yeux; et la voûte sainte ne retentit plus que d'accens lamentables, auxquels l'orgue joignit les accords touchans de la marche funèbre de Haendel. Il était facile de voir que de tels regrets seraient lents à s'apaiser. Le royaume entier offrit le spectacle d'un peuple pleurant une perte irréparable, bénissant la main de Dieu appesantie sur lui, et cherchant des consolations dans la ferveur de sa piété. Telle fut la désolation générale que les ministres de la chaire évangélique se crurent obligés d'exhorter les fidèles à se résigner, tandis que les écrivains

politiques recommandaient dans leurs feuilles, le courage qui convient à une nation sage, et éclairée des lumières de la philosophie. Les poëtes consacrèrent aussi quelques veilles près de ce tombeau ; et lord Byron lui-même cédant à la douleur commune, déposa le sarcasme et l'ironie, et vint y suspendre une couronne immortelle. On retrouve dans les stances que sa muse lui inspira, cette ardente sensibilité qui fit le tourment de sa vie, et ne lui laissa que de courts instans de bonheur.

Hark ! forth from the abyss a voice proceeds,
A long low distant murmur of dread sound,
Such as arises when a nation bleeds
With some deep and immedicable wound ;
Through storm and darkness yawns the rending ground,
The gulf is thick with phantoms, but the chief
Seems royal still, though with her head discrown'd,
And pale, but lovely, with maternal grief
She clasps a babe, to whom her breast yields no relief.

Scion of chiefs and monarchs, where art thou?
Fond hope of many nations, art thou dead?
Could not the grave forget thee, and lay low
Some less majestic, less beloved head?
In the sad midnight, while thy heart still bled,
The mother of a moment, o'er thy boy,
Death hush'd that pang for ever : with thee fled
The present happiness and promised joy
Which fill'd the imperial isles so full it seem'd to cloy.

Sortons du sanctuaire où ce long deuil semble se prolonger encore. L'aspect de cette apothéose de marbre, l'immobilité des figures qui y assistent, la solitude et le silence qui règnent à l'entour, les derniers rayons du soleil qui descendent à travers les vitraux et teignent la lumière de mille nuances fantastiques, ne ramènent à l'esprit d'autre idée que celle de la mort. A peine aurons-nous assez de tems pour jeter un coup d'œil sur le reste de cette demeure royale où la tombe est à côté du trône, comme sur les mers les abîmes sont près de la gloire. L'aile méridionale du château est en pleine construction. On y fait des additions considérables, des embellissemens, et des distributions plus commodes. C'est pour Georges IV que ces

volage des peuples; des conseils vides de sens; les faux oracles qui, depuis l'origine de la monarchie, annoncent aux princes son renversement, jusqu'à ce que les nations irritées s'arment avec fureur; le sort fatal qui frappe les souverains les plus puissans, et oppose à leur aveugle omnipotence un contre-poids qui l'emporte tôt ou tard; —

Tels sont les fléaux qui menaçaient sa destinée: mais non; nos cœurs repoussent ces tristes pressentimens. Si jeune, si belle, bonne sans effort, grande et sans un seul ennemi; à peine épouse et mère — et maintenant *là*! Que de liens ce terrible moment a brisés! Comme une étincelle électrique, le désespoir a pénétré à la fois dans l'ame de son père et dans celle du dernier de ses sujets. Cette secousse inattendue, semblable à celle d'un tremblement de terre, a ébranlé tout un royaume qui avait pour toi tant d'amour qu'il eût été impossible d'en avoir davantage.

travaux sont poussés avec activité. Il y préside lui-même, et fait sa seule occupation d'en suivre les progrès. En attendant, il habite à trois milles de distance, sur le bord de la forêt, une maison dont le luxe intérieur dément l'extérieur simple et modeste. Là, ce petit-maître suranné, héritier d'une royauté puissante, traîne une vie nulle et sensuelle, près d'une vieille maîtresse, entre quelques courtisans désœuvrés comme lui, flatteurs insipides qu'il traite en amis, autant que son cœur sec et son égoïsme le lui permettent. Parmi ses plus intimes favoris, deux surtout se font remarquer par leurs inclinations crapuleuses : l'un, noble d'origine, affecte la plus honteuse débauche, recherche les tavernes du plus bas étage et ceux qui les fréquentent, et s'irrite qu'on le nomme lord, se trouvant probablement indigne de cette distinction, comme, depuis nos révolutions, nous avons vu des marquis, des ducs, des comtes répudier leurs titres pour se vautrer dans les derniers rangs des prolétaires; l'autre est un prêtre corrompu, auteur de mauvaises pièces de théâtre, qui lui donnent accès dans les coulisses, et secondent ainsi son dévergondage : de ceux-ci la France n'en a pas. Cette existence de

seigneur châtelain à la manière anglaise, le charme et lui suffit. Pour la compléter, il lui faudrait chasser au renard. Quelquefois il montra du goût pour ce plaisir national, sans jamais s'en amuser, soit qu'il n'y connaisse rien, ou qu'il soit mauvais écuyer. Il lui est arrivé souvent d'en arranger des parties chez ses familiers. Exact aux rendez-vous, il avait d'abord quelqu'ardeur; mais après le lancé, à la première haie, au premier ruisseau, à la moindre barrière, il s'arrêtait et regardait avec nonchalance la troupe des chasseurs suivre les chiens et les exciter. Les perdait-il de vue? Il s'en retournait seul, dégoûté d'un plaisir dont la fatigue et les hasards étaient pour lui sans attraits.

Infatué qu'il a toujours été de sa figure belle et régulière et des proportions gracieuses de sa taille, il semble honteux de sa difforme obésité, sujet de mille caricatures grotesques. Combien sa caducité anticipée est digne des désordres de son adolescence! Jeune, il n'aimait que l'oisiveté et la mollesse. Aucun des vices qui en sont inséparables ne lui fut étranger. Pour dissiper l'ennui de son désœuvrement il jouait ou pariait avec fureur, et même on dit avec adresse. Prodigue dans ses dépenses, plusieurs fois le paie-

ment de ses dettes inquiéta sa famille, et devint au Parlement le sujet de reproches amers et d'une humiliante censure. Il ne paya ses premières amours que d'ingratitude et de dédains. L'histoire a déjà révélé les détails de son mariage, les ignobles motifs qui l'y déterminèrent, les réserves qu'il y mettait en secret et dont il ne se cacha pas long-tems, enfin le hideux dénouement de ce drame où il a joué un rôle si scandaleux. Ce fut pour lui une affaire d'argent. Il mit à prix son consentement au lien conjugal, sûr d'en relâcher les nœuds à son gré. De son côté, sa femme délaissée se donna des torts, sinon de conduite au moins de bienséance. L'opinion se partagea entre ces royaux époux; et chacun d'eux ne recueillit de ses adversaires que le plus insultant mépris. Ce sentiment poursuivait le roi avec plus d'acharnement, soit que les partisans de la reine gardassent moins de mesure, ou qu'en effet les déportemens de son mari fussent plus connus. Il avait déjà éclaté en 1817, quand Georges IV n'était encore que prince régent. A la sortie du Parlement deux coups de pistolet tirés dans sa voiture brisèrent les glaces sans l'atteindre. L'animadversion contre lui était telle que les Chambres crurent devoir le prendre

sous leur sauve-garde. On promit vingt-quatre mille livres sterling à celui qui désignerait l'auteur du crime commis envers le chef de l'état.

Loin de se préparer de bonne heure par des études approfondies, à l'intelligence des affaires qu'il était appelé à diriger, il avait embrassé le parti toujours facile de l'opposition. Ses relations avec les notabilités libérales donnaient souvent lieu de supposer, que son avènement serait l'époque de quelque changement politique. Mais, peu inquiet du succès des whigs ou des torys, il ne recherchait qu'une popularité passagère. Il fit des dupes en amitié, comme il en avait fait en amour. Fox et Shéridan furent reniés par lui quand il arriva au timon des affaires, comme Henri V avait répudié les compagnons de ses orgies. Il compta que cette déloyauté passerait pour un juste sentiment de sa dignité et de ses devoirs. Toutefois cette illusion ne pouvait plus être de longue durée. On allait le voir à l'œuvre; et chacun serait à même de le juger. Régent [1], il usait sa vie entre Brighton et Carlton-House, laissant à la guerre d'extermination que soutenait la France, le soin de perdre ou sauver

[1] 6 février 1811.

l'Angleterre. Le sceptre qui lui avait été confié lui échut enfin [1]. Son esprit peu exercé était loin de suffire à la situation de l'Europe. Dans ce moment critique l'apparition de la reine à Londres et ses réclamations vinrent augmenter les embarras qu'il éprouvait. Les rênes de l'état tombèrent de ses mains débiles entre celles du célèbre Castlereagh. Peut-être, dans son ignorance, se crut-il appelé à prendre rang un jour, parmi les rois absolus que les ministres de diverses puissances prétendaient mettre en vogue. De tems en tems, il lui échappait bien de s'en donner les airs, comptant dissimuler sa nullité par quelques mouvemens de hauteur. Mais ce n'était en lui qu'une vaine parade. Il lui manquait, pour soutenir ce rôle difficile, l'habileté, la persévérance qui distinguent l'homme d'état et le souverain digne de ce titre. A la mort de lord Castlereagh, il s'est renfermé dans la retraite. Bâtir et pêcher sont ses plus grands plaisirs, préoccupé toutefois de la fluctuation des partis entre lesquels il ne sait ou n'ose se prononcer, regardant comme de l'affection la haine qu'on ne lui témoigne pas, et comme du dévouement l'in-

[1] Février 1820.

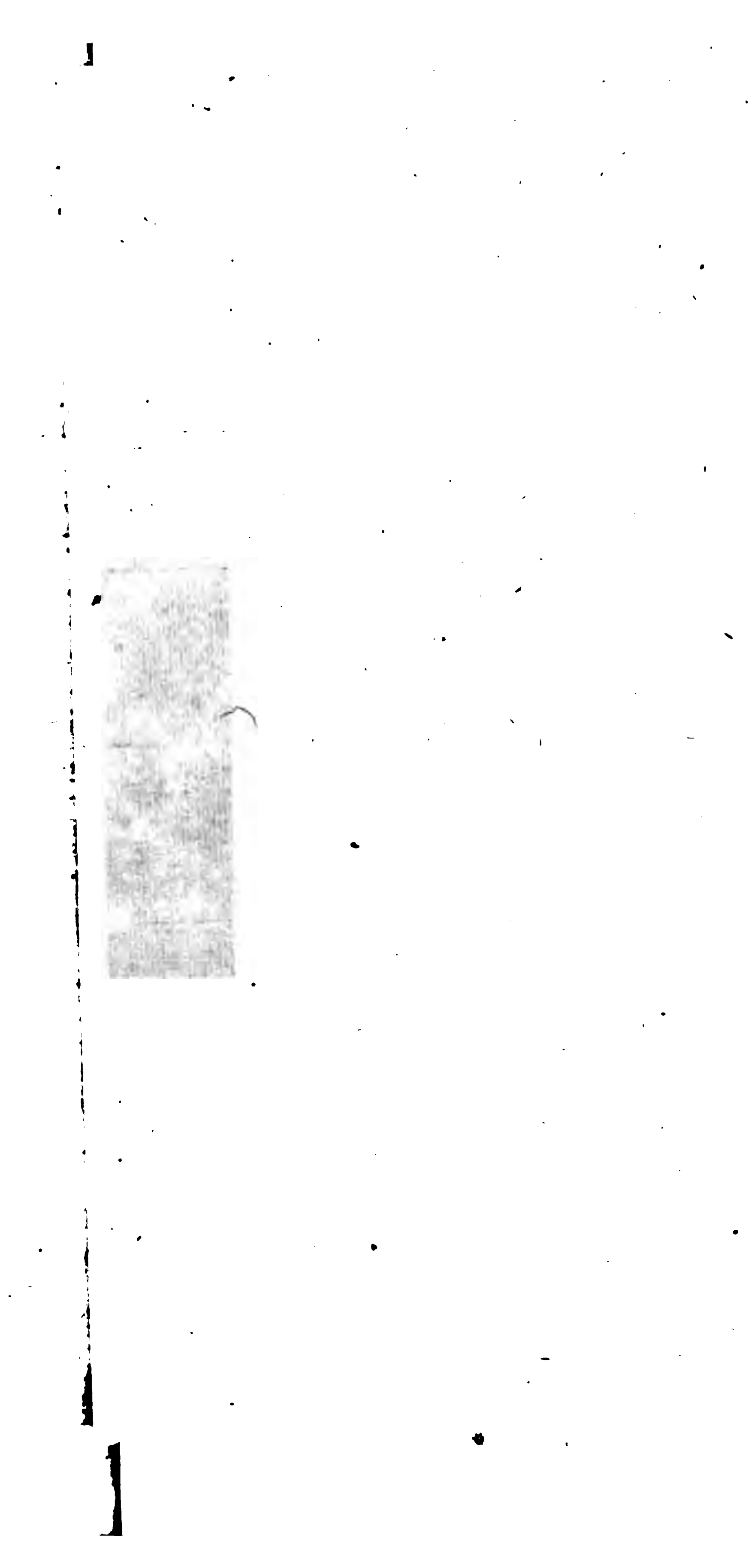
quiétude que cause la moindre de ses indispositions, tandis qu'elle n'a d'autre source que les difficultés presque toujours inséparables d'un changement de règne. Je me suis souvent entretenu de lui. Soit hasard, soit unanimité touchant sa personne, je n'ai entendu aucun Anglais en faire l'éloge. Le seul mérite bien futile qu'on lui accorde sans partage, est de posséder éminemment l'art de faire les honneurs d'un lever, d'une audience, ou d'un banquet. Chacun, et je n'excepte point ceux qui le méprisent le plus, loue la grâce de ses manières, le tour élégant qu'il sait donner aux insignifians propos qu'il est permis de tenir à la cour, et la multitude et la variété des égards, des prévenances, des galanteries dont les formes lui sont familières, qu'il dispense avec un discernement exquis, et qu'on serait tenté d'attribuer à quelque sentiment de préférence, si on les obtenait d'un autre que de lui.

Voilà pourtant à quel monarque Louis XVIII a prétendu devoir sa couronne, lui qui se vantait si puérilement de n'avoir pas subi d'interrègne! On ne conçoit pas qu'un prince spirituel et de sens, soit descendu à ce degré d'humiliation ou d'ignominie, à moins qu'il n'ait voulu, par une

fausseté, tirer vengeance de l'artillerie des rois du continent, dirigée si outrageusement contre son propre palais. Lorsque Georges IV n'était que prince de Galles, d'autres membres de notre dynastie s'étaient liés d'amitié avec lui. Parmi ses contemporains, le comte d'Artois et le duc d'Orléans, père de celui qui nous édifie par la noblesse de son caractère et sa rare sagesse, ne pouvaient manquer de le distinguer. L'égalité de rang, la conformité des goûts les rapprochaient. Une sorte de camaraderie s'établit entre eux. Éblouissans de luxe, de frivolité et d'effronterie, je me souviens qu'il n'était bruit que de la licence de leurs mœurs, de leur dissipation et de leurs prodigalités. L'un d'eux, plus éloigné du trône, rechercha la popularité à une époque où le crime la donnait plus sûrement que la vertu; il oublia les devoirs de sa naissance. Sa coupable erreur lui coûta la vie; et le courage qu'il montra en marchant à la mort n'a pu l'expier. Paix à sa cendre! Silence à sa mémoire! Les deux amis de sa jeunesse règnent aujourd'hui, l'un sur l'Angleterre et l'autre sur la France. Nous venons de voir comment le premier porte la couronne. Le dernier remplit-il plus dignement sa mission auguste? Comme il arrive

aux esprits faibles, tous les deux ont tourné à la dévotion, avec plus ou moins de bonne foi. Il est possible que dans la Grande-Bretagne le désintéressement des choses de ce monde soit sans inconvénient; mais pour les Français, quelle déplorable fin de la lutte qu'ils ont soutenue au prix de tant de sang et de sacrifices!

Une terrasse longue de dix-huit-cent-soixante-dix pieds s'étend du nord à l'est du château de Windsor. Élisabeth l'avait commencée. Charles II l'acheva, et la revêtit de pierres de taille. C'est une des plus belles promenades qu'il soit possible de voir. Le petit parc qu'elle domine, descend par une pente douce jusqu'au bord de la Tamise. Il a quatre milles de circonférence. Des plates-bandes garnies de fleurs, des massifs d'arbustes, des arbres épars ou groupés sur des pelouses du gazon le plus fin, en varient les aspects. Quelques parties sont boisées. L'une de ces futaies a été plantée par la reine Élisabeth, et elle en conserve le nom. De toutes parts la vue est magnifique. Dans le lointain, la scène en s'agrandissant, déploie des lignes nouvelles semées de collines, de vallées, de champs cultivés, de prés, de villages sans nombre. Vers le nord les masses de la forêt se dessinent, confondues




Lith de Lemercier

avec l'horizon : elle a cinquante-six milles de tour, près de dix-neuf lieues. C'est une suite continuelle de sites agrestes, sauvages, gracieux, solitaires. Quoique le sol en soit stérile et inculte, quelques hameaux s'y sont formés. On y rencontre aussi des maisons de plaisance. Les restes d'un camp romain y attirent les antiquaires; et leurs cabinets se sont enrichis des monnaies et des médailles qu'on y a trouvées.

En ramenant nos regards sur le palais, l'officier qui ne nous avait pas quittés, nous explique la destination des principaux appartemens. Il nous montre la chambre matelassée dans laquelle Georges III attendait que ses accès de démence fussent calmés; ici, des salles d'armes ornées de trophées militaires; là, des galeries de peinture qui renferment des tableaux précieux du Guide, de l'Espagnolet, de Rubens, et surtout de Van-Dyck. Dans un cabinet prochain Cromwell et ses principaux officiers décidèrent de mettre Charles Ier en jugement; résolution terrible, sans laquelle peut-être la grande Charte des libertés anglaises eût été révoquée.

Le domaine de Windsor avait été donné par Édouard-le-Confesseur au monastère de Westminster. Guillaume-le-Conquérant en traita par

échange contre d'autres propriétés. A peine en fut-il possesseur que séduit par son exposition, il en dessina les parcs et fit des percées dans la forêt, pour faciliter la chasse qu'il aimait passionnément. De peur qu'on ne détruisît le gibier de toute espèce dont il le peupla, il fit des lois pour sa conservation. Enfin il construisit un palais qu'Henri I[er] agrandit et entoura de murs et de remparts. Ces fortifications furent utiles dans la suite au roi Jean et à Henri III, dans leurs démêlés avec les barons du royaume; mais elles ne purent soustraire le premier à l'abandon de plusieurs prérogatives de la Couronne, ni aider le second à modifier cette concession.

Le séjour de Windsor avait tant d'attrait pour la famille royale, qu'elle y résidait fréquemment. Édouard III y fixa le siége de l'ordre de la Jarretière qu'il avait créé en 1349, pendant que les rois de France et d'Écosse étaient ses prisonniers. Bientôt le vieux palais ne lui sembla plus assez vaste ni assez magnifique. Il le rebâtit sur de nouveaux plans; et tel était encore l'asservissement de la nation anglaise, que, pour hâter les travaux qu'il avait entrepris, il leva arbitrairement sur chaque comté, des maçons, des charpentiers et des couvreurs. Les règnes suivans

ajoutèrent à ce qui avait été fait. Henri VII donna plus d'étendue au logement du roi. La grande grille d'entrée de la partie inférieure est l'ouvrage de Henri VIII. Un aqueduc qui alimente la fontaine, fut commencé par Édouard VI et achevé par la reine Anne. On doit à Charles Ier, la grille de l'est qui s'ouvre dans la forêt. Il habitait souvent Windsor qui, après l'avoir vu sur le trône, le reçut captif et destiné à l'échafaud. Hamilton y était prisonnier dans cette triste circonstance. A la vue de son roi malheureux, il courut au-devant de lui, se jeta à genoux et le nomma son cher maître : « Je l'étais en effet! » lui dit Charles en l'embrassant : il ne devait plus le revoir. A sa mort, les fureurs républicaines n'épargnèrent pas cette propriété royale; et c'est une chose surprenante que les auteurs des révolutions croient les consolider en s'attaquant aux choses inanimées. Il y a là une vengeance puérile qu'on ne saurait flétrir de trop de réprobation. Qu'importent des chiffres, des emblêmes, des écussons, quand ceux qu'ils rappellent sont tombés? Ce serait un calcul plus raisonnable de veiller à leur conservation, je ne dis pas seulement comme monumens historiques, mais comme symboles de grandeur, de cor-

ruption, de faiblesse ou de despotisme. La foi conjugale a-t-elle gagné quelque chose à la destruction des lettres initiales de Diane de Poitiers et de Gabrielle d'Estrées? Ce soleil et sa devise ambitieuse tant de fois répétés sur les murs de Versailles, ne rappellent-ils pas ce que peuvent coûter aux peuples les caprices d'une inutile ostentation? Pour avoir disparu de dessus les murs du Louvre, les *N* sont-elles moins profondément gravées dans la plus intime pensée de la génération actuelle? Et cette empreinte d'une gloire qui ne périra pas, excite-t-elle moins son courage et son enthousiasme? Le moyen le plus efficace de faire oublier le passé est de rendre le présent meilleur, et d'assurer un heureux avenir. Laissez aux peuples le soin de préférer vos théories à celles qui ont précédé. Ils vous diront, mieux que vous ne le savez vous-mêmes, si vos innovations valent de vieilles habitudes; si les lois nouvelles que vous prétendez leur imposer, sont plus appropriées au tems, aux mœurs, aux besoins de la société, que celles dont vous avez opéré le renversement. Vous-mêmes l'éprouverez bientôt, car ils ne tarderont pas à vous démentir avec fureur, à vous punir de l'inanité de vos illusions, si la violence que vous leur

avez faite n'a tourné qu'à la satisfaction de votre amour-propre, et à mettre le pouvoir dans vos mains. En arriva-t-il autrement en Angleterre? et combien de fois déjà la France en a-t-elle été témoin depuis quarante ans seulement!

Charles II répara et embellit Windsor. Sous les règnes de Jacques II, de Guillaume III, de la reine Anne, d'autres constructions y furent ajoutées. Chaque siècle l'a doté du genre de magnificence qui lui était propre. Il n'est pas une main royale qui n'y ait voulu toucher. Georges III, pour qui c'était un lieu de prédilection, y a rassemblé des objets d'art précieux, entre lesquels figurent des cartons de Raphaël à moitié effacés, mais où brille encore son génie. Enfin nous avons vu qu'une aile entière du château est refaite maintenant par Georges IV.

De l'autre côté du pont de Windsor commence le comté de Buckingham. Des chaumières pittoresques se réfléchissent dans les eaux de la Tamise. La tour et les aiguilles d'une chapelle gothique les dominent. Le cylindre en cuivre d'un immense télescope luit aux rayons du soleil couchant. Tel est l'aspect d'Eton. Une petite rivière le traverse. On la passe sur un pont en bois, de forme rustique. Sur la rive opposée est

situé le collége auquel ce village doit sa célébrité. Henri VI en acheta l'emplacement vers le milieu du quinzième siècle et fonda cette maison d'éducation publique. Elle compte soixante-dix pensionnaires et deux ou trois cents externes qui répandent beaucoup d'aisance dans les environs, par la consommation journalière qu'ils occasionent. Des professeurs du plus grand mérite y sont attachés. Les études se partagent en hautes et basses classes. Chaque année, le premier mardi du mois d'août, une élection a lieu entre les meilleurs élèves, pour l'admission au collége royal de Cambridge, laquelle leur est accordée au fur et à mesure des vacances et par rang d'ancienneté. La vue de cette école où tant de rivalités s'éveillèrent, pour devenir plus tard une noble ambition et quelquefois de lâches envies ; ce temple, témoin discret de vœux profanes et sans doute aussi de prières inspirées par l'innocence; ces ombrages mystérieux qui virent tant de franches amitiés d'enfance dont la plupart ne se démentent jamais, ramènent des souvenirs sur lesquels la pensée s'arrête délicieusement. On se reporte avec joie à cet âge où les chagrins s'oublient si vite, et dont les plaisirs sont si vifs que la mémoire leur est toujours fidèle.

Nous venons d'entrer dans Salt-Hill. Castle-Inn, l'*Auberge du château,* est la plus fréquentée du canton. Tout ce que le mot technique de confortabilité comprend de jouissances, justifie sa renommée. Un luxe commode, rehaussé par une exquise propreté, règne dans les appartemens. Le service est empressé et poli. On y fait très-bonne chère anglaise; et il faut avouer qu'avant d'être familiarisé avec les grosses viandes bien rôties, les légumes cuits à point, le poisson assaisonné avec une sauce indienne, les nombreuses espèces de puddings qui ne manquent presque à aucun repas [1], les gâteaux fortement épicés, le *porter* épais et mousseux ou l'*ale* pétillante et fumeuse, un voyageur étranger aime assez ces mets simples et cette boisson substantielle. Je crois bien que plus tard nous en serons rassasiés, et qu'un peu de variété nous conviendrait mieux. Quoi qu'il en soit, Castle-Inn est un excellent gîte. Le plus grand nombre des visiteurs de Windsor, vient ici terminer son excursion. C'est le rendez-vous de la gent

[1] Henri VIII passe pour avoir donné à une femme tout le revenu d'un couvent, parce qu'elle avait fait un pudding qu'il trouva exquis.

fashionable; et il s'y fait beaucoup de ce que nous nommons en France des parties fines. Pour nous, le seul but que nous ayons est de prendre du repos et des forces; et le silence de cette auberge, sa cuisine nationale, la fraîcheur de la soirée et le bon air que l'on respire, nous promettent tout ce que nous sommes venus y chercher.

SALT-HILL. — TAPLOW. — CLIEFDEN.
MAIDEN-HEAD. — HENLEY.
LE TOMBEAU DE DUMOURIEZ. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — PARK-PLACE.
SON TEMPLE DRUIDIQUE. — BIX. — UNE BOHÉMIENNE.
NETTLEBED. — UN FRANÇAIS.
OXFORD. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — LES COLLÉGES.
LES CABINETS DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE.
L'OBSERVATOIRE. — LE MUSÉE. — L'HÔPITAL. — LES BIBLIOTHÈQUES.
L'AMPHITHÉATRE. — LES ÉCOLIERS. — CEUX D'ALLEMAGNE.
LE COLLÉGE DU CHRIST. — LE JARDIN BOTANIQUE.

Oxford, le 4 juillet 1826.

Aux premières clartés du jour je me lève. Quelques étoiles brillent encore. Tout dort autour de moi. Ma fenêtre donne sur la grande route. Vis-à-vis est un jardin. De hauts arbres l'environnent. Il est arrosé par un ruisseau limpide qui, dans sa course, forme une petite cascade dont le murmure se mêle au chant des rossignols. Des prés, des bois, des champs, de riantes collines déploient dans le lointain leur parure et leurs richesses; et vers l'orient, sur des nuages de pourpre et d'orange, se dessinent les découpures des tours royales de Windsor.

Que la température est douce! Quel ciel pur, bleu, transparent et léger! Cette paisible harmonie produit des sensations ravissantes! Enfin nous avons quitté Londres, et sa pesante atmosphère de poussière et de fumée! C'est déjà une volupté et un soulagement. L'ame et les poumons suffisent à peine à la première impression de ce bien-être qui s'empare de tous les sens. La vie se renouvelle comme les idées s'épurent. Il me semble que je pense plus librement, de même que ma respiration est devenue plus facile. Mais peu à peu le pays s'éveille. Quelques troupeaux s'acheminent vers le pâturage. Les laboureurs, les ouvriers se rendent au travail. Le clairon retentit : il sonne la diane de la garde du château. Plus près, les cornets des postillons annoncent la marche des malles-postes, des voitures publiques, des voyageurs diligens qui passent bientôt après, emportés par des chevaux superbes aux brillans harnais, et qu'on dirait jaloux de signaler leur ardeur et leur docilité. Enfin les champs se peuplent. L'activité de chaque jour recommence. Reprenons de même le cours de notre pélerinage.

Nous traversons la Tamise au pont de Maiden-Head, laissant à droite Taplow et Cliefden,

villages renommés pour la beauté de leurs sites et la fraîcheur de leurs ombrages. Le comte d'Inchiquin possède dans le premier, un domaine qui offre la réunion complète de toutes les aises de la vie. Il est aussi propriétaire du principal manoir de Cliefden, bâti par le célèbre duc de Buckingham, et qui conserve l'extérieur magnifique et frivole auquel ce courtisan léger et prodigue attachait tant de prix. Les bords du fleuve qui n'est plus guère qu'une rivière modeste, navigable cependant pour des barques d'un médiocre tonnage, sont couverts de villas toutes plus recherchées et mieux exposées les unes que les autres. Un peu au-delà l'on entre dans le bourg populeux de Maiden-Head. Il dépend du comté de Berk. Situé sur le penchant d'une colline, on le remarque pour l'élégance de ses habitations. Son nom lui vient de quelque antique vénération pour la tête d'une vierge déposée dans le sanctuaire de son église, et qui passait pour avoir appartenu à l'une des pieuses filles qui suivirent sainte Ursule en Allemagne, et partagèrent son martyre. Ce n'était d'abord qu'un hameau sanctifié par le couvent qui gardait cette relique sacrée. La construction du pont que nous venons de franchir, lui donna

un prompt accroissement. Après la réforme, ses habitans avaient déjà obtenu des droits de bourgeoisie; et Jacques II l'érigea en ville municipale. Ici le voyageur commence à admirer les routes qu'il parcourt. A leurs sinuosités gracieuses, on les prendrait pour les allées d'un parc tracées à plaisir. Des haies épaisses taillées avec art, des barrières peintes en blanc ou en vert, des grilles de fer fondu d'un joli dessin, quelques murs de briques soigneusement entretenus, les bordent de chaque côté. Sans nuire à la facilité des communications, elles n'ont point, comme en France, une largeur démesurée qui met en friche des terres fertiles, et augmente les frais d'entretien : l'économie, le respect de la propriété, et les élémens de la richesse nationale en ont réglé les dimensions.

A mesure que l'on s'éloigne, le sol devient montueux ; et ses inégalités embellissent le paysage. Mais il ne tarde pas à s'incliner encore vers la vallée de la Tamise qu'il faut suivre de nouveau. Sur la rive droite est le bourg de Henley, dans une exposition charmante. Sa population peu nombreuse fait quelque commerce de drèche, de farine et de blé. Des collines semées de bosquets et de cultures diverses, se

déroulent à l'entour en forme d'amphithéâtre. Un pont de pierre y conduit, remarquable par la simplicité de ses lignes, par ses beaux trottoirs, et la balustrade légère qui lui sert de garde-fou. Ses arches ont à la fois de l'élégance et de la solidité. Deux mascarons ornent les clefs de voûte extérieures de celle du milieu ; l'un exprime une timidité enfantine ; les traits de l'autre ont plus d'élévation et de hardiesse : ils font allusion au fleuve qui, faible d'abord, quoiqu'il ait reçu les eaux du Leck et de la Coln, coule sous le nom d'Isis depuis Lechlade jusqu'à Dorchester, puis grossi par la Tamise qui s'unit à lui dans cette dernière ville, en prend le nom et le conserve jusqu'à son embouchure. On doit ces petits chefs-d'œuvre au ciseau de M[ess] Damer, qui rappelle la pureté, la grâce et l'expression de la sculpture antique.

L'église de Henley est à droite au-delà du pont. Elle appartient au genre gothique. Ses nefs sont spacieuses. Quelques monumens funèbres en décorent le pourtour. Sur une des dalles dont elle est pavée, on lit cette inscription française :

ICI REPOSE
LE GÉNÉRAL
DUMOURIEZ.

Vis-à-vis, une feuille de marbre scellée dans le mur contient l'épitaphe suivante, surmontée d'une coupe sépulcrale à moitié couverte d'un crêpe :

HIC JACET
TANDEM EXPECTANS PATRIÆ JUSTITIAM
CAROLUS FRANCISCUS DUMOURIEZ
QUI CAMERACON NATUS JANUARII XXIX DIE ANNO 1739
INGENIO, DOCTRINA ET VIRTUTE PRÆCLARUS
AD SUMMUM MILITARE IMPERIUM
FORTITUDINE ET PRUDENTIA PERVENIT
LUDOVICI XVI CONSILIIS PRÆFUIT
REGEM ET LEGES IN ROSTRIS ELOQUENTIA,
IN CASTRIS GLADIO PATRIAM ET LIBERTATEM
DEFENDIT
NEFANDIS IN TEMPORIBUS
BIS GALLIAM A DEPOPULATIONE ET SERVITUTE SERVAVIT
SED AB IPSA EAM SERVARE CONANS
PROSCRIPTUS EST.
ASILUM EXULI GERMANIA PRIMUM
NOBILEM POSTEA HOSPITALITATEM OBTULIT
BRITANNIA.
GRATUS OBIIT TURVILLE
DIE MARTIS XIV. A. D. MDCCCXXIII.

HOC MONUMENTUM
ILLUSTRISSIMO CIVI, PERITISSIMO MINISTRO,
FORTISSIMO DUCI ET AMICORUM OPTIMO,
DEDICAVERUNT AMICI [1].

[1] Ci-gît, attendant que sa patrie lui rende enfin justice. Charles-François Dumouriez, qui, né à Cambrai le 29 janvier de l'an 1739, distingué par son génie,

La postérité confirmera-t-elle un si pompeux éloge? il est permis d'en douter. Ce génie militaire si hautement préconisé par l'amitié, cette bravoure si solennellement vantée, sont devenus des qualités communes. Soit que la science des marches, des campemens et des batailles, ait été simplifiée par la force des masses mises en présence; soit que les facultés de l'esprit humain sympathisent avec l'art de la destruction, ou que le hasard entre pour beaucoup dans les résultats de la stratégie, tant de généraux habiles ou heureux, sont sortis, depuis quarante ans, d'entre les simples soldats, qu'on peut croire, sans blesser aucune renommée militaire, que des dons surnaturels ne sont pas indispensables pour briller dans la carrière des armes. L'éloquence de Dumouriez ne sera pas moins contestée. Il n'avait rien de ce qui con-

son savoir et sa vertu, atteignit par sa bravoure et sa prudence le rang le plus élevé de l'armée, présida les conseils de Louis XVI, défendit par son éloquence à la tribune la monarchie et les lois, et dans les camps par son épée la patrie et la liberté, préserva deux fois la France de la dévastation et de la servitude à une époque désastreuse, et fut proscrit quand il s'efforçait de la sauver d'elle-même. L'Allemagne l'accueillit d'abord dans son exil; et l'Angleterre ensuite lui donna une généreuse hospitalité. Pénétré de reconnaissance, il mourut à Turville le 14 mars de l'an 1823.

L'amitié a érigé ce monument au citoyen le plus illustre, au ministre le plus éclairé, au général le plus brave et au meilleur des amis.

stitue l'orateur, ni fixité dans les principes, ni éclat dans l'imagination, ni une élocution persuasive, entraînante. Ses discours se ressentaient de l'embarras de sa position constamment équivoque, du vague de ses projets, d'une ambition ardente qu'il était sans cesse obligé de dissimuler, de la méfiance qu'il avait du parti dans lequel il était entré, et du peu de confiance qu'il lui inspirait lui-même. Dans les tems de révolution, la présomption n'en impose à personne. Les prestiges du moins se dissipent promptement; et aucune renommée ne s'élève que l'envie ne s'y attache aussitôt, ne la décrie et ne parvienne à la détruire.

De toutes les réputations qu'on a voulu faire au conquérant de la Belgique, celle d'intrigant est la seule que la France ne saurait lui refuser. Sa vie entière, depuis sa sortie du collége de Louis-le-Grand, jusqu'à son inscription sur le livre des pensions de la Grande-Bretagne, tend à la confirmer. Admis de bonne heure dans l'administration militaire, il la quitta presque aussitôt pour prendre rang dans l'armée, dont il se sépara quelques années plus tard, avec le grâde de capitaine, la croix de Saint-Louis et une blessure reçue à Kloster-

camp. La monotonie, l'oisiveté, le mécanisme de la vie de garnison eussent été un supplice pour lui. Avec ses vieilles routines monarchiques, la France devenait un théâtre trop étroit pour un acteur si remuant. Partout où des troubles commencent, il arrive, s'entremêle, offre ses services, quelquefois à tous les partis. Gênes, Paoli, les Corses l'éconduisent tour à tour. Mais il a visité l'île qu'ils se disputent. Il en rapporte des plans, dont il propose et seconde l'exécution, et qui ont pour résultat de la soumettre au sceptre des lis. En Portugal, il étudie le pays et revient publier le tableau de l'importance politique de ce royaume. Bientôt après l'Espagne le voit briguer une place parmi ses défenseurs. De là il est envoyé en Pologne pour aider la confédération, et se distingue par l'adresse avec laquelle il remplit cette mission épineuse. Il allait en Suède s'acquitter de quelque nouveau message, quand il fut rappelé. La chute des Choiseuls l'entraîna. Prisonnier à Caen après l'avoir été à la Bastille, la mort de Louis XV lui rendit la liberté. Toujours occupé de projets militaires ou politiques dans lesquels il eût un rôle à jouer, il conseilla au nouveau roi, l'attaque des îles anglaises de la Manche, et

attacha son nom à la création du port de Cherbourg où il commandait lorsque Louis XVI en visita les travaux.

La révolution éclata. Comment ne s'y serait-il pas montré? Avoir participé à l'autorité qui succombait, n'était pas un titre pour obtenir une portion de celle qui venait de naître, quoique dans le désordre de toutes les prétentions, dans la perturbation de tous les services publics et de toutes les renommées plus ou moins justement acquises, des droits moins réels que les siens eussent été reconnus. Ses premières tentatives échouèrent. Une année était à peine écoulée, qu'il se lassa de végéter dans une obscurité à laquelle tant d'autres échappaient chaque jour pour y retomber ensuite à jamais, danger qu'il comptait bien éviter. C'était à Paris que se faisaient et se défaisaient toutes les fortunes révolutionnaires. La Société connue sous le nom de Société des Jacobins, s'était arrogé le monopole du patriotisme. Lui appartenir conciliait la popularité; et la popularité appelait les honneurs du moment. Dumouriez s'y affilia, et fut immédiatement envoyé chez les Belges par le ministre Montmorin, pour épier si leur turbulence native n'était pas près de les soulever

contre l'Autriche. Peu de jours après il était de retour. Mirabeau, l'idole du moment, le trouva parmi ses enthousiastes. Enfin devenu maréchal-de-camp, mais peu satisfait d'un commandement sédentaire, il s'appliqua de nouveau à rédiger des projets d'attaques, de défenses, de campagnes, de formes d'administration publique, et il en obséda les ministres auprès desquels il pouvait espérer quelque crédit, exercer quelque influence, trouver quelque accès, pénétrer par quelque voie directe ou détournée, modifiant toujours ses idées sur les passions dominantes de l'époque où il les publiait.

Louis XVI s'évade : Dumouriez court offrir des troupes à Barrère pour défendre l'assemblée législative. Ce dévouement lui vaut dans la Vendée, un commandement qu'il exerce avec zèle. Lié un moment au parti modéré, il en devine la faiblesse, et se glisse dans celui des exaltés. Alors la révolution l'adopte. Il devient lieutenant-général, puis ministre des affaires étrangères, puis ministre de la guerre : mais cette gloire éphémère s'évanouit devant les menaces que Lafayette vient faire aux républicains; et il en va chercher une nouvelle sous la tente. Tour à tour les soldats de Luckner et ceux de

Dillon sont témoins de ses succès. Il passe à l'armée au nom de laquelle Lafayette avait cru pouvoir parler, et qui le forçait de s'exiler. Ses armes n'y sont pas moins heureuses. De retour à Paris pour concerter la campagne d'hiver, une ovation lui est décernée par ceux qui disposaient alors de cet honneur. Il reçoit le bonnet rouge et l'accolade fraternelle à la tribune de la Société des Jacobins, devenue le pavois du civisme. Cette initiation l'inspire : il pérore ; on l'écoute ; et les factions se le disputent. Il part pour l'armée, combat les Autrichiens, se fait précéder dans Bruxelles par la révolte, et revient à Paris étaler sa moisson de lauriers. Déjà la froideur se mêle aux éloges qu'on lui donne. Quelques signes de modération qui lui échappent, le rendent suspect. L'occupation de la Hollande le réhabilite un moment. Puis un revers essuyé par quelqu'un de ses lieutenans l'atteint lui-même. On l'accuse de trahison. Il répond par des menaces de renverser la Convention et de rétablir les Bourbons. Ses propres soldats le contraignent à la désertion ; et le petit nombre qui lui reste fidèle, l'abandonne peu à peu. Il n'en fallait pas tant pour encourir la mise hors la loi, ostracisme terrible, condamnation

funeste à laquelle l'exécution n'eût manqué nulle part en France.

Ici recommence la vie errante par laquelle le héros de ce roman avait débuté dans le monde. Bruxelles, Cologne, la Suisse ne lui offrent qu'un asile passager. Celui qu'il espérait trouver en Angleterre lui est refusé. Partout son nom devient un titre de proscription. Il le quitte, et parcourt de nouveau la Suisse et l'Allemagne. Pourchassé dès qu'il est découvert, une ville danoise lui permet enfin de prendre quelque repos. Du repos! son instinct le repoussait. Il lui reste à pénétrer dans les rangs des royalistes qui sont peu serrés. Quelques explications de sa conduite antérieure, bonnes ou mauvaises, mais adroites surtout, les lui ouvrent. Il paye sa bienvenue d'un plan de descente sur les côtes de France. La Russie, à laquelle il en fait le premier hommage, est lente à se hasarder aux instigations d'un émigré de si tardive origine : c'était d'ailleurs la dernière année du règne de Paul Ier; et les intérêts de son royaume l'emportaient sur ceux de l'étranger. Peut-être sera-t-il mieux accueilli en Angleterre. Il y court. On ne le repousse plus; et tout Français qu'il est, il accepte le salaire

qui lui est alloué, pour prix de la ruine qu'il prépare à sa patrie. C'est désormais au service de notre jalouse rivale que l'histoire le surprend. Tout s'accorde pour lui attribuer l'honneur d'avoir fait l'éducation militaire de Wellington. On veut que l'ardent défenseur de l'aristocratie anglaise, favorisé sans doute aussi par des dispositions naturelles, doive la gloire de ses armes, à l'expérience et aux leçons de celui que la démocratie compta à plusieurs reprises parmi ses plus zélés partisans. Ils s'écrivaient, dit-on, car ils n'auraient pu vivre sous la même tente. Leur correspondance est empreinte du caractère à la fois souple et doctoral du maître, et de la rude imperturbabilité de l'élève : et tous deux y luttent de haine contre notre France, tellement que le Français s'y confond presque avec l'étranger. Je ne confirmerai donc point la louange prodiguée à sa cendre. Il n'y a ni vertu, ni talent, ni grandeur d'âme, ni sagesse à courir d'un parti à un autre, à revenir au premier pour le quitter encore, et à finir sa carrière dans les conseils ennemis de son pays. Que ceux qui ont profité de ces tergiversations d'un caractère aventureux et inquiet, les vantent à leur gré. Quelques victoires ne compensent

point cette versatilité répréhensible, sinon coupable. L'homme public ne se reconnaît qu'à la perspicacité avec laquelle il distingue la bonne cause, au dévouement qu'il met à la servir, et au courage comme à la modération qu'il déploie, selon qu'il succombe ou triomphe avec elle.

Park-Place est à un mille de Henley. C'est un séjour délicieux. Le château est situé au sommet d'un coteau. De beaux tableaux, une riche bibliothèque ornent l'intérieur. Au dehors, des plantations magnifiques se marient à de vastes prairies. L'ombre et la lumière réparties avec art agrandissent l'espace. De toutes parts s'offrent d'agréables promenades. A travers les clairières on aperçoit de lointains paysages, embellis par le cours de la Tamise qui coule à trois cents pieds au-dessous. Une ferme fait partie de ce domaine. Elle est destinée à tenter des essais d'agriculture et à en propager les progrès. Autour des bâtimens d'exploitation, et des granges en forme de carène renversée, s'élèvent les meules de la dernière récolte, assises sur des madriers que portent des champignons en pierre de taille de deux pieds de hauteur, et dont le chapeau recourbé et aigu dans les bords, empêche les mulots d'y monter. A chaque pas quel-

que objet nouveau appelle et fixe l'attention. Des poissons aux écailles dorées ou argentées peuplent des bassins d'une eau limpide et courante. Une ménagerie spacieuse renferme une multitude d'oiseaux étrangers et domestiques. Un souterrain d'environ huit cents pieds de long, mène par une pente douce au fond de la vallée. Là, des usines pittoresques servent à des expériences chimiques. Partout là curiosité est éveillée ; et l'esprit trouve des occasions d'exercer ses facultés.

Tout-à-coup à l'extrémité d'un chemin mystérieux, difficile, sur une éminence déserte, et parmi les ronces et les plantes sauvages, des pierres brutes apparaissent. Elles décrivent un cercle et forment des loges ou des cellules symétriques. C'est un temple des Druides. Dans l'année 1785, les habitans de Jersey le découvrirent en fouillant auprès de Saint-Hélier, et le donnèrent au maréchal Conway, propriétaire de Park-Place, qui avait été gouverneur de leur île, et qui s'était fait aimer d'eux par la loyauté de son caractère. Les différentes parties en furent numérotées. On joignit à cet envoi le plan de leur arrangement primitif afin que l'on pût le rétablir tel qu'il était auparavant. L'empla-

cement qu'il occupe convient à la religion barbare à laquelle il était consacré. En sa présence, l'ame est émue du souvenir des sacrifices humains qui en ensanglantèrent les autels. On écoute involontairement le bruit du vent qui circule parmi ces masses grossières : il ressemble à des sons inarticulés, et rappelle la voix des prêtresses et leurs oracles redoutés. N'était-ce point à l'époque de l'année où nous sommes que se cueillait le gui ? Alors se faisaient les apprêts de cette cérémonie et du festin solennel qui la terminait. Des taureaux vierges subissaient le joug. A l'aide d'une serpe d'or, le pontife détachait les rameaux sacrés, du chêne noueux qui les portait. Vêtus de tuniques blanches, les lévites le recevaient ; et le cortége s'acheminait aussitôt pour aller rendre grâces de cette précieuse moisson. Les bardes ouvraient la marche, mêlant les accords de leurs harpes, à la louange des dieux et des héros. Après eux venaient les prêtres, puis les augures, puis les victimes et les sacrificateurs. Agitée par une brise légère, la cime des arbres s'inclinait comme si elle eût pris part à cette fête de la reconnaissance. Au reste peu de lumières se sont répandues sur les rites de ce culte pittoresque. Les

initiés en ont gardé le secret. Il n'était confié qu'à leur mémoire, et la tradition en est morte avec eux.

Nous venons de faire une halte au hameau de Bix. Quoique la grande route le traverse, il retire un médiocre avantage de sa position. L'hôtellerie où nos chevaux se rafraîchissent est d'une pauvreté extrême : à peine y compte-t-on quelques mauvaises chambres. On nous introduit dans la salle commune dont de vieux meubles d'acajou font ressortir la nudité. Sur la table couverte d'un tapis rapé et de couleurs ternies, une Bible est ouverte au chapitre V du livre de Job, où il est dit : « L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler; et le pauvre ne » sera point trompé dans son espérance. » Sans doute c'était là que nos hôtes puisaient des consolations. Combien les feuillets gras et élimés de ce volume signalent la piété de la famille! Des gravures de peu de prix encadrées de bois noir, interrompent l'uniformité d'une tenture de papier peint qui tombe en lambeaux. Cependant des passans s'arrêtent pour s'abreuver d'une bière épaisse, et pour boire cette eau de genièvre d'un usage si général et si funeste, dont l'odeur seule suffirait pour enivrer. Survient le

garde d'un domaine voisin. Nul autre que nous ne lui adresse la parole. Il a sa part du respect attaché au droit de la propriété que les lois et les mœurs protègent si énergiquement, en présence d'une misère impossible à imaginer et à décrire.

Une femme vient d'entrer. Elle est vêtue de haillons, et coiffée d'un mauvais chapeau de paille chiffonné, flétri, retenu par des cordons usés. Sa chaussure trouée tient à peine à ses pieds. Mais son attitude est grave et imposante. Elle est droite et porte la tête haute. Sa démarche a de l'assurance, presque de la dignité. Elle se sent comme une sorte d'empire sur ceux qui, la voyant arriver, paraissent s'inquiéter de son approche. A chacun elle tend un plateau de tôle vernie, sans proférer une seule parole. La plupart se détournent. D'autres lui jettent de petites pièces de monnaie. Cédant à son humeur charitable, mon compagnon de voyage lui donne un schelling. « Elle n'a rien vu de semblable, dit l'hôtesse avec douceur; n'est-il pas vrai, Marie ?—Non, répond l'infortunée, je ne reçus jamais une aussi riche aumône. Je vous remercie, monsieur; vivez heureux! » Il y avait dans son accent comme dans l'expression de ses traits, quelque chose de prophétique, qui pro-

duisit sur les assistans une impression profonde en même tems qu'ils essayaient d'en rire. « Quelle est cette femme? demandai-je. — Ne le devinez-vous pas? C'est une diseuse de bonne aventure. On la redoute et l'on s'en moque; mais on la consulte. Elle passe rarement. Il faut au reste que le métier soit mauvais, car elle ne fait pas fortune. On en rencontrait beaucoup autrefois : il y en a peu maintenant. » Elle s'éloignait pendant que nous parlions. Du seuil de la porte je la regardais. Elle ne marchait ni plus ni moins vite. La cloche de la paroisse a sonné l'heure de l'école. Les enfans sont sortis de leurs demeures avec leurs livres et leurs cahiers d'écriture. En apercevant la pauvre femme, les uns se rapprochaient entre eux, les autres s'arrêtaient jusqu'à ce qu'ils ne la vissent plus :

> Gaz'd on her sun-burnt face with silent awe,
> Her tatter'd mantle, and her hood of straw,
> Her moving lips [1].....

Pour elle ses yeux étaient fixes devant elle. Ils ne se portaient à droite ni à gauche, sur per-

[1] Rogers, *Premières Impressions.*

Contemplant avec une silencieuse terreur, sa figure brûlée par le soleil, son manteau déchiré, son chapeau de paille, le mouvement de ses lèvres.....

sonne, sur rien. On eût dit qu'elle craignait d'inquiéter par quelque marque d'attention qu'on eût prise pour un maléfice. La joie de posséder une petite pièce d'argent n'avait été que passagère. Son cœur desséché par le besoin n'éprouvait plus aucune émotion. Elle avait déjà repris son allure habituelle, mélange de désespoir et de fierté, comme si elle croyait ainsi défier la rigueur de sa condition, la réprobation qui la repousse, et la sévérité des lois de police qui la répriment. Au détour du chemin, elle a disparu. Puisse sa vieillesse être moins malheureuse! Dans ce pays si riche et si charitable, voilà donc une misère pour laquelle il n'y a pas de soulagement! — L'école est vis-à-vis de nous. Les enfans des deux sexes s'y rendent en folâtrant. Ils vont lire, écrire, compter, et surtout apprendre le sens des mots qui se reproduisent le plus souvent dans la Bible. Quelques-uns savent par cœur des passages du livre saint, qu'ils récitent avec une sorte de respect et de dévotion. Cette instruction primaire leur est donnée gratuitement.

Rien ne nous retiendra plus jusqu'à Oxford. Quel est pourtant cet homme arrêté à la porte de l'auberge de Nettlebed, où nous venons nous-

mêmes de descendre? Ses vêtemens déchirés sont d'une étoffe et d'une forme qui annoncent une ancienne aisance et des revers récens. Sa figure n'est point anglaise. A quelques mots français que nous prononçons, ses traits s'épanouissent. Il s'avance modestement vers nous, se félicite de rencontrer des compatriotes, et nous raconte ses aventures. Il commandait un vaisseau de cabotage. Un procès avec l'amirauté, quelques fraudes l'ont ruiné, autant qu'il est possible de le comprendre, car il s'exprime en termes énigmatiques. En parlant ses regards sont distraits. On le croirait échappé de prison. Il compte trouver à Liverpool où il se rend à pied, l'occasion d'éviter des poursuites qui paraissent l'inquiéter vivement. N'aura-t-il point vu le peu d'intérêt que sa position excitait en nous? J'en serais bien fâché; mais je sentais que je ne le cachais pas assez. Ce n'est pas ici qu'on viole impunément ni les lois du fisc, ni celles de la propriété. Indépendamment de la peine qui punit le crime ou le délit, une proscription morale frappe le coupable et s'attache à lui : quel empire de semblables mœurs donnent à la loi, si elles n'ont pour base que des sentimens d'honneur et de dignité indivi-

duelle, et que l'égoïsme et la cupidité leur soient étrangers !

Enfin des hauteurs qui dominent le coteau sur lequel la ville d'Oxford est bâtie, nous apercevons à l'horizon les clochers de ses églises, et les tours et les dômes de ses nombreux colléges. Le Charwell et l'Isis qui la baignent, l'une au levant, l'autre au couchant, et qui se réunissent sous ses murs, entretiennent à l'entour une verdure charmante et la plus riche végétation. En approchant, la route traverse des prairies qui s'étendent à un mille de distance. On entre par une grande rue, High-Street, qui a deux mille trente-huit pieds de long et quatre-vingt-cinq de large. Des trottoirs pavés en dalles de pierre blanche règnent de chaque côté. A droite et à gauche se déploient des façades imposantes d'édifices religieux ou civils, entremêlés d'habitations particulières d'un goût plus ou moins recherché. Vers le milieu, une autre rue d'une longueur à peu près pareille et large de deux cent quarante-six pieds coupe la première à angles droits, et parcourt la ville du nord au midi. Elle compte de même plusieurs monumens d'architecture de divers genres et de diverses époques, et des maisons au-devant

desquelles sont plantées des allées de grands arbres, et se dessinent des parterres cultivés avec soin. Ce mélange de colonnes, de pilastres, de moulures, d'ornemens d'architecture grecque, saxonne, gothique, de feuillages différens, d'ombrages plus ou moins épais, de gazons et de fleurs, offre au premier abord un coup d'œil charmant. Mais quelle solitude! quel silence! Sur la chaussée il n'y a d'autre voiture que la nôtre; et nous n'entendons d'autre bruit que celui qu'elle fait en roulant. Les marchés sont déserts, les boutiques dépourvues d'acheteurs. Nulle part l'affluence, la vie. Les passans isolés et dispersés çà et là, semblables à des ombres errantes, s'évanouissent dans l'espace, et ne servent qu'à en faire ressortir l'immensité. Une ville abandonnée ne serait ni plus calme ni plus triste : celle-ci contient cependant une population de treize mille ames.

Les antiquaires font remonter l'origine d'Oxford aux siècles les plus reculés. Ils prétendent qu'au tems de l'empereur Claude, ce fut une cité florissante; et ils lui font subir successivement toutes les vicissitudes du pays. Ruinée par les Romains, un roi des Bretons la rebâtit. Elle est tour à tour ravagée et rétablie par les Saxons.

A la fin du dixième siècle, l'invasion des Danois la renverse encore. Elle renaît sous le roi Canute; et le règne d'Édouard-le-Confesseur lui rend quelque éclat, prospérité passagère qui se dissipe à l'arrivée des Normands. Le roi Étienne la brûle en 1141; et presque toute sa population la fuit. De nouvelles constructions s'élevèrent ensuite dans son enceinte; mais elles étaient en bois et couvertes de chaume. Un accident y mit le feu vers la fin du douzième siècle[1]: et la plus grande partie fut consumée. Enfin elle ne tarda pas à sortir de ses cendres. Dès lors les maisons furent faites en pierre; et il n'entra dans leur toiture que de la tuile et du plomb.

Oxford a été le théâtre de nombreux faits historiques. L'intervention des représentans des comtés dans les affaires publiques, date de la session du Parlement qui s'y tint en 1258. Ce n'était encore que des délégués chargés de s'enquérir des griefs dont leur voisinage avait à se plaindre, et d'en venir informer l'autorité; mais cette mission renfermait en soi, le principe de démocratie qui depuis a été mêlé à la forme du

[1] 1190.

gouvernement anglais. Les tentatives de la noblesse et du clergé pour s'emparer de l'autorité sous les règnes de Richard et de Jean, avaient inspiré de la jalousie au peuple. Bien que l'essai de sa force qu'il avait fait à Londres, n'eût pas réussi, il en avait pris quelque confiance. Le germe des libertés publiques jeté dans la Grande Charte commençait à fermenter. C'était l'aurore de ce gouvernement qui, souvent disputé par les grands pouvoirs de l'état, ébranlé par les factions, agité par la rivalité des prétentions à la Couronne, et retrempé plusieurs fois par des révolutions, est tombé depuis long-tems aux mains d'une aristocratie opulente, pour lui échapper sans doute de nouveau par quelqu'une de ces commotions que l'esprit du siècle tend à exciter.

La nation en sera-t-elle plus heureuse? Oui, disent les ambitieux; oui, crie avec eux la foule à qui l'interrègne des lois assure l'impunité, et qui se promet d'en profiter pour améliorer à tout prix, ne fût-ce que pour un moment, sa condition précaire ou nécessiteuse : non, répondent avec fierté ceux qui ont tout à perdre, honneurs, prérogatives, puissance, richesses : peut-être, pensent tout bas entre eux les

citoyens industrieux, paisibles, satisfaits de présider au bien-être de leur famille, d'exercer une profession honorable, et qui se plaisent dans la sécurité que donnent l'ordre et la liberté; mais dans le doute, ils font bientôt après, des vœux pour une stabilité incompatible avec la vieillesse des empires. Il faut le tenter, répètent d'un ton imposant les fabricans de constitutions. A ceux-ci les expériences ne coûtent rien, dussent-ils y succomber. Écoutez-les : ils connaissent toutes les nécessités sociales; ce sont autant de scrutateurs des bulletins secrets de l'opinion publique. A les entendre, le suffrage universel leur est acquis, tandis que chacun d'eux ne parle qu'au nom de sa coterie. De ceux qui se flattaient de ressusciter Athènes et Rome à Paris, il n'en reste presque plus. La plupart inclinent pour l'imitation des États-Unis d'Amérique, comme s'il s'agissait de coordonner les diverses parties d'une société naissante, sur un territoire dont les limites se reculent journellement. La France en voit de plus aveugles qui croient encore à l'amalgame du sceptre et de l'encensoir; qui supposent oubliées, parce qu'ils ne les connaissent pas, les quarante années qui viennent de s'écouler; et qui s'imaginent qu'ils

pourront reprendre en sous-œuvre la grandeur éphémère de Louis XIV, avilie par Louis XV, que ne purent réhabiliter les vertus bourgeoises de Louis XVI, et dont la révolution française a révélé le néant. Des rêves ou des méditations de ces prétendus législateurs, de leur folie ou de leur sagesse, de leur ignorance ou de leur génie, que résultera-t-il? Rien sans doute que ce qui s'est vu déjà : quelques jours de gloire et des siècles de mépris; le Capitole et la Roche Tarpéienne, pour me servir de l'expression de l'un d'eux; le triomphe du forum et l'échafaud ou les vengeances populaires. Non, soutiendrai-je pour ma part; les nations n'en seront ni plus heureuses ni moins opprimées. Il ne leur est pas donné de sortir du cercle des imperfections de l'humanité. Elles peuvent bien se débattre dans leurs chaînes; mais les briser! jamais que pour en reprendre d'autres, et pour devenir esclaves de leurs propres fureurs, ou des passions des chefs qu'elles auront acceptés. Lisez l'histoire de tous les tems.

Oxford fut érigé en évêché par Henri VIII. Cette munificence, qui lui fut commune avec quelques autres villes, avait pour objet d'étouffer les murmures occasionés par la suppres-

sion des couvens et la confiscation de leurs revenus. Quoique modifiée par les lois, l'autorité royale avait encore assez de force pour braver les opinions religieuses. A un siècle de là, il n'en était plus ainsi. Cette même ville assista aux derniers efforts de Charles Ier pour défendre les droits de la Couronne, qu'il exagéra sans doute, mais qu'on aurait dû restreindre au lieu de les anéantir. Les soldats de Cromwell la punirent de son royalisme. Charles II y eut recours après sa restauration. Depuis elle est restée à peu près uniquement vouée au culte paisible des Muses.

C'est surtout comme berceau des sciences, que la ville d'Oxford est signalée dans les chroniques anciennes et dans celles des tems modernes. Partagés entre les nombreuses étymologies de son nom, les érudits s'accordent sur les éloges qu'ils prodiguent à son Université, et aux professeurs comme aux élèves qui l'ont illustrée. Son origine, ses combats contre la barbarie, les vicissitudes de ses progrès, et son éclat enfin qu'ils préconisent à l'envi, ont été et sont encore l'objet de leurs recherches. A les en croire, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne elle était déjà florissante. Ils veulent

que les Romains, après avoir soumis la Grande-Bretagne, se soient efforcés d'y importer les connaissances variées qu'ils avaient reçues de la Grèce. En cela ils suivaient le double système de conquête qu'ils avaient adopté. Quelle gloire en effet pour ces vainqueurs du monde, d'éblouir à la fois leurs ennemis vaincus, par la supériorité de leurs armes et par celle de leur civilisation! Il fallait toutefois que les mœurs de la nation offrissent une forte résistance à l'éducation que ses maîtres essayaient de lui donner, puisque la barbarie reprenait tous ses droits, dès que le pays était abandonné à lui-même. Les Saxons qui vinrent ensuite, avaient probablement peu de dispositions à la combattre. Il est d'ailleurs permis de croire que les ravages de leur invasion l'eussent bien plutôt encouragée. Alfred-le-Grand écrivait qu'au jour de son avénement, l'ignorance des Bretons était telle qu'il y avait peu d'individus au midi de l'Humber, qui entendissent les prières communes de l'église, ou qui fussent capables de traduire une seule phrase du latin en anglais; et qu'au midi de la Tamise, il ne se souvenait d'aucun à qui les connaissances les plus usuelles fussent tant soit peu familières. L'un de ses premiers soins

fut d'éclairer ses peuples. Il plaça dans Oxford, comme dans le plus ancien séminaire de l'instruction publique, le foyer des lumières qu'il se proposait de répandre. Trois chaires furent instituées par son ordre; l'une pour la grammaire, l'autre pour la philosophie, et la troisième pour la théologie; et il appliqua le huitième de son revenu à l'entretien des professeurs et des élèves. Ses fils et les jeunes nobles allèrent y puiser des leçons dont l'influence ne tarda pas à se faire sentir. Les irruptions fréquentes des Danois interrompirent le cours des études. A chacune de leurs apparitions, les lettres, ennemies du tumulte des armes, fuyaient dans les montagnes du pays de Galles et de l'Écosse, pour se montrer de nouveau dès que le calme renaissait. Sous le règne de Canute, les écoles d'Alfred qui étaient fermées se rouvrirent. Édouard-le-Confesseur leur fut encore plus favorable. A l'arrivée des Normands, elles subirent une nouvelle interruption. Cet événement fut si fatal à une ville qui vivait du concours des étudians, que sa population se réduisit au tiers de ce qu'elle était précédemment. La prospérité et la décadence d'Oxford suivaient donc les alternatives de la paix et de la guerre. Les *Pan-*

dectes y furent enseignées pour la première fois en 1140, sous le roi Étienne. L'archevêque de Cantorbéry en donna l'autorisation, afin d'asseoir plus solidement les droits de la propriété, et de balancer par l'instruction, la stupide brutalité des barons qui étaient jaloux de la prépondérance que le clergé tirait de son opulence. Ainsi dès lors en Angleterre, quel qu'en fût le motif, le progrès des lumières était mis au rang des plus solides appuis de l'ordre social.

Vers le milieu du quinzième siècle, un événement grave jeta la terreur dans Oxford. Le légat du pape y passait. Il avait été reçu avec le respect et la magnificence que commandaient son caractère et la soumission aveugle du peuple à l'autorité papale. Le luxe de sa maison excitait une ardente curiosité. Poussés par ce sentiment ou peut-être par la faim, plusieurs écoliers entrèrent dans les cuisines pendant qu'on préparait le dîner. Ils admiraient avec envie la profusion des mets et la richesse du service. Un jeune et pauvre Irlandais se hasarde à demander au cuisinier quelque petite portion d'un ragoût qu'il dressait. Pour toute réponse, celui-ci lui lance au visage une cuiller d'eau bouillante. Témoin de cette cruauté un étudiant gal-

lois fut tellement indigné, qu'il tua le cuisinier d'un coup de flèche. Aussitôt l'alarme se répandit. Le légat réfugié dans la tour d'une église n'en sortit qu'à la chute du jour. Henri III reçut sa plainte, épousa sa colère, et lui offrit en expiation la mort des coupables. Leur vie fut rachetée par la soumission de l'Université. Les condisciples du Gallois vinrent avec lui pieds nus, la corde au cou, demander au légat son absolution [1]. En même tems les cours furent abandonnés. Cette désertion dura cinq années entières. Cependant on se rassura. Les colléges recommencèrent à se peupler; et leurs leçons furent suivies avec plus de zèle et d'assiduité que jamais elles ne l'avaient été. Pour prévenir les querelles qui s'allumaient souvent entre les habitans de la ville et une jeunesse plus turbulente que dangereuse, le roi Richard avait créé des arbitres dont l'autorité ne pouvait avoir une grande étendue. Le tems amena sans doute plus d'égards d'une part, et de l'autre plus d'indulgence.

La nécessité de favoriser de bonnes études,

[1] HISTOIRE D'ANGLETERRE, *en une suite de Lettres d'un Gentilhomme à son Fils*, lett. XV.

devint un sujet d'émulation parmi les classes élevées et opulentes de la société. Ce fut un luxe de bâtir et de doter un collége, comme auparavant on en mettait à fonder des couvens. Depuis la fin du treizième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième, Oxford en vit construire vingt, outre plusieurs salles académiques consacrées à divers genres d'instruction. Des rois, des princes, des grands dignitaires de l'état et de l'église, y ont attaché leur nom et employé une partie de leur fortune. Les réformes opérées par Henri VIII suspendirent un moment les effets de cette munificence. Élisabeth s'empressa de leur donner un nouvel essor. Dans la visite qu'elle fit aux universités d'Oxford et de Cambridge, elle prononça en latin, un discours qui montra l'importance qu'elle mettait à leurs travaux. Près de ces écoles de toutes les sciences, sont groupés comme à l'envi, des établissemens propres à développer l'enseignement trop rapide des professeurs : un cabinet de physique expérimentale, un laboratoire de chimie, un observatoire astronomique de cent pieds de haut, semblable au temple octogone des Vents à Athènes, un musée dont les marbres et les peintures jadis fort vantés sont d'une médiocre valeur et ne

peuvent entrer maintenant en comparaison avec aucune collection de ce genre, un jardin botanique et médicinal de cinq acres d'étendue, enfin un hôpital qui offre à la fois des secours à l'humanité souffrante, et l'occasion d'apprendre à la soulager.

Entre les bibliothèques ouvertes aux recherches des élèves studieux, on distingue celle de sir Th. Bodley, qui date de la fin du seizième siècle, et celle que le docteur John Radcliffe donna le 13 avril 1749. On m'a dit que la plupart des livres qui s'y trouvent, ne sont ni rares ni curieux. L'architecture de la première est gothique. La seconde est une rotonde de forme grecque, où les souverains alliés de l'Angleterre dînèrent en 1814, et furent honorifiquement agrégés à l'ordre des avocats. Ce n'est pas un des faits les moins mémorables qui se soient passés dans cette ville vouée au progrès des lumières et à l'étude d'une législation libérale, que cette burlesque réception digne d'être livrée à la risée publique par un autre Molière, et ce banquet solennel où s'assirent les plus ardens ennemis des droits des nations. En voyant les armes redoutables de l'arsenal intellectuel où les fêtait l'hospitalité britannique, quel-

ques secrètes terreurs ne saisirent-elles point l'ame de ces héros du droit divin? La double ivresse des flacons et de la victoire leur permit-elle d'oublier la fausseté, le danger de la position dans laquelle ils s'étaient placés? Le tems le leur dira, comme il dit tout, mais trop tard peut-être, ainsi qu'il arrive presque toujours.

Si l'étude suffit aux hommes faits, il en est autrement de la jeunesse. Avoir appris n'est rien pour elle : il lui faut montrer ce qu'elle sait. Le besoin de se produire, d'être applaudie, encouragée, devance en elle une plus noble et quelquefois moins louable émulation. De là ces exercices publics où brillent les sujets distingués, et, il faut bien en convenir, ces examens complaisans d'où le dissipé et le paresseux remportent le même diplôme que celui qui est laborieux et instruit. Comment s'est introduit l'abus de ces actes prescrits par les lois, et que l'usage frappe d'une nullité ridicule? Pourquoi ne pas renvoyer plutôt à la charrue, cette tourbe de prétendus étudians qui n'étudient rien, et qui sortent de dessus les bancs où ils se sont à peine assis, pour aller disposer de la propriété, de l'honneur et de la vie de leurs compatriotes? Les lumières ne sauraient trop se répandre,

dit-on chaque jour : oui sans doute ; mais exigez que ceux à qui vous les offrez en profitent, car l'ignorance est de beaucoup préférable au demi-savoir. Qui voudrait confier à toutes les terres les mêmes semences? Pense-t-on qu'il en soit autrement de l'esprit humain? Au reste, depuis 1668, Oxford compte au nombre de ses principaux édifices, un amphithéâtre élevé par la munificence du docteur Sheldon, archevêque de Cantorbéry, qui était à cette époque chancelier de l'Université. Là se soutiennent les thèses de toutes les facultés, se célèbrent toutes les solennités académiques; et chaque année la commémoration des bienfaiteurs des sciences y est fêtée avec une pompe à la fois religieuse et mondaine, sur laquelle tous les arts sont invités à répandre du charme et de l'éclat. Ce monument est l'ouvrage de l'architecte Wren; et sa charpente, par l'étendue de ses dimensions et l'éloignement des murs sur lesquels elle repose, passe pour un chef-d'œuvre.

Qui n'admirerait cette multitude de secours prodigués au génie pour se développer, et à la médiocrité pour rompre ses liens? L'Angleterre en tire beaucoup de vanité. Elle a pour la ville qui les recèle, de la vénération, une sorte de

culte. Tous ceux qui la visitent, lui paient un tribut d'éloges et de reconnaissance. « Quand on considère, dit l'un de ses plus grands admirateurs, la beauté, la magnificence et la variété de ses édifices, l'imposante solitude de ses cloîtres, ses salles spacieuses, ses galeries vénérables et ses superbes portiques, ses jardins, ses promenades et ses bosquets propres au recueillement, à la méditation et à l'étude; quand on réfléchit sur le nombre de livres, de tableaux, de statues, de monumens anciens qu'elle renferme; quand on contemple le noble caractère de ceux qui président à cet appareil merveilleux de la science universelle, le profond savoir des professeurs, le rang, la fortune et l'affluence des écoliers, la sagesse des lois qui régissent cet ensemble, et la majesté de ses cérémonies; quand on parcourt la liste honorable de ses fondateurs et de ses bienfaiteurs, sur laquelle sont inscrits des rois et des reines; et qu'à tout cela, l'on ajoute la longue énumération de ceux qui commencèrent dans ses murs, à cultiver les sciences dont plus tard ils devaient reculer les bornes, et que ces premiers travaux ont conduits par des degrés plus ou moins rapides à la plus haute illustration, l'ame éprouve

des sentimens qu'il est impossible d'exprimer. »

La jeunesse nombreuse qui fréquente cette université répond-elle aux soins que l'on donne à son éducation? Les mœurs, les usages, les lois, les langages diffèrent dans chaque pays; mais les hommes se ressemblent. Partout les jeunes gens sont entraînés par des passions, d'autant plus vives que les occasions de les satisfaire s'offrent plus rarement. Il s'écoule bien du tems avant que la raison parvienne à faire entendre sa voix, et que l'expérience se forme et exerce son autorité. Sur la foi de quelques enthousiastes anglais, je serais disposé peut-être à croire que les hautes classes d'Oxford ne produisent que des élèves remarquables. La foule des hommes de sang-froid me confirme dans une opinion contraire. Là, comme à Paris, on enseigne tout sans doute, et, je le veux, avec une extrême habileté; mais en Angleterre comme en France, ce système ne jette-t-il point dans l'esprit une confusion pire que l'ignorance? Les années scolaires d'ailleurs, se passent en amusemens plus ou moins frivoles, en plaisirs plus ou moins coûteux si même des goûts crapuleux ne les empoisonnent, et en distractions dont l'oisiveté et le dégoût du travail sont les moindres dangers.

L'esprit querelleur y est aussi fort en vogue. Chacun renvoie à une autre époque, le soin de faire les études qu'il dédaigne, sans prévoir que les progrès de l'âge amèneront d'autres devoirs bien plus impérieux. Lord Byron n'avoue-t-il pas, que, de son séjour dans les universités, il ne lui reste que le souvenir des duels, des désordres et des orgies dont il se proclame un des héros, et celui des haines et des amitiés qu'il avait contractées et auxquelles sa vie entière a été fidèle?

Quel dommage cependant que ces dépenses si généreuses et si nécessaires d'un grand état, tournent presque en pure perte, tellement qu'on pourrait les regarder comme un vain luxe! Serait-ce pour cette raison que tant de censeurs s'élèvent aujourd'hui contre les institutions qui tendent à imprimer à l'éducation publique une direction uniforme? Le privilége de l'enseignement est traité par eux à l'égal d'un monopole industriel. Ils veulent se reposer sur l'effet de la concurrence, pour créer de meilleures méthodes, des procédés plus rapides et des résultats plus prompts, sans penser que les esprits faussés ne se redressent pas aussi facilement que les effets d'une mauvaise spéculation de

commerce peuvent se réparer. Les uns condamnent l'inamovibilité des professeurs comme un obstacle à toute émulation entre eux. D'autres traitent de routines surannées, les lenteurs qui laissent à la mémoire, le tems de classer les divers objets qui lui sont confiés, et à l'esprit la faculté de s'ouvrir par degrés à de nouvelles idées. Ceux-ci ne veulent qu'une instruction politique, préoccupés qu'ils sont de je ne sais quel progrès social, démenti chaque jour par le malaise toujours croissant des individus. Ceux-là inclinent pour des connaissances usuelles, pratiques, soutenant qu'elles s'appliquent mieux au penchant actuel des peuples pour les choses positives : à les entendre, on croirait que jusqu'à ce jour, personne n'a su faire sa fortune, la conserver ou se ruiner, ce qui, à mon sens, n'arrive pas moins communément que jadis. Il en est surtout qui proscrivent avec chaleur l'étude des langues mortes. Ils prétendent qu'on les apprend mal, et qu'elles ne sont d'aucune utilité réelle. Volontiers ils consentiraient qu'on ne sût lire Homère, Eschyle et Sophocle, Tacite, Horace et Virgile que dans des traductions anglaises ou allemandes : et pourtant, sans parler de la facilité que les grammaires grecque et

latine donnent pour l'intelligence des idiomes vivans, quelle jouissance n'offre point la lecture des chefs-d'œuvre originaux de l'antiquité! Demandez-le à l'âge mûr, à la vieillesse qui en font le charme de leurs loisirs. Une version rendrait fidèlement le sens de la pensée, qu'elle n'atteindra jamais la verve, l'énergie, la naïveté, l'harmonie du texte primitif. Chaque langue a son génie particulier qui ne s'imite ni ne se transmet. Le français de Montaigne ne perdrait-il rien à être échangé contre celui de nos jours? Enfin peut-on dire qu'il soit indifférent de se familiariser de bonne heure avec ces inversions si variées, avec ces images si vives, avec ce goût exquis des auteurs classiques, qui passent à notre insu dans notre propre style, et le rendent à la fois plus élevé, plus gracieux, plus animé et plus pur?

Revenons à la ville d'Oxford. Il faut que les écoliers soient dans leurs classes ou bien en vacances, car un seul s'est trouvé sur mon chemin. Il était vêtu d'une simarre d'étamine noire à longs plis. De son bonnet d'étoffe pareille, surmonté d'une tablette carrée, pendaient des franges et de petits glands dont les brins et les torsades indiquent, m'a-t-on dit, qu'il appar-

tient à la plus haute aristocratie. Parmi cette jeunesse en effet, chacun porte la livrée du rang dans lequel il est né. Le pauvre n'y est point confondu avec le riche, ni le fils du plébéien avec le rejeton du patriciat : c'est une sorte de complément d'éducation, que d'apprendre et de contracter les habitudes de sa condition et de s'y accommoder. Celui-ci s'avançait d'un air important. Il y avait dans le balancement, dans l'ensemble de sa démarche, une assurance, une conscience intime de la hauteur de sa position sociale, un sentiment profond de suffisance fondé sur son nom, sa fortune et sa destinée politique. Quel contraste avec le ton léger et tranchant de nos étudians français, et la morgue pitoyable de ceux des universités allemandes! Ces derniers surtout sont d'autant plus ridicules, que, sujets pour la plupart de gouvernemens absolus, ils affectent une contenance indocile, un regard farouche et une mine de conspirateurs, démentis par leur voix doucereuse et flûtée, qui n'a certes d'autres accens que ceux de l'obéissance passive et du respect. On les reconnaît à leur redingote courte de couleur sombre, serrée au bas de la taille; à leur casquette posée de côté, dont la visière projette sur leurs

yeux une ombre sinistre; aux longs cheveux qui flottent en boucles sur leurs épaules; à leur col de chemise ouvert, dont les pointes retombent carrément; enfin à leurs moustaches, aux amples favoris qui les accompagnent, et au bouquet de barbe planté sur leur menton, de sorte qu'à peine peut-on apercevoir quelques traits de leur figure blême et passablement niaise. Bien habile serait celui qui pourrait dire ce que deviendront dans un demi-siècle, tous ces soi-disant génies en herbe, anglais, français, allemands, prônés avec tant d'emphase par de turbulens vieillards qui, ne rencontrant ni dans leurs contemporains, ni dans l'âge mûr de l'époque actuelle, aucun partisan de leurs utopies anti-sociales, en cherchent des séïdes dans une jeunesse ardente et inexpérimentée, qu'ils ne craignent pas d'égarer par l'appât de l'indépendance après laquelle elle soupire.

Hor. Walpole ne trouvait de curieux à Oxford que ses colléges, les vitraux de leurs chapelles et quelques tableaux : néanmoins il aurait voulu l'habiter. Mais ce désir tenait à une de ces bouderies de courtisan auxquelles il était assez sujet. Quelle apparence en effet, qu'aimant à courir où il lui plaisait, à visiter des campagnes, et à

jouir si vivement de la sienne, il eût consenti à se renfermer dans cette ville universitaire, toute grave, toute silencieuse, et méditerranée dans un pays dont la mer fait l'ornement et la richesse! Comme lui, je viens de me fatiguer à visiter cet arsenal de la science et des arts; et je ne saurais entrer dans le détail d'un si grand nombre de monumens d'architectures et de dimensions différentes, tous construits pour l'enseignement public. Au collége du Christ, le plus vaste et le plus célèbre de tous, dans une salle basse deux portraits attendent sans doute qu'on les expose. L'un représente le roi de Prusse, l'autre Georges IV quand il était prince régent. Le premier est peint par Gérard, le second par Lawrence. Dans celui de l'artiste français, vous reconnaissez une touche large, fine, délicate, spirituelle, un pinceau guidé par l'étude de l'antique : sans trop s'écarter de la ressemblance, les traits mesquins et inexpressifs du modèle ont disparu sous des formes idéales, empreintes de quelque dignité. Au contraire celui de l'Anglais, tout embu d'un coloris heurté de rose et de blanc, n'a rien que de moderne : la correction du dessin manque à la pose tant soit peu abandonnée que le peintre a choisie, et ne rehausse

pas l'air de tête efféminé auquel il n'a pas su échapper. L'un a la gravité de l'histoire, l'autre la légèreté du roman. Peut-être le premier est-il trop allemand, et celui-ci n'est-il pas assez britannique : mais surtout aucun des deux n'est d'une exécution remarquable.

Ne nous laissons point entraîner par ce rapprochement. Le moment serait mal choisi pour encourir le reproche de quelque partialité nationale, lorsqu'en-deçà comme au-delà de la Manche, il semble que l'on s'accorde sur le terme probable et prochain des rivalités de la France et de l'Angleterre. Je me trouverais peut-être induit à me méfier, sinon de la possibilité, du moins de la franchise et de la durée de cette alliance si difficile. Il me faudrait expliquer les motifs de mon incrédulité, les justifier, exposer mes argumens, répondre aux objections; rappeler, par exemple, que nous devons au gouvernement anglais des malheurs dont il n'est pas plus en son pouvoir d'effacer le souvenir, qu'il n'est au nôtre de les oublier; affirmer qu'il veut nous restreindre à l'exploitation de notre sol et à la vente de nos récoltes, pour conserver le monopole de l'industrie et du commerce, sauf à s'approvisionner plus tard ailleurs des objets dont il nous aurait

promis le débit exclusif; nier que jamais ses drapeaux et les nôtres puissent flotter dans les mêmes rangs [1]; douter que nos chantiers se couvrissent librement de vaisseaux, si l'amirauté anglaise soupçonnait que le premier coup de canon tiré sur les mers ne dût pas les mettre en sa puissance. Que n'aurais-je point à ajou-

[1] Le combat de Navarin et la station menaçante à l'embouchure de l'Escaut, n'ont nullement modifié mon opinion. Peu s'en est fallu que le premier ne fût désavoué : pour le caractériser on a cherché une expression qui n'avait pas d'analogue exact en français, afin de n'alarmer point notre susceptibilité. L'autre a été le prétexte des plus pitoyables railleries, et des sarcasmes les plus injurieux, sur le gréement de nos vaisseaux et l'habileté de nos marins, dont au reste on n'a pas osé calomnier la bravoure : la critique est venue au secours de l'envie. D'ailleurs les affaires de la Grèce et de la Hollande sont encore indécises. Ni l'intronisation d'un roi bavarois ne termine la première ; ni l'abandon supposé des puissances du Nord n'a encore brisé l'entêtement de l'ex-roi des Belges. Qui oserait dire que l'une ou l'autre de ces collisions, ou toutes les deux peut-être, ne briseront pas les nœuds que la force des choses et l'habileté d'un ministre ont formés? Si les Anglais et nous, étions alliés et d'accord à Constantinople et à Lisbonne, pourquoi donc nous laisser sur la brèche, et y arriver si tard? le motif de la préférence qu'ils nous accordent, est que nous n'avons pas besoin de subsides. Les puissances du Nord coûtent trop cher; et il n'existe plus en Europe, d'ennemi aussi dangereux que Napoléon.

ter encore, qui me susciterait vraisemblablement des contradicteurs? J'aime mieux aller parcourir les allées qui bordent le Charwell. Elles sont assez fréquentées, malgré les essaims d'insectes qui en rendent la promenade importune. Le jardin botanique en est peu éloigné. Nous n'aurions pas le droit d'être difficiles touchant de semblables établissemens, que celui-ci nous offrirait peu d'intérêt. Ni les plates-bandes en plein air, ni les serres-chaudes ne sont riches de plantes indigènes ou exotiques. Soit manque de soins, soit mauvaise qualité du sol, cette école est indigne de la renommée d'Oxford. Je n'y ai rien vu de curieux qu'une belle tige du *phaséolus caracalla*, dont la fleur est l'image parfaite d'un colimaçon.

❈

LA POSTE AUX CHEVAUX.

LE COLLÉGE NEUF OU DE SAINTE-MARIE A OXFORD.

LES CHAISES DE POSTE. — WOODSTOCK. — SOUVENIRS HISTORIQUES.

BLENHEIM. — SON CHATEAU. — QUELQUES TABLEAUX.

LA BIBLIOTHÈQUE. — LA CHAPELLE.

COLONNE MONUMENTALE EN L'HONNEUR DU DUC DE MARLBOROUGH.

LE PARC. — SOUVENIRS DE CHAUCER. — CHAPEL-HOUSE.

UN VOYAGEUR MALADE. — LA CAMPAGNE. — WARWICK. — SON CHATEAU.

LES APPARTEMENS. — DES TABLEAUX.

PORTRAIT D'IGNACE DE LOYOLA. — PORTRAIT DE NAPOLÉON.

LA CHAPELLE. — LE PARC ET LES JARDINS. — LES BORDS DE L'AVON.

LA TOUR DE CÉSAR.

CELLE DE GUY. — CABINET D'ARMURES ET D'ANTIQUITÉS.

Warwick, le 5 juillet 1826.

Une abondante rosée est tombée la nuit dernière. L'atmosphère est rafraîchie. La poussière ne se mêle plus à l'air que l'on respire. Peut-être sera-t-il moins pénible aujourd'hui, de voyager à l'ardeur d'un soleil pur et brillant presque inconnu dans la Grande-Bretagne. En voyant la célérité des voitures qui dévorent l'espace, il ne nous est plus possible de persister dans notre projet de marcher à petites journées. Cette façon d'aller par étapes à peu près égales, ces fré-

quentes stations, la contrainte sans cesse renaissante de passer ou de séjourner à contre-tems dans un pays où la facilité, la multiplicité et la promptitude des communications, effacent, pour ainsi dire, les distances les plus éloignées, sont des contrariétés insupportables. Nous allons donc quitter notre cocher, son incommode landau, et ses allures lentes et monotones. Presque partout on trouve des relais de poste. La liberté de cette industrie, dont je suis loin de contester les avantages, n'est pas exempte d'inconvéniens auxquels la concurrence ne remédie pas toujours. Chacun de ceux qui s'y livrent a ses correspondans. Tous ne sont pas pourvus de chevaux également bons. L'aubergiste lui-même sacrifie ses hôtes aux préférences qu'il accorde à telle ou telle écurie, et qu'on lui paie d'autant plus cher, qu'elles sont moins justifiées. C'est ainsi qu'un étranger est quelquefois mal mené, rançonné, détourné de la route la plus directe, sans qu'il puisse obtenir justice de ces petites avanies.

Pendant que notre départ s'apprête, allons visiter un collége dont on nous a vanté l'architecture. Malgré son ancienneté, et quoiqu'il soit sous le patronage de sainte Marie, on le

nomme encore le collége neuf ou nouveau. Il fut fondé à la fin du quatorzième siècle par William de Wickham, évêque de Winchester. Sa façade extérieure et celles de l'intérieur n'ont rien de bien remarquable. Ce sont les mêmes formes lourdes et sévères de presque tous les édifices d'Oxford. La cour est plantée d'ifs alignés, taillés, semblables à des murs : et toutes les joies de la jeunesse doivent avoir peine à dissiper la tristesse que répand cette sombre verdure.

En voilà bien assez de ces asiles du haut savoir, de ces cloîtres, de ces préaux, de tout cet appareil de l'étude et du pédantisme : aussi bien l'ennui commence à nous gagner. La voiture qui nous attend se nomme une chaise de poste. Il y en a, dit-on, de parfaitement pareilles à tous les relais : c'est ce que nous appelons en France un coupé. Elles sont suspendues sur des ressorts plus ou moins durs, privées de tout coffre pour recevoir aucun bagage, et rarement munies des crampons qui servent à attacher une vache sur l'impériale. Les paquets sont impitoyablement liés sur l'avant-train, à l'aide de cordes ou de courroies, qui les liment par leur frottement continuel, et finissent par en dé-

truire l'enveloppe et atteindre ce qu'elle renferme : sur le derrière de la voiture ils ne seraient pas en sûreté. Dans l'intérieur, deux personnes tiennent à l'aise. Une de plus ne s'y établit qu'avec une grande gêne pour toutes les trois. Le moindre sac, la plus petite boîte n'y peut plus trouver place, si ce n'est dans des poches étroites, usées, et peu profondes, qui heurtent les genoux et les blessent incessamment. Vous pensez bien que les glaces ferment et jouent mal. Telle est la confortabilité dont nous allons jouir, et qui dément tant soit peu, malgré le prix qu'elle coûte, le progrès du bien-être anglais, et la perfectibilité de notre âge. Peut-être d'ailleurs serons-nous mieux que nous ne le craignons. Chacun de nous s'est réduit au plus strict nécessaire. Notre jeune compagne elle-même a voulu faire trève à toute coquetterie. Point de cartons : un seul chapeau de paille et une robe noire pour toute parure. Je la donne volontiers pour une voyageuse-modèle : encore était-elle heureuse des sacrifices qu'elle avait faits, et que ni mon ami ni moi n'aurions osé lui demander. Du reste, l'attelage a belle apparence. Les harnais, garnis en cuivre jaune, sont cirés et reluisans. Le postillon est à cheval, prêt

à nous conduire. Un chapeau gris, un gilet rond du plus beau rouge, un pantalon collant de peau fauve, de petites bottes à revers, des éperons plaqués aussi fins que de l'argent, des gants, et un fouet enjolivé de tous les agrémens que comporte cet ustensile de sa profession, composent l'ensemble de son ajustement. C'est l'uniforme adopté : on dirait un jockey de bonne maison.

Nous partons, non pas à toute course comme les malles-postes et les diligences, mais d'un bon train, régulier, au grand trot, sans saccades. La route suit d'abord la vallée du Charwell; puis tournant à gauche, elle s'en éloigne vers le nord-ouest. Ici le sol change d'aspect. Ce ne sont plus des prés fleuris, de rians bocages, de riches cultures. Moins féconds d'abord, bientôt les champs semblent frappés de stérilité. On ne voit presque plus ni villages, ni hameaux, ni maisons. Si quelques piétons viennent à passer, leurs vêtemens sont déguenillés. La contrée qu'ils habitent ne suffit pas à leurs besoins. Peut-être sont-ce là de ces pensionnaires de paroisse, dont la charité publique encourage la paresse et la multiplication. On le croirait à leur air insouciant, je dirais presque hardi; car, en

tendant la main, c'est un droit qu'ils exercent; et tout humiliant qu'il puisse nous paraître, il est de la nature d'un Anglais d'en user avec fierté. Nous avons bien aussi nos mendians effrontés.

Le bourg de Woodstock est à huit milles d'Oxford. Sa population s'élève à environ quinze cents ames. Les maisons sont bâties en pierre. Il n'y en a point qui n'ait sa boutique d'ouvrages de peau de daim ou de chevreuil. Derrière les vitres du rez-de-chaussée, sont étalés des gants, des gilets, des pélerines, des sacs à tabac, des bourses et d'autres objets du même genre, tous d'une finesse et d'une souplesse sans égales. La couture surtout et la broderie ont une régularité parfaite. Jadis les habitans de Woodstock joignaient à cette industrie, le travail de l'acier. Ils n'ont pu résister à la concurrence de Birmingham et de Sheffield. Les machines les ont surpassés dans une production à laquelle ils avaient auparavant fait faire de grands progrès. Le petit monopole qu'ils conservent leur échappera aussi, à cause de l'extrême cherté de leur marchandise : déjà l'on n'en achète que pour se soustraire à leurs instances, et par pure curiosité.

Il y avait jadis près de Woodstock, un palais et un vaste domaine qui appartenaient à la Couronne. L'origine de cette propriété remontait à une haute antiquité. D'anciennes lois en sont datées. Vers la fin du neuvième siècle, Ethelred y tint une assemblée des états. Alfred-le-Grand en aimait la résidence. La tranquillité dont il y jouissait et la beauté du site, favorisaient son goût pour l'étude et la méditation. C'est là qu'il traduisit le livre de Boëce, *sur la Consolation de la Philosophie*. Le second fils d'Édouard Ier et le troisième fils d'Édouard III y naquirent, et en prirent le surnom sous lequel l'histoire les désigne. Henri II y avait caché sa maîtresse, la belle Rosemonde, pour la dérober à la vengeance d'Éléonore de Guyenne son épouse. On prétend qu'un labyrinthe conduisait à son logement, et qu'il n'avait pas d'autre issue. Ce secret ne put tromper long-tems l'instinct de sa rivale. La trace de l'infortunée fut découverte. Elle mourut empoisonnée, après avoir souffert tous les tourmens inventés par la jalousie d'une reine outragée dans sa vanité, peut-être dans son amour conjugal.

A quatre siècles de là, l'antique manoir de Woodstock devint la prison d'Élisabeth. Sa

sœur Marie l'y fit enfermer, croyant ainsi confirmer ses droits au trône, et servir la religion catholique pour laquelle elle poussait le zèle jusqu'au plus stupide fanatisme. Le peuple s'était prononcé pour la victime dont elle méditait la ruine. A l'arrivée de la jeune princesse, les cloches sonnèrent; des honneurs publics lui furent rendus. Mais l'ordre ne se fit pas attendre de mettre aux fers les principaux auteurs de la réception solennelle qu'on lui avait faite; et ses geôliers ne lui laissèrent pas ignorer cet acte de sévérité. Alors la crainte d'un sort plus rigoureux pénétra dans son ame. « Je suis donc ici, s'écria-t-elle, comme une brebis que l'on mène à la boucherie. » Sa captivité était étroite. Un jour le feu prit dans ses appartemens; et le hasard seul l'arracha à une mort affreuse. Environnée d'espions, privée des honneurs de son rang et des plaisirs de son âge, elle s'attacha à perfectionner son éducation. La lecture, l'étude des langues, celle des sciences occupaient ses tristes loisirs. Elle évitait de voir personne et de se mêler d'aucune affaire. Cependant des pressentimens funestes l'agitaient. Par momens elle quittait ses livres, et s'approchait d'une fenêtre qui donnait sur une vaste prairie où pais-

sait un troupeau de vaches. La jeune fille à la garde de laquelle il était confié chantait. Sa voix était gaie comme l'air de ses chansons. Que de fois la royale captive ne lui porta-t-elle pas envie! « Libre, disait-elle, heureuse, combien son sort est préférable aux grandeurs de la terre! » Hélas! à qui les leçons de l'adversité profitent-elles? La reine future les avait sans doute déjà oubliées, quand elle s'exerçait à la dissimulation qui devint le trait dominant de son caractère altier et impérieux, quand elle s'efforçait de désarmer par sa soumission la haine de sa sœur, quand elle ménageait les papistes, se maintenait dans l'estime des protestans et apprenait à régner en feignant de dédaigner la couronne. Cette mémoire lui revint-elle seulement, quand elle persécuta avec tant de cruauté la malheureuse reine d'Écosse? Les injustices que l'on a subies n'empêchent guère d'en commettre; et les prétextes comme les excuses manquent rarement aux dépositaires de l'autorité souveraine.

Sous le règne d'Élisabeth, le palais de Woodstock tombait en ruines; la cour n'y venait plus. Les habitans du village à qui cet abandon ravissait l'aisance passagère que procure la présence des rois, supplièrent S. M. de jeter sur

eux un regard de pitié. Ils invoquèrent le souvenir de l'affection qu'ils lui avaient témoignée dans sa mauvaise fortune. Le seul résultat de cette démarche conseillée par la misère, fut une visite du comte de Leicester que la reine chargea d'aller examiner l'état des bâtimens. D'autres intérêts l'emportèrent ensuite sur le projet d'entretenir cette propriété depuis long-tems inhabitée, et qui néanmoins ne cessa pas d'appartenir à la Couronne. Lors de la restauration, la république n'en ayant pas disposé, la nouvelle dynastie rentra dans sa possession. En 1704, le Parlement et la reine Anne en dotèrent John Churchill, duc de Marlborough, à titre de récompense publique, pour les victoires qu'il avait remportées en Allemagne pendant la guerre de la Succession. On alloua en outre un demi-million sterling pour la construction d'un palais somptueux et l'embellissement de ce domaine qui reçut le nom de Blenheim donné par les Anglais à la bataille d'Hochstedt, et qui l'a conservé depuis. La dépense dépassa de beaucoup les devis; et la Couronne y pourvut de ses propres deniers.

On entre par un arc-triomphal. Il est fermé d'une porte grossière en bois qui n'atteint pas

aux deux tiers de sa hauteur : cette disparate est choquante. Dès que des étrangers arrivent, le portier s'avance. Personne n'est admis sans la permission des maîtres du lieu, qui ne la refusent jamais. A droite dans le lointain, s'élève une colonne monumentale consacrée par la duchesse de Marlborough à la gloire de son époux. Une modeste maison construite sur la gauche sert de logement pour le chapelain. En face est un lac de cent cinquante acres d'étendue. Avec ses bords escarpés ou faciles, ses ports, ses îles, ses promontoires, il ressemblerait à une petite mer, s'il n'était presque à sec. De rares flaques d'eau y croupissent ; les plantes aquatiques s'en sont emparées ; et il n'exhale que des vapeurs fétides. On le passe sur un pont de pierre. Audelà se dessinent les jardins et la forêt. Une route large et sinueuse conduit au palais, édifice immense, matériel, plus bizarre que régulier, plus lourd qu'imposant, plus prétentieux que grandiose. Les ornemens dont sa façade est surchargée, la hérissent plutôt qu'ils ne la décorent. Un portique abrite l'entrée principale, où l'on monte par un perron de plusieurs degrés. Le vestibule est spacieux ; des bandes de tapis fanés indiquent par leur direction, les divers ap-

partemens distribués de côté et d'autre, et tout à l'entour sont rangées avec ordre des curiosités antiques. Un escalier léger, bien pris et qui semble ne reposer que sur lui-même, mène aux étages supérieurs. L'usage est de ne laisser voir que les piècesd'apparat. Le lit de la chambre à coucher et son ameublement ont servi à la reine Élisabeth et à la reine Anne : on en parle avec une sorte de vénération. Les plafonds et la plupart des boiseries retracent les batailles du héros anglais. Où l'histoire était muette les allégories ont été prodiguées. La Victoire, la Paix, la Valeur, la Sagesse sont là pour attester à la fois, son génie militaire et sa science diplomatique. Des inscriptions à sa louange se lisent à chaque pas. Aucune adulation ne lui a été épargnée ; et partout la France fait les honneurs de cette espèce d'apothéose. Voilà comment on traitait le royaume de Louis-le-Grand, quand il vivait dans les lisières d'une maîtresse dévote qu'il n'osait avouer pour femme, quand il portait la couronne et ne tenait plus le sceptre.

Indépendamment des peintures officielles qui ornent le palais de Blenheim, on y voit plusieurs tableaux de différentes écoles, des vases et des marbres précieux. Van-Dyck et Reynolds

déploient toute la magie de leur art, dans divers portraits entre lesquels on distingue ceux d'Anne Boleyn, de Charles I[er] et de Philippe II : l'expression de ces têtes historiques répond à toutes les idées qu'on s'en est faites. Rubens tient une grande place dans cette collection, et n'y est jamais inférieur à sa renommée. Les formes épaisses de ses figures et les incorrections de son dessin, sont partout rachetées par le coloris brillant, inimitable et vrai qui caractérise son école, par les inspirations poétiques auxquelles ses pinceaux obéissaient. Ses qualités comme ses défauts ressortent surtout dans deux scènes du même genre dont le rapprochement n'est pas dépourvu d'intérêt. L'une représente Loth avec ses filles, l'autre Silène et des bacchantes. L'ivresse des deux vieillards, quoique puisée à la même source, ne produit pas les mêmes effets. Il y a de l'amour et de la faiblesse dans celle du patriarche ; une sorte de crainte retient les caresses auxquelles il s'abandonne. Le nourricier de Bacchus au contraire n'éprouve qu'une joie grossière et brutale, et ses nymphes succombent aux fureurs de l'orgie qu'elles viennent de partager ; l'une d'elles est tombée sur de petits satyres qui s'empa-

rent de ses mamelles avec avidité. La vue d'une Sainte-Famille repose de ce double désordre : à la finesse des traits, à la pureté des contours, au charme des figures divines qui la composent, chacun reconnaît le Corrége. On ne peut se tromper non plus en voyant une étude de Vierge de Carlo Dolci : aucun autre n'eût créé une figure si suave, n'en eût assorti les couleurs avec tant d'art, et n'aurait surtout tiré un parti si harmonieux du voile d'outre-mer dont elle est enveloppée. *L'Enlèvement des Sabines* par Luc Giordano mériterait une longue attention, pour la confusion, la violence et la terreur qui y règnent ; mais il vaut mieux se réserver pour une *Mort de Sénèque* par le même maître. Pauline a consenti à se retirer dans une chambre voisine. Sénèque redoutait que les angoisses de son agonie ne lui causassent une trop vive douleur, et que son propre courage ne fléchît, s'il entendait encore cette voix chérie lui prodiguer des paroles d'amour et d'admiration : pouvait-elle prévoir que la pusillanimité de Néron la soustrairait à la mort, et que, selon la belle expression de Tacite, elle vivrait pour montrer par la pâleur de son visage l'honorable mémoire qu'elle gardait de son époux, et ce que l'ou-

verture de ses veines lui avait ravi de forces et de vie? Sénèque est assis, les jambes plongées dans un bassin plein d'une eau légèrement teinte de son sang qui coule à peine, car l'âge en a ralenti le cours. Le poison qu'il a reçu des mains de son médecin, n'a pu pénétrer non plus à travers ses organes affaiblis. Tout son être semble repousser la mort. Il n'attend plus que de la nature, le terme de ses maux et de la cruauté de son élève. Des secrétaires l'environnent. Ils recueillent avidement les discours qu'il prononce sur sa fin prochaine. Quelle dignité, quelle résignation dans sa contenance! Autour de lui chacun craint de perdre la moindre de ses paroles, et les écrit avec un empressement sans égal. On voit courir tous ces styles sur les tablettes à demi pleines déjà; et l'on se surprend soi-même à faire silence et à l'exiger, de peur d'interrompre cette dernière scène d'une vie célèbre.

La bibliothèque remplit une aile entière du palais. Sa longueur est de deux cents pieds et sa largeur de trente-deux. L'intérieur est orné de colonnes et d'une corniche en marbre. Des peintures et des sculptures couvrent le plafond. Le nombre des volumes s'élève à vingt mille,

la plupart latins ou français et d'une reliure ancienne. Des portraits de famille et de quelques rois d'Angleterre figurent dans les entrecolonnemens. Au fond est placée une statue de la reine Anne. L'inscription gravée sur le piédestal, exprime la reconnaissance de la famille de Marlborough pour cette souveraine. Sur une table, parmi quelques livres que je ne me suis pas permis d'ouvrir, des plumes de faisans sont éparses, souvenirs de chasse dont s'amuse le propriétaire actuel. Il aime aussi l'horticulture et y emploie beaucoup de tems. Ses préférences sont pour les rosiers. La collection qu'il en a faite est nombreuse. Il les greffe sur des églantiers dont les branches sont palissées sur de petits treillages en forme d'éventail ou d'entonnoir. Une pelouse fine, unie, sert de champ à cette pépinière. Chaque tige a sa petite place de deux ou trois pieds de diamètre. Quelques fleurs croissent à l'entour ; et une rangée de galets sépare du gazon chacun de ces petits massifs. Tout cela, il faut en convenir, est tant soit peu mesquin et tient presque de l'enfantillage. Un si grand nom et des soins si vétilleux ne s'accordent guère. Il y a des conditions où la magnificence et de graves occupations sont des devoirs,

quand des qualités rares, des talens éminens ou de nobles services leur manquent.

La chapelle est à l'extrémité de l'aile droite, au-dessus d'un caveau sépulcral où les cercueils commencent à se serrer. Quelques monumens funèbres en rehaussent la simplicité. Les plus remarquables sont ceux du vainqueur de Blenheim, et de sa femme, modèle de vertu conjugale, que la France crut ridiculiser par des couplets burlesques. Je ne sais si je me trompe : mais il y a de la pauvreté dans le luxe de ce domaine. Loin d'être entretenue, son antique somptuosité n'est pas même conservée. Un nombreux domestique conviendrait seul à de si riches appartemens ; et partout une multitude d'ouvriers devrait vaquer à des travaux champêtres. Loin de là, au dedans comme au dehors, la solitude est presque complète. Tout semble laissé à l'abandon. Le peu de valets attachés au service du château, s'affublent d'une livrée usée et sale, et courent à leur poste de cicérones, aussitôt qu'un visiteur est annoncé. Chacun d'eux l'attend comme une curée, sur la limite du département qui lui est confié : car il faut passer par les mains de tous ; et si vous ignorez ce qui lui est dû pour sa peine, il

ne se fait aucun scrupule de vous le dire. C'est ainsi que nous venons d'être livrés aux guides des jardins et du parc.

Le premier nous mène rapidement à la colonne que nous avons déjà aperçue. La base a douze pieds de haut. On y a gravé les actes du Parlement qui décernèrent au duc de Marlborough, les honneurs d'une récompense nationale. La statue du héros couronne ce monument qu'environnent des débris de pierres, des plantes sauvages et des ordures. A la grille de fer qui en ferme l'enceinte, est suspendu un chevreuil trouvé mort dans la futaie voisine. Un garde déguenillé est auprès. Cet événement cause le plus grand émoi. Il s'agit d'un délit de chasse; et entre ceux qui blessent la propriété, quoique le moins préjudiciable, c'est celui dont on se montre le plus jaloux : n'attaque-t-il pas à la fois le droit et le plaisir? Des quinconces espacés et alignés comme les corps d'une armée, retracent, à ce qu'on nous dit, la position des soldats de Blenheim : cette allégorie stratégique n'est ni pittoresque ni de bon goût. Il ne tiendrait qu'à nous de pénétrer dans la forêt dont les percées se prolongent à perte de vue. Il y a encore un conducteur pour empêcher qu'on ne

s'y égare. La fraîcheur, l'obscurité qui y règnent sont bien engageantes. Qu'il serait doux d'errer sous ses épais ombrages, de respirer un moment ses émanations embaumées! On assure que la muse de Chaucer y vint chercher souvent des inspirations. Ce poète naquit à Woodstock. Vous pouvez voir l'emplacement de sa demeure, près de la porte triomphale de Blenheim, au sortir du village. Ceux à qui il est donné de lire ses vers dont les mots ont vieilli et ne sont plus compris que de quelques érudits qui peut-être se trompent, trouvent dans son poème intitulé *le Coucou et le Rossignol*, la description des sites que le tems n'a pas encore dénaturés. Le garde-étang veut absolument que nous visitions la maison champêtre qui lui sert de logement, et dont les accessoires sont couverts en chaume. De même que dans le château, l'aisance y paraît étrangère. Mais à l'exemple de son maître, ce serviteur cultive les fleurs, surtout des lis auxquels il rend une sorte de culte que je ne puis attribuer à notre nouvelle religion politique.

Désormais nous voici familiers avec la façon de voyager que nous avons adoptée. L'officieuse serviabilité que nous trouvons partout, est elle-

même un plaisir. Qu'importe qu'elle provienne de cette espèce de respect qu'impriment les apparences de la richesse ! En quels lieux et à quels étages de la société, l'intérêt n'est-il pas trop souvent le mobile des actions humaines? C'est une pensée bien pénible mais non moins vraie, qu'il y a peu d'ames où ce poison ne corrompe la source des plus nobles vertus. La jeunesse pourra s'indigner d'une assertion si désespérante et l'âge mûr la contestera ; mais elle ne sera point repoussée par la vieillesse, à qui l'expérience n'a cessé de la confirmer.

Nous sommes sûrement dans un canton peu fréquenté. Il ne passe personne. La campagne est pourtant belle et fertile. Des champs de céréales et de légumineuses bordent la route. De côté et d'autre s'offrent quelques modestes corps de ferme, qu'accompagnent des dépendances agricoles fermées de haies de lauriers-cerises. Cet arbuste dont la végétation est abondante, forme de bonnes clôtures, touffues, toujours vertes et peu sensibles à la gelée. Voici le relais de Chapel-House : dix milles le séparent de Woodstock. La maison de poste est charmante, adossée à un petit jardin, miniature du plus joli paysage, et qui se mêle à la campagne environnante.

L'ardeur extrême de la saison en a desséché la verdure. On nous le fait observer avec douleur. La vue du soleil si souvent obscurci par l'atmosphère britannique, ne peut consoler un Anglais de la couleur fauve de ses gazons. Un voyageur qui nous suivait de près, s'arrête. Il veut que l'on se hâte. Une affaire urgente l'appelle, dit-il, à Buckingham. Sa maigreur, sa pâleur, sa voix affaiblie, tout annonce en lui une fin prochaine. La mort le poursuit. Ne l'atteindra-t-elle pas avant qu'il touche le but qu'il se propôse? Il s'empare par la pensée, du peu d'avenir qui lui appartient, et veut le prolonger par la rapidité de sa course. Quelle impatience! Quelle agitation! En même tems ses regards éteints se promènent sur chacun de nous. Notre air de santé lui fait envie, et il l'exprime avec aigreur. Hélas! nous serions malades, que sa santé n'en serait pas meilleure. Toutefois, ni sa qualité d'Anglais, ni le blason et la devise qui couvrent les panneaux de sa voiture, ni ses instances n'ont prévalu sur notre droit de premiers arrivés : il n'est parti qu'après nous.

Quel beau pays nous parcourons maintenant! Nous venons d'entrer dans le comté de Warwick. La culture, les arbres, la moindre chau-

mière portent l'empreinte du soin, de l'intelligence et du travail. Chacun vaque aux travaux des champs. J'aperçois une charrue tirée par quatre chevaux en arbalète : elle doit être difficile à diriger ; cependant le laboureur qui la guide n'en paraît nullement embarrassé, et le sillon qu'elle décrit est régulier. Est-ce habileté de sa part ou docilité de son attelage? L'un et l'autre peut-être. La route est semée d'hôtelleries engageantes. On vient de nous déposer à Halford. Nous le quittons presque aussitôt, pour nous rendre à Warwick qu'annoncent d'innombrables maisons de plaisance.

L'hôtesse du Black-Swan nous épargne par ses prévenances, les embarras de notre établissement passager; et nous nous faisons conduire de suite au château dont, en l'absence des maîtres, l'entrée est permise à tous venans. Il est à peu de distance de la ville et vers le sud-est. Son portail gothique s'enfonce dans l'épaisseur du mur de face. Un bruit de verrous se fait entendre; la clef massive tourne dans la serrure ; le guichet s'ouvre. Une vieille concierge se présente. Elle est sèche, ridée et d'humeur peu avenante. L'heure avancée lui conseille d'abord de nous renvoyer au lendemain : mais le salaire

triomphe de sa répugnance; et nous sommes introduits. Il faut d'abord s'inscrire sur un album dont la tenue lui est confiée et qui compte déjà plusieurs volumes. Suivons-la. Au sortir du porche sous lequel sa loge est construite, commence une route tracée au travers de la montagne. Nous passons entre des rochers couronnés d'une végétation sauvage. Des lierres antiques suspendus à leur sommet tombent de toutes parts en festons, en guirlandes, en bouquets de feuillages, de baies et de fleurs. On marche long-tems dans ce ravin profond sans en apercevoir l'issue. Quelquefois des angles rentrans le rétrécissent, et une ombre mystérieuse s'y répand. Ailleurs l'espace s'agrandit et des arbres immenses le couvrent d'un dôme de verdure qui se balance dans le ciel. Cette avenue tour à tour sévère et gracieuse aboutit à une esplanade où croissent pêle-mêle des genêts, des genévriers, des buissons d'épines. Parmi ces productions spontanées pointent des masses éparses de silex. Au-delà sont des murailles crénelées, percées de meurtrières. On est surpris de ne voir briller à aucune embrasure le casque et la lance d'une sentinelle, de n'entendre point le son du cor donner le signal de l'arrivée

d'un étranger. La curiosité redouble à mesure que l'on avance. On entre par une porte cochère en ogive, dans la cour intérieure du château. La façade n'a rien d'imposant. Des lauriers-thyms, des clématites, des jasmins en tapissent presque toute la maçonnerie. Les petites colonnes qui partagent les croisées ont disparu sous cette enveloppe verdoyante et embaumée. Le peu qu'on en voit, annonce que cet édifice date de plusieurs siècles. On dirait une ruine parée par la nature, si les indices d'une conservation attentive ne se retrouvaient à chaque pas. Au haut des marches du perron la femme de charge nous attendait. Son devoir est de faire les honneurs de la maison dont elle a la garde et la surveillance; et le prix de ce service fait partie de ses gages. Chaque visite lui vaut une demi-guinée. Les qualités qu'on exige de ces majordomes femelles, sont de la politesse, et quelque adresse à faire remarquer les beautés des objets dont l'exhibition leur est confiée : celle-ci est expérimentée dans son art.

Le vestibule où elle nous précède, ressemble à une salle d'armes. Des épées, des lances, des boucliers, des armures en garnissent le pourtour. Le casque de Cromwell figure parmi ces

antiquités. On veut qu'une cuirasse placée tout auprès, et traversée d'une balle, ait appartenu à lord Broke, général républicain qui périt d'un coup de feu à Lichtfield dont il s'était emparé. Mais cette supposition ne paraît pas fondée; car lord Broke fut frappé à la tête. A ces débris de batailles sont mêlés quelques souvenirs de chasse, un cornet en cuivre orné de ciselures dorées, un bois d'élan de huit pieds d'envergure. Plusieurs autres objets plus ou moins rares tiennent leur rang dans cette collection, entre autres un paon chéri, artistement empaillé, et dont le plumage a conservé tout son éclat. Près d'une vaste cheminée, dont le manteau sillonné de lourdes moulures est assez élevé pour que l'on puisse se chauffer debout, des bûches énormes sont entassées sur un tréteau de six pouces de hauteur. Si nous étions en hiver, je croirais que le feu doit s'allumer bientôt pour remplir quelque devoir d'hospitalité, ou bien pour réchauffer des soldats à leur retour d'une sortie militaire. Un voyageur ne va-t-il point arriver, déguisé, conduit par l'amour, par un dessein mystérieux? Tout ici ramène aux tems et aux usages de la chevalerie, à ses romans comme à ses histoires : et ce manoir est un de ses plus beaux

monumens. Les appartemens ne sont point magnifiques; mais un vernis d'ancienneté leur donne le plus vif intérêt. Aucun meuble n'est moderne, ni pour la forme ni pour l'étoffe : depuis long-tems la mode en est passée. La boiserie du salon est en cèdre. Les tableaux précieux qui y sont suspendus ressortent sur cette teinte sombre. Les autres pièces du château en sont également ornées. Ils n'offrent tous que des sujets graves, historiques, religieux, tels qu'il convient à la propriétaire actuelle, noble douairière âgée de soixante-quinze ans, et renommée pour ses rares vertus. Dans le nombre il se trouve des portraits de famille. Il y en a aussi qui rappellent des personnages célèbres.

Ne reconnaissez-vous point ce moine revêtu d'une chasuble d'or? Sa tête est chauve. Il a le front large et le nez aquilin. Ses yeux sont enfoncés dans leur orbite. Il regarde le ciel, et semble en recevoir une mission évangélique. Le jeûne et les austérités ont amaigri son corps; et son teint olivâtre a contracté quelque pâleur. L'ambition l'exalte; le fanatisme le consume. Quel mélange de pieuse candeur et de fausseté! L'orgueil ne perce-t-il pas à travers son humilité monacale? Cette volonté ferme,

immuable, qui est le trait principal de sa physionomie, ne tient-elle pas encore plus de l'obstination que de la persévérance? C'est Ignace de Loyola, le chef de l'ordre ambitieux qui a dominé le monde et qui menace de le soumettre de nouveau, secte aux maximes souples et aux principes élastiques, ame de la cour de Rome et missionnaire universelle du pouvoir absolu. Rubens est l'auteur de cette admirable peinture. Les teintes de sa palette ne brillent que dans les accessoires. Il a fait trève à la force et à la grâce qui caractérisent sa manière. En effet ce n'était pas ici leur place; mais la vie, le sentiment, le feu divin dont il anime tous ses ouvrages, il les a prodigués à cette figure qui compose à elle seule un sujet complet d'histoire et de sainteté, et imprime une sorte de terreur. Des tables, des consoles, des tronçons de colonnes sont surchargés de marbres, de vases antiques, de porcelaines de la Chine et du Japon. Dans un cabinet de travail, un portrait de Napoléon est exposé sous le jour le plus favorable. La ressemblance en est parfaite. De l'endroit où l'on s'assied le plus fréquemment, la vue se porte naturellement sur lui. Que j'aime à rencontrer ce culte rendu à sa mémoire! Ainsi,

partout elle a droit aux mêmes hommages. On veut pouvoir contempler à loisir ces traits où le génie s'unit à la bonté. Moi-même à qui ils sont si familiers, j'ai peine à en détacher mes regards.

Un boudoir éclairé par des vitraux coloriés conduit à la chapelle dont le style est sévère. Aucun ornement ne la décore. Du centre de la voûte descend un lustre en cuivre poli. La Bible du chapelain repose sur le pupitre de la chaire où il se place pour prêcher et prier. La tribune est garnie de plusieurs siéges en velours. Un ordre parfait préside ici comme aux arrangemens domestiques du reste du château. Ce n'est ni luxe, ni richesse; mais l'aisance et le bien-être se montrent partout. Au sein de cette belle solitude on se sent à l'abri du malheur. Il semble que les mauvaises chances de l'avenir ne la puissent atteindre. Et pourtant, que la dissipation, de faux calculs, ou la frivolité en recueillent l'héritage, rien n'y rappellera le nom que la sagesse et l'économie y voulaient attacher. Pourquoi les successions, même les plus riches, ne parviennent-elles jamais jusqu'à la seconde génération? Combien peu d'enfans s'imposent le devoir de justifier les prévoyances paternelles! Heureux les pères qui n'assistent pas à la dilapi-

dation des biens qu'ils eurent tant de peine à amasser ! On se plaint de l'accroissement des fortunes. Laissez faire la jeunesse et aussi l'âge mûr, l'une avec ses folies, l'autre avec ses projets : ils ne sauront que trop bien les niveler. C'est contre ce torrent destructeur que les lois anglaises ont élevé les substitutions et le droit d'aînesse, faibles digues qui ne retiennent pas plus l'essor des passions, qu'elles ne résistent aux instigations sans cesse renaissantes de la cupidité.

Les mêmes soins, la même recherche que nous venons de remarquer, se reproduisent dans le parc et dans les jardins. Un vieillard est chargé de guider les promeneurs. Il indique avec orgueil des arbres qu'il a plantés, et se réjouit de penser qu'ils lui survivront. Ce sont des sapins, des cèdres, des hêtres d'une beauté surprenante. Dispersés avec goût, ils ornent le paysage, y répandent leur ombre, et donnent aux lointains frappés de lumière, un éclat et des couleurs rarement imités par les plus habiles pinceaux. L'orangerie est immense. Un seul géranium en tapisse les murs. Rien de plus frais et de plus joli que cet espalier de feuilles d'un vert foncé parsemé de bouquets rose-pâle. Au centre, sur un

piédestal, est placée la belle coupe de marbre grec trouvée près de Tivoli, sous les ruines de la villa d'Adrien. Rien n'égale la suavité de ses contours, la finesse de son profil, ni l'élégance de ses proportions. Les guirlandes de feuilles de vigne et de raisins qui serpentent à l'entour, ont toute la souplesse de pampres naturels; et les mascarons qu'elles accompagnent, rappellent les plus beaux traits de l'antique : sa restauration ne laisse rien à désirer.

Un chemin sinueux longe les bords de l'Avon qui ferme à l'ouest le domaine de Warwick. Des sites délicieux se dessinent sur les hauteurs de la rive opposée. En descendant vers la vallée, des allées de saules, des groupes de peupliers, des masses de platanes, des prés émaillés de fleurs se succèdent. A gauche, sur le roc nu se dresse la façade extérieure du château. La rivière coule à ses pieds; et dans le lointain l'on aperçoit à la surface des eaux, les restes de quelques arcs brisés, la roue et les bâtimens d'un moulin, et la courbe hardie d'un pont nouvellement construit, tracée sur un fond vaporeux qu'effleurent les derniers rayons du soleil : l'imagination du Poussin n'eût pas mieux assorti les accidens de ce paysage enchanteur.

Tout-à-coup la berge dévient escarpée. A peine y reste-t-il la place d'un étroit sentier. Le courant est bruyant, rapide, profond. Je songeais au danger de ce passage, lorsqu'une inscription gravée sur une plaque de cuivre scellée dans le rocher, a fixé mon attention.

JUXTA HANC RIPAM E CYMBA SUBMERSUS FUIT
GUALTERUS BAGOT JAN. X, A. D. 1800, ÆTATIS SUÆ XXII.

Oh crudelis Avon, Stygia infelicior unda,
Suaveloquens posthàc non tibi prosit olor!
Merso namque tuo violente in gurgite nato
Hæc verba inscripsit flens et amans genitor [1].

Ce souvenir attriste le reste de notre promenade. Désormais nous sommes plus attentifs à nos pas, que nous ne regardons la campagne. Notre vieux guide nous inquiète. Sa marche est mal assurée. Il bronche à tout instant; il ne veut pas de notre aide; et nous nous hâtons de gagner une route plus sûre qui nous ramène sur le plateau, et à la porte par laquelle nous étions entrés. Cette porte est flanquée de deux tours massives. L'une se nomme la tour de César,

[1] Près de ce rivage, Gauthier Bagot, âgé de 22 ans, s'est noyé en tombant d'une nacelle, le 10 janvier de l'an 1800.

Cruel Avon, plus funeste que l'eau du Styx! qu'aucun poète à la douce voix ne célèbre jamais ton nom! Un père aimant et désolé a voué cette inscription à la mémoire de son fils englouti dans le gouffre caché sous tes eaux rapides.

l'autre celle de Guy. Le motif qui détermina le nom de la première est inconnu. La seconde a reçu le sien, de Guy, comte de Warwick, renommé pour sa stature, sa valeur, et l'ardeur avec laquelle il prit part à la lutte des barons contre Édouard II. De grandes salles en partagent la hauteur. L'une d'elles fut sans doute la prison de ce Gavaston, comte de Cornouailles, à qui la faveur royale fut si funeste. Il défendait la forteresse de Scarborough. Ses soldats l'abandonnèrent; et une capitulation s'ensuivit. Le comte Guy s'empara de lui et l'emmena. Aussitôt les chefs de la noblesse, un comte de Lancaster à leur tête, accoururent auprès de ce captif, et le livrèrent au bourreau, sans égard pour la convention militaire qui l'avait mis en la possession de l'un d'eux.

On monte par cent trente marches au sommet de la tour de Guy. Elle se termine par une terrasse garnie en plomb, où sont inscrits des milliers de noms, des dessins bizarres sans nombre: je ne conçois pas la puérilité de cette multitude de voyageurs qui laissent ainsi leurs chiffres, ceux de leurs maîtresses, ou l'empreinte de leur pied dans les lieux qu'ils visitent. Un trou percé au centre de la terrasse reçoit le mât du dra-

peau que l'on arbore chaque jour, quand le château est habité. De ce point élevé la vue domine au loin le pays dont l'ensemble et les détails offrent l'aspect le plus agréable. Mais déjà le soleil s'incline au-dessous de l'horizon. Les divers plans se confondent dans une teinte uniforme. Il convient de regagner notre gîte. D'ailleurs la concierge nous attend pour nous montrer le petit musée dont elle a exclusivement la clef. Quelques épées nationales ou étrangères, l'armure du comte Guy dont les proportions sont gigantesques, les os d'une tête d'éléphant assemblés avec art, et quelques autres objets d'histoire naturelle composent cette exhibition. Une grande coupe d'airain y a trouvé place. On prétend qu'elle servait jadis à des libations solennelles, quand les seigneurs de Warwick réunissaient la noblesse du voisinage, pour célébrer des anniversaires mémorables, des victoires ou des fêtes de famille. De quelles joyeuses acclamations ne fut-elle pas témoin? Vous la représentez-vous environnée de convives, presque aussitôt remplie que vidée, chacun y puisant à longs traits les gais propos, les souvenirs glorieux, les vœux d'amour et d'amitié, et les énergiques sermens de la fraternité des

armes, jusqu'à ce que ses fumées eussent troublé le cerveau des plus hardis buveurs, et que vaincus ils fussent tombés à l'entour? Reléguée aujourd'hui sous une voûte obscure, son histoire est abandonnée aux récits d'une vieille femme, étrangère aux orgies du passé comme à celles du présent, et qui se contente d'en faire remarquer la vaste capacité, et d'en tirer, à l'aide d'une barre de fer qu'elle promène sur ses bords, des sons dont le retentissement aigu la plonge dans une espèce d'extase. On vend des gravures qui retracent le château de Warwick, ses environs et la riante vallée de sa rivière. Elles sont médiocres, et coûtent si cher que l'enthousiaste le plus exalté renonce bientôt à en faire l'acquisition.

LA VILLE DE WARWICK.

SA PRINCIPALE ÉGLISE. — LE ROCHER DE GUY.

LEAMINGTON-SPA. — KENILWORTH.

SON CHATEAU. — SOUVENIRS D'ÉLISABETH. — COVENTRY. — ATHERSTONE.

ASHBY-DE-LA-ZOUCH. — DERBY.

Derby, le 6 juillet 1826.

La ville de Warwick, capitale du comté de ce nom, est située sur une éminence au pied de laquelle coule l'Avon. A la fin du dix-septième siècle, un incendie dont rien ne put arrêter les progrès, la réduisit presque entièrement en cendres. Sa reconstruction date de cette époque. On profita de la circonstance pour aligner ses maisons et élargir ses rues. Des courses ont lieu chaque année dans une plaine voisine. Elles y attirent un grand concours de curieux et de parieurs. Son plus bel ornement est une église placée sous l'invocation de la Vierge, et qui, depuis le règne du roi Étienne [1], a été constamment l'ob-

[1] 1135.

jet des soins et de la munificence des nobles comtes de Warwick. Rebâtie en 1394 par Thomas Beauchamp l'un d'eux, elle brûla en 1694, et fut relevée en 1704 sous les auspices de la reine Anne. Un vaste cimetière l'environne, dernier rendez-vous des fidèles de la paroisse, où quelques-uns tiennent à honneur de n'être point enterrés. Le droit de sépulture dans l'intérieur de l'église se vend encore, s'achète et se paie même fort cher. Le style gothique de cette métropole ne manque pas de pureté. Une tour haute de cent trente-deux pieds la couronne. La façade regarde l'ouest. Elle est décorée de tous les ornemens du genre d'architecture auquel elle appartient. La grande nef et les bas-côtés ont chacun leur entrée particulière. Le chœur est fermé de grilles en fer d'un beau travail. A droite et à gauche se prolongent des stalles artistement ciselées ; et le centre est occupé par une fontaine baptismale en marbre blanc. Des degrés convenablement espacés conduisent à l'autel qui est un chef-d'œuvre de menuiserie ; et la lumière se teint de mille couleurs en passant à travers les vitraux sur lesquels sont peints divers sujets de l'Écriture sainte. La chapelle de Marie, commencée sous le règne de Henri VI, et finie sous

celui d'Édouard IV, est surtout remarquable par la délicatesse et le fini des sculptures qui ornent ses murs, ses arceaux et ses fenêtres. On y voit plusieurs tombeaux. Dans le nombre se distingue celui du fameux Robert Dudley, comte de Leicester, et de sa femme, lady Lætitia Knoles. Il est en marbre et entouré d'une balustrade en fer. Les statues des deux époux reposent au-dessus. Leur épitaphe rappelle les titres et les honneurs dont le comte fut comblé par la bienveillance particulière d'Élisabeth. On n'a pas craint de profaner par ce souvenir, la tendresse conjugale qui présida à l'érection de ce monument. Des vers inscrits sur une table dorée, incrustée dans le mur, célèbrent les vertus et la piété de la comtesse, sa beauté, sa bienfaisance, et l'amour qui lui fit préférer le protégé, l'ami de sa souveraine, aux faveurs que cette reine prodiguait à tous les deux. Divers bâtimens qui dépendaient de l'église de Sainte-Marie ont changé de destination. Sous l'ancienne bibliothèque est le caveau sépulcral de la famille de Warwick; et la voûte sur laquelle s'appuie le chœur, reçoit la dépouille mortelle des citoyens qui durant leur vie ont rempli les fonctions municipales de la ville.

A un mille vers le nord, on passe devant un rocher auquel Guy, comte de Warwick, a donné son nom. Des documens historiques rapportent que ce guerrier devenu vieux se retira dans une grotte qu'il y avait pratiquée, afin de se livrer sans partage aux austérités religieuses dont sa piété lui faisait un devoir. Son ermitage n'est plus habité : ce n'est pas en Angleterre qu'une pareille succession serait recueillie aujourd'hui. Parmi les sectes de l'église réformée toutes ne sont pas également raisonnables; mais il n'en existe point dont les zélateurs les plus ardens comptent assez sur la crédulité de leurs co-religionnaires, pour croire qu'ils les édifieraient en s'éloignant du monde, et en s'imposant de vaines mortifications : le culte catholique est seul sujet à des mystifications semblables.

Dans quel charmant village nous venons d'entrer ! Les sources salées qui s'y trouvent sont très-fréquentées. Il est baigné par la Leam que l'on traverse sur un pont léger. Les maisons sont toutes neuves. L'art y a déployé ses formes les plus variées et les plus agréables. C'est un assortiment de péristyles, de portiques, de galeries, de colonnades, de terrasses à l'italienne, dont les petites proportions augmentent, s'il est

possible, la pureté et la grâce. Des jardins les précèdent, les environnent. Chacune de ces habitations semble sortir d'une corbeille de verdure, de roses, de jasmins et de lis. Tout cela est propre et soigné jusqu'à la recherche la plus minutieuse. A Londres même, les boutiques ne sont ni plus séduisantes ni plus richement décorées. Des salons de lecture et de réunion s'ouvrent aux amateurs de nouvelles et de littérature. Quand nous sommes arrivés c'était l'heure de prendre les eaux. La curiosité nous a conduits dans une des salles où on les distribue. Des buveurs d'assez triste mine, assis sur des bancs le long des murs, méditaient sans doute sur l'efficacité de la source à laquelle ils venaient se désaltérer. Derrière une table de bois d'acajou, au-dessus de laquelle s'élevaient de quelques pouces les tuyaux d'une pompe garnie d'un levier en ébène, une jeune femme brodait. A notre approche elle a posé son ouvrage; et se doutant bien que nous n'étions pas malades, elle nous a présenté en souriant un verre de l'eau la plus forte de ses fontaines. Il faut l'avouer : cette eau était détestable. Celle de la mer n'est ni plus âcre ni plus nauséabonde. Nos exclamations et nos grimaces ont fort diverti

la naïade du comptoir. Elles ont même déridé les valétudinaires qui en étaient témoins. Un rayon de gaîté a effleuré rapidement leurs traits, où le spleen et ses langueurs n'ont pas tardé à reprendre leur empire et leurs droits. Quand nous nous sommes retirés, déjà les promeneurs et les promeneuses se pressaient sur les trottoirs. On s'appelait, on se rassemblait dans les salons de friandises, dans les magasins de nouveautés, de frivolités de tout genre. Plusieurs voitures attelées d'un petit cheval vif, râblé, docile[1], parcouraient la chaussée, offertes par leurs cochers à ceux qui, après les premiers soins de la matinée, les emplettes et les visites, se proposaient des excursions champêtres. Pour nous d'autres desseins nous occupent. Il nous faut quitter ce séjour qui joint aux douceurs de la solitude, les agrémens de la société. Tout y respire l'aisance, la liberté et le plaisir.

Nous nous entretenions encore du spectacle auquel nous venions d'assister, au moment où nous sommes entrés dans une rue longue, mal bâtie et peuplée de pauvres gens. La plupart des magasins n'avaient en étalage, que des us-

[1] *Pony.*

tensiles de corne ou d'ivoire, qui en effet sont l'unique commerce du pays, et n'y répandent pas une grande richesse. « Vous êtes à Kenilworth, nous a crié notre postillon. Ne voulez-vous point vous y arrêter? — Oui sans doute. » Aussitôt il nous a descendus devant une porte délabrée. Au seul bruit qu'avait fait notre voiture, une vieille femme est venue au-devant de nous, et nous a menés à travers des décombres, dans une espèce de préau fermé de murs et de tourelles. Aux parois de ces ruines, on aperçoit la trace des divers étages qu'elles portaient. Contre l'une d'elles s'élève un poirier haut de soixante pieds et chargé de fruits : c'est un prodige de végétation. Les autres sont couvertes de lierres. Des graines d'ormes ou d'érables ont germé à leur sommet, jetées par le vent, ou tombées du bec des oiseaux; et çà et là des tiges rabougries se sont développées, dont les racines pendent flétries et déchirées, hors des joints où elles avaient pénétré. Des touffes de ronces, des bouquets de morelle et de cimbalaire sortent des lézardes qui s'ouvrent de tous côtés. Quelques voûtes, quelques arcs menacent de s'écrouler bientôt.

Tels sont les restes de ce château si vanté,

bâti par Geoffroi de Clinton sous le règne de Henri Ier, et démantelé par Cromwell pendant les guerres civiles de la république. Durant cet intervalle de cinq siècles, il soutint plusieurs sièges. Tour à tour confisqué et rendu, pris ou donné, il devint une propriété royale ou particulière. Le donjon qui lui servait de citadelle portait le nom de César. Selon quelques antiquaires il remontait au règne des Saxons, selon d'autres à celui des Normands. Plusieurs corps de logis garnissaient le pourtour de la cour intérieure. Des écussons indiquaient les auteurs et la date de chacune de ces constructions. L'aile dite de Lancaster y fut ajoutée par un des fils d'Édouard III. Élisabeth gratifia de ce domaine le comte de Leicester qui s'empressa d'y faire des réparations et des embellissemens. Sans nuire aux ouvrages de simple défense, il éleva une façade superbe, et changea la distribution des appartemens. L'ostentation et la mode s'emparèrent des vastes salles d'où l'économie antique les avait constamment éloignées. De brillantes étoffes d'or et d'argent remplacèrent les vieilles tentures de cuir et de laine. Au dehors, les jardins, le parc, toutes les dépendances prirent un nouvel aspect. Mariés aux

sites environnans, les bois, les eaux, les prés offraient de toutes parts des points de vue pittoresques.

Bientôt il ne fut bruit que de la somptuosité et du goût qui avaient présidé à la création de cette merveille. On parlait de bosquets embaumés, d'asiles mystérieux, de labyrinthes obscurs, de retraites favorables aux amans. La reine désira de les voir. Elle aimait à visiter les nobles de son royaume. Le luxe qu'ils déployaient pour la recevoir lui plaisait. De son côté, elle ne les invitait, que pour les traiter avec magnificence. Son orgueil était flatté d'exciter ainsi une rivalité qui tournait au profit du commerce, stimulait le progrès des arts, rehaussait sa puissance, et répandait sur son règne un éclat jusqu'alors inconnu. Mais entre ces grandes pensées, ne cachait-elle aucun secret de son cœur? Était-ce seulement un honneur qu'elle réservait au sujet préféré qu'un moment elle voulut couronner? Ne s'estimait-elle pas heureuse de lui procurer l'occasion de signaler sa reconnaissance, ou même le tendre retour qu'elle se persuadait lui avoir inspiré? Les fêtes auxquelles elle s'attendait, lui causaient de moins vives émotions, que la douce joie de vivre près de lui, chez lui, avec

lui ; que l'espoir de l'attirer dans les agréables solitudes où déjà par la pensée elle s'égarait, de l'y rencontrer sans doute, de le laisser lire dans son ame jusqu'où elle voudrait, et de s'y abandonner sans témoins à la coquetterie platonique dont elle se faisait une vertu et un délassement. Elle connaissait déjà Kenilworth [1]. Charmée de l'accueil qu'elle y avait reçu, elle y vint de nouveau [2]. Cette fois la réception qui lui était préparée, surpassa tout ce qu'elle-même avait imaginé. Les populations de la contrée accoururent, avides de contempler leur glorieuse souveraine. Chacun formait à l'envi des vœux pour la prolongation de sa vie. On n'entendait que des cris de joie et de dévouement. Pendant la courte durée de ce séjour, les plaisirs se succédèrent sans interruption. D'anciennes cérémonies furent évoquées, dont la bizarrerie s'augmentait par la singularité des costumes de ceux qui en composaient le cortége. Tournois, carrousels, joutes, spectacles, bals, déguisemens, chasses, rien ne fut oublié pour amuser la royale hôtesse. Partout elle retrouvait les raffinemens

[1] 1565, 1572.
[2] 1575.

d'une exquise sensualité. Sa table était splendide et chargée des mets les plus rares. Les conviés de tous les rangs en avaient de séparées où régnait une profusion inépuisable. Les vins précieux coulaient à flots, et l'on but trois cent soixante-cinq muids de bière [1].

S'il fallait ajouter foi à de vieilles chroniques, des scènes romanesques auraient terminé ce drame dont le début promettait un moins tragique dénouement. L'histoire les a démenties. Me siérait-il d'ailleurs de les retracer après Walter Scott qui les a embellies de toutes les grâces de sa muse féconde? Mais les créations intéressantes du célèbre romancier reviennent à la mémoire, dans ces lieux qu'il suppose en avoir été les témoins. On cherche l'appartement d'Élisabeth, la place de la couche moelleuse où tant de douces illusions l'avaient bercée, qui furent suivies plus tard d'un triste désenchantement. Les croisées dont on voit encore quelques baies, donnaient sur un lac immense, autour duquel étaient groupés des arbres majestueux qui se réfléchissaient dans ses eaux. De là un vaste paysage se déployait, paré de tous les ornemens

[1] HUME, *Histoire d'Angleterre*, tome V, app. III, p. 486.

de l'art et de toutes les beautés de la nature. Ce spectacle était ravissant. Aujourd'hui le lac est desséché; les terres sont en culture; les fabriques, les monumens épars à leur surface ont croulé; et sur l'emplacement du château il ne reste de logeable que quelques chambres près de la porte d'entrée. Un fermier les habite avec sa famille. La cheminée de l'une d'elles est en albâtre: c'était celle de la chambre à coucher d'Élisabeth. Entre les sculptures dont elle est décorée, des guirlandes de fleurs enlacent les lettres initiales des noms de Robert Leicester. On y lit aussi sa devise, *droit et loyal;* et celle qu'il avait prêtée à son auguste maîtresse, *la vertu ne meurt pas.* Quel intérêt s'attache à ces mots symboliques, si souvent contredits par la vie de ceux qui les adoptèrent! Quel attrait on se sent pour les confidens muets d'entretiens dont le secret n'a pas été révélé! L'imagination cherche à les reproduire. Elle les rend à son gré timides, passionnés, jaloux, selon les personnages, leurs caractères, et les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, et donne ainsi à l'histoire, le caractère du roman. Le comte de Clarendon à qui le domaine de Kenilworth appartient, veille à la conservation des ruines

de son antique château. Mais est-il au pouvoir de l'humanité de prévenir ou d'arrêter les ravages des siècles ?

Out upon time! it will leave no more
Of the things to come than the things before!
Out upon time! who for ever will leave
But enough of the past for the future to grieve
O'er that which hath been, and o'er that which must be :
What we have seen, our sons shall see;
Remnants of things that have pass'd away,
Fragments of stone, rear'd by creatures of clay [1].

Au sortir de Kenilworth le pays est stérile. Soit négligence, soit infécondité, la culture paraît peu soignée. La fougère et l'ajonc marin croissent en abondance. Les approches de Coventry n'ont pas une apparence meilleure. La ville est mal bâtie. Ses maisons sont vieilles et ses rues étroites. Il s'y fabrique des soieries, des rubans et de l'horlogerie; et tout riche qu'est son commerce, il ne semble pas répandre une grande aisance parmi les habitans. On y compte

[1] Byron, *Siège de Corinthe*, XVIII.

Maudit soit le tems! il ne respectera pas plus les choses qui seront, qu'il n'a respecté celles qui furent. Maudit soit le tems, qui du passé ne laissera jamais à l'avenir que ce qu'il faut pour déplorer la perte de ce qui a été et de ce qui doit être! Nos fils ne verront que ce que nous avons vu; les restes des monumens détruits, et les débris des pierres qui avaient été élevées par des créatures d'argile.

plusieurs établissemens de charité : c'est l'accompagnement ordinaire et, à ce qu'il paraît, indispensable de l'industrie britannique. Par bonheur nous n'en sommes pas encore à ce degré de perfectibilité ; et puisse-t-il ne nous être pas réservé ! Lors du massacre général des Danois, les femmes de Coventry se signalèrent par leur courage et par l'ardeur de leurs vengeances. A voir celles d'aujourd'hui, l'on peut douter qu'elles fussent capables des vertus sauvages de leurs aïeules. Les mœurs actuelles laissent aux Anglaises, peu de moyens et d'occasions de déployer leur énergie patriotique ; et sûrement le bonheur du ménage n'y perd rien. Nous avons vu des Françaises patriotes. J'ignore le bien qu'elles faisaient, mais je pourrais bien raconter leurs fureurs et les terribles effets de leur influence. Coventry s'associa aux persécutions qu'essuya Marie Stuart. Elle se chargea de la captivité de cette infortunée, quand les provinces septentrionales se soulevèrent pour lui rendre la liberté. Alors la royauté crut pouvoir lui confier une de ses victimes ; mais au tems de Charles II, l'opinion publique n'y était plus la même : cette ville s'était tellement prononcée en faveur du Parlement, qu'une des premières

mesures de la restauration fut d'en raser les murailles.

On arrive à Atherstone par une route bordée de coteaux qui recèlent des bancs épais d'une pierre rougeâtre semblable à celle des Vosges, et que recouvre à peine une légère couche de terre végétale. Ce bourg qui n'a guère plus de trois mille habitans fait un commerce étendu de chapellerie. Son nom figure dans une des crises les plus mémorables de l'histoire d'Angleterre. Lord Stanley campait dans une plaine voisine, attendant l'occasion de voler à la rencontre de Richard III que Richmond combattait à Bosworth. Ce secours décida la victoire. Le roi mourut les armes à la main. Ses crimes ne méritaient pas une fin si glorieuse. Trouvé nu sur le champ de bataille, son corps fut jeté en travers sur un cheval, et transporté à Leicester où on l'enterra sans cérémonie. En lui s'éteignit la famille de Plantagenet qui avait régné plus de trois siècles. Ainsi finit encore la lutte des maisons d'York et de Lancaster qui avait coûté tant de sang répandu par les armes ou sur les échafauds.

Ashby-de-la-Zouch, dans le comté de Leicester, n'est pas plus peuplé qu'Atherstone. Il a plusieurs manufactures de chapeaux et de co-

tonnades. Les eaux minérales de son voisinage jouissent de quelque réputation.

Nous allons maintenant à Derby. Des canaux chargés de bateaux de charbon, côtoient le chemin. On reconnaît la ville aux nuages de fumée qui s'élèvent de ses fourneaux. Les maisons de plaisance qui se sont multipliées dans ses environs annoncent une cité populeuse. Elle donne son nom au comté dont elle est le chef-lieu. Bâtie au fond d'une riante vallée, elle occupe la rive occidentale de la Derwent. Plusieurs branches d'industrie y prospèrent. Elle fait un commerce considérable de colonnes, de vases, d'urnes et d'ornemens de toute espèce, propres pour la décoration de l'architecture. Ces divers objets sont de marbre et d'autres substances analogues dont le pays offre d'abondantes carrières. Un moulin ingénieux, mais d'une complication qui serait dédaignée maintenant, y fut porté d'Italie en 1719, à grands frais et non sans danger. La soie en reçoit tous les degrés de préparation qui doivent précéder son emploi dans le tissage. Elle passe ensuite dans les ateliers d'où sortent ces étoffes sans consistance et de nuances fausses, qui ne soutiennent aucune comparaison avec les produits de nos admirables fa-

briques de Lyon. Derby possède en outre des manufactures de toile de coton et de bijouterie. On y fait aussi de la porcelaine remarquable pour la finesse de la pâte, l'assortiment des couleurs et l'originalité des dessins. De là viennent enfin toutes les poteries en faïence commune, qui se distinguent par la pureté de leurs formes, de leurs proportions, et des reliefs dont on les enjolive. Il n'y a pas un de ces ustensiles de ménage qui ne fasse envie, tant ils sont légers, gracieux, faciles à saisir, à poser, à laver. L'élégance et la commodité de tout ce qui est d'un usage journalier, occupent exclusivement en Angleterre, ceux qui se livrent à ce genre de production. Une sorte d'orgueil national s'attache à accélérer ce perfectionnement, et à en jouir. Sous ce rapport, la France est fort arriérée. L'habitude y combat long-tems la concurrence et l'émulation. Le bon goût pénètre difficilement dans les classes inférieures; et des pertes incalculables amènent seules l'abandon des vieilles routines.

❀

LES DIVERS MOYENS DE COMMUNICATION.

UNE FORGE. — ALFRETON. — CHESTERFIELD. — SHEFFIELD.

COUTELLERIE DE ROGERS. — SES OUVRIERS.

L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ. — LE TOMBEAU DE W. WALKER. — BARNSLEY.

WAKEFIELD. — LEEDS.

Leeds, le 7 juillet 1826.

Les traces d'une activité industrielle et commerciale commencent à se manifester. De hautes cheminées en briques apparaissent de loin à loin dans les plaines, au sommet des coteaux. Les grandes routes, les sentiers, les canaux, les chemins de fer traversent le pays dans toutes les directions et multiplient les genres de communication d'un lieu à un autre. Pendant que des voitures particulières ou publiques franchissent les distances avec une vélocité incroyable, sans rencontrer la moindre ornière, sans éprouver aucun cahot, les piétons passent à pied sec et à l'abri de tout accident, sur un petit trottoir sablé dont les talus sont plaqués de gazon. Tout à l'heure, c'étaient des cultivateurs, des

hommes de peine chaussés de bons souliers, et vêtus de blouses solides et étoffées. De jeunes paysannes se sont croisées avec eux. Un chapeau de paille que retiennent des rubans attachés sous le menton; une robe de toile peinte qui descend jusqu'à la cheville du pied; un petit fichu bariolé de vives nuances ou imprimé de dessins bizarres, négligemment noué autour du cou et dont les pointes s'agitent au gré du vent, composent leur toilette. Ce costume a l'air tant soit peu prétentieux pour des filles de campagne, du moins aux yeux d'un Français. Elles portent au bras un panier plein de fruits, d'œufs ou de légumes destinés à l'approvisionnement du marché prochain. Quoique prompte et saccadée, leur démarche ne manque ni de décence ni d'une sorte de grâce. Elles ne sont point hâlées par le soleil. Le climat brumeux dans lequel elles vivent, peut-être aussi les soins qu'elles prennent, conservent la fraîcheur de leur teint. Leurs yeux presque toujours de couleur claire, jettent à la dérobée des regards d'une douceur ineffable et de la plus ingénue pudeur. En même tems des chariots enchaînés l'un à l'autre, roulent, à l'aide d'un seul attelage, dans les rainures de fer dont leurs roues ne peuvent

s'écarter. Je viens d'en compter dix que quatre chevaux traînent sans effort, bien que chacun d'eux contienne cinq à six milliers de charbon, tandis qu'à la surface d'un canal latéral, des bateaux chargés de diverses denrées voguent vers le lieu de leur destination. Combien de voies ouvertes à toutes les conditions, à toutes les fortunes, à tous les besoins! Que de calculs pour encourager le luxe, le commerce, la consommation, tout ce qui constitue la richesse et la vie des états! Dans cette carrière de progrès social, chacun lutte d'industrie, et concourt par toutes sortes d'entreprises à accélérer la circulation et l'accroissement des capitaux. Le gouvernement intervient-il? Ce n'est que pour protéger ce qui lui semble utile, aplanir les difficultés, lever les obstacles, ou bien pour indiquer le danger, s'il y en a, et préserver d'une ruine certaine, ceux qui voudraient s'y exposer. Le reste est abandonné à la sagacité des spéculateurs, dont les profits sont nécessairement modérés par la concurrence.

Des mines de houille et de fer s'offrent de tous cotés à la surface du sol. Leur exploitation emploie presque exclusivement les habitans d'Alfreton, gros bourg d'environ cinq mille ames.

Une fonderie se trouve sur le bord du chemin. Contre l'usage on nous permet de la visiter. Plusieurs fourneaux sont allumés. Du centre de leur foyer coule une espèce de lave dont les scories réduites en fragmens d'un volume à peu près égal, servent à l'entretien des routes. Le minerai est en fusion ; et l'on se dispose à le jeter dans les moules. Les chefs, les ouvriers sont à leur poste. Une grue immense dirigée par un seul homme, armée de crocs qui pendent au bout d'une chaîne, saisit les creusets ardens, les enlève et va les verser avec précaution dans les divers orifices préparés pour recevoir leur contenu. Pendant que cette opération se fait, des travaux de tout genre s'exécutent par la puissance d'une machine à vapeur. A la fois elle meut les soufflets de la forge, soulève des marteaux qui ne cessent de battre, coupe, fore, tourne, polit le fer, et fait à l'aide d'emporte-pièces, des ouvrages d'une telle régularité que la main de l'homme et son intelligence ne sauraient l'atteindre. Il suffit de présenter le métal aux outils qu'elle met en action ; et sur-le-champ il prend la forme que l'on désire. Ce spectacle a quelque chose de surnaturel qui tient de la magie et de l'enchantement. On sort tout ému

de ces vastes hangars éclairés par des brasiers incandescens, noircis par la fumée, remplis d'une population qui ne semble occupée qu'à recueillir les dons d'un agent invisible.

Vers le nord, le nombre des houillères et des forges augmente. La terre est, pour ainsi dire, couverte de petits volcans en éruption. Chesterfield, joli bourg bâti sur la rive gauche de la Rother et qui compte la même quantité d'habitans qu'Alfreton, en tire de grands avantages. Mais ces mines ne sont pas la seule source de sa richesse. Les tapis qu'on y fabrique ont du débit. Il est surtout renommé pour ses poteries noires dont pendant long-tems il approvisionna la majeure partie de l'Europe : la glaise dont elles sont faites repose sur une couche de silex et de charbon. Un canal favorise les débouchés de son commerce.

Maintenant nous entrons dans le comté d'York, le plus considérable de l'Angleterre. Il a environ douze cent mille habitans. Ses productions sont extrêmement variées. La terre est fertile en céréales. De gras pâturages facilitent l'éducation des troupeaux. Les montagnes renferment du fer, du plomb, du charbon, du jais, de l'alun. La première ville qui se présente, se

nomme Sheffield : c'est une des plus florissantes du royaume. Elle est sur une hauteur au confluent du Sheaf et du Don. Des maisons de plaisance l'environnent. Son séjour serait agréable si la fumée épaisse de ses usines n'y entretenait constamment une atmosphère de suie, qui, sans s'éclaircir jamais, salit de ses dépôts de bistre les murs des maisons, l'intérieur des appartemens, les vêtemens et le linge : l'épiderme même de la plupart des habitans en est comme imprégné. Les maîtres de forges, marchands de métaux, chaudronniers, quincailliers, couteliers et fabricans de plaqué y abondent. Des premières, elle a admis et perfectionné les nouveaux procédés industriels. Le bas prix du combustible et l'emploi des machines lui ont procuré de bonne heure dans les marchés, une supériorité qu'elle conserve. Nulle part l'économie du tems n'a été poussée plus loin, soit par la division du travail, soit par l'usage des expédiens les plus prompts. Mais le développement des élémens de sa prospérité, ne l'a point aveuglée sur le sort des ouvriers qui y contribuent. L'expérience a révélé les dangers qui menacent la vie des plaqueurs et des émouleurs. Les savans, interrogés sur les moyens de les en pré-

server, ont fait jusqu'à ce jour de vaines tentatives. Les émouleurs surtout, paraissent soumis dans un tems fort court, à la phthisie occasionée autant par l'attitude à laquelle ils sont contraints, que par les parcelles imperceptibles d'acier qu'ils ne cessent d'aspirer, et dont le passage dans les poumons ne tarde pas à blesser cet organe et à l'ulcérer. On a fait le calcul de leur mortalité, et les résultats en sont désespérans : aussi leur salaire est-il très-élevé.

Aucun voyageur n'omet de visiter les magasins et les ateliers de M. Rogers, l'un des manufacturiers les plus fameux de la ville. On entre dans une galerie éclairée par de grandes croisées. Des armoires vitrées en garnissent le pourtour. Au milieu, sur une longue table d'acajou, des armes blanches, des couteaux, des ciseaux, des canifs, une multitude d'instrumens en acier sont exposés à nu, sous des verres bombés, sous des châssis en glaces ; et plusieurs commis n'ont d'autre emploi que de frotter et d'essuyer ce que les chalands ont touché. A voir ces pointes acérées, ces tranchans aigus, sur lesquels la lumière glisse, et dont elle marque les aspérités par des reflets étincelans, on éprouve une sorte de frisson, comme si l'on ne pouvait man-

quer de se blesser en les regardant. Voici un damas et une fourchette, longs chacun de deux pieds et demi, destinés à découper et servir les monstrueux aloyaux du pays, dont la renommée n'exagère ni le poids, ni le volume, ni surtout la succulence. A côté sont des ciseaux de poupée, qui n'ont pas une ligne et demie de longueur, et dont l'exécution ne laisse rien à désirer. Mille autres objets passent sous vos yeux. Quelque tems que vous mettiez à examiner ce brillant étalage, personne ne vous presse. Au contraire chacun cherche à exciter votre curiosité et se hâte de la satisfaire. Vous pouvez acheter la moindre chose : on aura pour vous la vendre la même complaisance que si vous traitiez d'un approvisionnement important. Il vous est permis sans difficulté, de parcourir les ateliers et d'en suivre les divers travaux. Chaque genre d'ouvrage a ses emplacemens séparés. Ici, l'on ne forge que des lames en fer. Là, un tranchant d'acier plus ou moins délié y est soudé : et quelquefois il est si mince et si étroit qu'on a dit des rasoirs auxquels on l'adaptait, qu'ils n'étaient pas faits pour couper mais pour être vendus. Plus loin les manches sont préparés. Ailleurs on y ajuste les lames. J'ai vu faire en

quelques secondes, un canif qui semblait se plier et se façonner sous le marteau comme une cire molle. Les émouleurs sont dans de grandes salles munies de ventilateurs pour renouveler, s'il est possible, l'air qu'ils sont forcés de respirer. Le bruit des meules qui tournent plus ou moins vite, le sifflement de l'acier qu'elles aiguisent, les étincelles qui jaillissent de ce frottement, cette activité qui inspire le plus vif intérêt, causent un sentiment pénible, quand on songe à la fin prématurée des hommes jeunes et vigoureux qu'on voit si diligens à procurer, au péril certain de leur vie, l'aisance et le bien-être passagers de leur ménage. Des troubles viennent d'agiter Sheffield. L'augmentation des salaires en a été le prétexte. Malgré leur instruction prétendue, les ouvriers ne comprennent pas que le surhaussement du prix de la main-d'œuvre diminue immédiatement la consommation; et que, lors même qu'il serait général et simultané, le nombre des acheteurs se restreint aussitôt dans une proportion d'autant plus forte que les fortunes sont plus inégales. Quelques dévastations, quelques ruines attestent encore leurs stupides fureurs. Ils en veulent principalement aux machines qu'ils accusent de leur misère. La

maison Rogers a été exempte de ces attaques. Elle s'en félicite, sans savoir à quoi attribuer sa bonne fortune dans le malheur commun. Y échappera-t-elle toujours? Cette question en renferme de très-graves. Il s'agit de savoir si la valeur des objets manufacturés doit se régler par la concurrence des consommateurs, ou par l'exigence des producteurs. Ces causes tendent également à l'accroître; mais on conçoit qu'il y a une limite au-delà de laquelle toute circulation s'arrête nécessairement. Or, le fabricant seul la connaît; l'ouvrier l'ignore; et dès que celui-ci cesse de s'en rapporter à son chef sur cette appréciation qui les touche de si près l'un et l'autre, il y a ruine pour tous les deux.

On compte à Sheffield plusieurs établissemens de charité, d'utilité publique et de pur agrément. Entre les églises, celle de la Trinité, vouée jadis à saint Pierre, attire les curieux. Ils vont y chercher le tombeau de William Walker qu'on suppose avoir été l'exécuteur de Charles Ier. Il m'a été impossible de le découvrir, malgré la science du cicérone qui nous guidait. Le souvenir de ce bourreau vit encore, et la place de ses restes va bientôt être ignorée. Quand on se le représente sur l'échafaud royal, armé de sa

hache, attendant que la victime fût prête, tous les yeux fixés sur lui, envié peut-être par quelque fanatique, ému sans doute lui-même du coup qu'il allait porter, on s'indigne du repos dont il jouit maintenant. Il se cachait déjà au jour fatal où il fondait sa hideuse renommée, puisqu'il avait un masque sur le visage : le tems s'est chargé d'effacer jusqu'à la dernière trace de son passage sur la terre.

Barnsley est à quatorze milles de Sheffield. On n'y voit non plus que des fabriques de quincaillerie, de fil de fer et de clous. Ce relais mène à Wakefield. On passe le Calder sur un pont où il y avait autrefois une chapelle, convertie aujourd'hui en un magasin au profit des pauvres. La ville est au-delà. Une colline l'abrite. La régularité et la largeur de ses rues la placent au premier rang entre celles du comté d'York. Il s'y fait un commerce considérable d'étoffes de laine.

La fin de cette journée nous conduira jusqu'à Leeds, qui s'annonce de fort loin par le dôme de fumée dont cette ville manufacturière est couverte. Nous arrivons un peu tard. Chacun vient de quitter l'ouvrage. Une population abondante circule de tous côtés. L'hôtel de Greaves

où nous descendons n'est pas digne d'être recommandé. Tout y est d'une cherté excessive. Les logemens ne sont ni propres ni commodes ; et le service s'y fait mal et de mauvaise grâce.



LEEDS. — UNE MANUFACTURE DE DRAPS.
HALLES AUX DRAPS. — LES ENVIRONS DE LEEDS. — HAREWOOD.
HARROWGATE ET SES EAUX MINÉRALES. — RIPON.
SOUVENIRS DE CHARLES I[er].
NEW-INN. — CATTERICK-BRIDGE. — DARLINGTON.
UN CHEMIN DE FER.

Darlington, le 8 juillet 1826.

Leeds ne le cède à Sheffield ni pour sa population, ni pour sa richesse. Les produits de son industrie sont plus variés. Cette ville a des manufactures de draps, de tapis, de toile, de chapeaux et de tabac, des tanneries, des papeteries, des verreries et des poteries de terre. Dans le nombre de ses usines, il en est de fort curieuses à cause des mécaniques qui y sont adaptées. On se procure aisément la permission de visiter celle de M. Hurst. Aucun spectacle ne peut se comparer à celui des ouvrages qu'exécute au même moment la machine à vapeur établie dans ses ateliers. Elle trie la laine, la carde et la file, tisse le drap, le foule à l'aide de marteaux sur des tables arrosées d'eau courante, le tond, le

plie, le presse : que dirais-je encore? Une sorte de discernement règle son action continuelle. De jeunes filles, des enfans suffisent pour corriger les fautes accidentelles de cet artisan mécanique qui remplace avec tant de dextérité, la main de l'homme et son intelligence. L'esprit s'inquiète d'un travail qui ne connaît pas la fatigue, d'une création qui n'a pas besoin de repos. A voir sortir cette étoffe comme d'une source intarissable, on suppute involontairement le nombre des acheteurs; et l'on redoute l'impuissance de la consommation à absorber une production si rapide. Deux halles servent à la vente publique. L'une est pour les draps blancs, l'autre pour les draps teints. Ce sont de vastes magasins ouverts deux fois par semaine et pendant une heure seulement. Chaque fabricant a sa place marquée. Des pièces d'étoffes y sont entassées; et des commis veillent à leur débit. Passant d'une pile à l'autre, les chalands font leur choix et leurs achats. Quoiqu'il y eût foule, je me suis mêlé parmi eux. On ne se livrait point à de vaines paroles; chacun était à son affaire : il s'agissait de ne pas perdre un instant de la durée du marché.

Indépendamment des routes qui partent de

Leeds, d'autres voies favorisent ses exportations. Des canaux l'unissent à la mer d'Irlande et à celle d'Allemagne. Le premier débouche dans la Mersey. Par l'Ouse, le second se joint à l'Humber. Le charbon y arrive en outre par des chemins de fer, sur des chariots mus par la vapeur. Malgré ces facilités, l'encombrement des marchandises a amené dans ces derniers tems, une stagnation ruineuse. Le travail en a été momentanément suspendu. De là des émeutes qui ont eu de graves conséquences, dont les traces sont loin d'être effacées, et qu'un funeste aveuglement ne peut manquer de renouveler.

Un orage a éclaté cette nuit. La pluie qui ne cesse de tomber, refoule sur la ville, la fumée des cheminées et des fourneaux dont elle est hérissée. Dans les rues coulent des ruisseaux d'une eau noire, bourbeuse et infecte. La boue épaisse de la chaussée rejaillit sur les trottoirs. On ne conçoit pas qu'il soit possible de vivre dans cette dégoûtante atmosphère. Hâtons-nous d'en sortir. Quelle jouissance de retrouver un air pur et léger! La campagne change d'aspect. Ce n'est plus dans les entrailles de la terre que les habitans vont chercher ses dons : ils les trouvent à sa surface. La culture a repris ses

droits; et une végétation abondante répond aux travaux du laboureur. Des fermes isolées se montrent de distance en distance. On rencontre des maisons groupées ou éparses. La vie des champs se reproduit à chaque pas, avec tous les attraits qui la rendent si séduisante. On traverse quelques parcs dont l'étendue et les embellissemens signalent l'opulence de leurs propriétaires. Le manoir gothique ou moderne apparaît dans le lointain, tantôt au sommet d'une colline pittoresque, tantôt au centre d'une pelouse fleurie, ou bien ombragé de bouquets de chênes, de hêtres et d'arbres verts. C'est au sein de ces rians paysages qu'est situé le bourg de Harewood, baigné par les eaux de la Warf, petite rivière qui coule de l'ouest à l'est, et se jette dans l'Ouse au-dessous de Tadcaster. Un domaine considérable en dépend, renommé pour le charme de ses sites, et la magnificence de son château. Nous avions l'intention de le parcourir; mais on attend les maîtres du logis, et ils ont défendu d'admettre aucun étranger. N'est-il pas naturel qu'ils se réservent quelque liberté pour le moment de leur arrivée? Poursuivons donc notre voyage.

La première station se nomme Harrowgate,

village charmant divisé en deux hameaux. Des eaux ferrugineuses et sulfureuses lui ont donné naissance, et y attirent dans la saison une affluence considérable. Les auberges, les habitations particulières, les établissemens publics offrent à ceux qui les fréquentent, toutes les aises de la vie. On va d'une source à l'autre par des chemins couverts d'ombrage. Elles sont enfermées pour la plupart, dans de petits salons, dans des kiosques de forme orientale, ornés avec goût et simplicité, et garnis de siéges en dehors et en dedans. Une jeune femme est communément chargée de distribuer le breuvage salutaire à ceux qui se présentent. Son embonpoint, son air de santé inspirent aux malades l'espérance qui les console, les soutient et souvent les guérit; et rarement elle manque d'y joindre les témoignages d'un intérêt qu'il ne faut peut-être pas approfondir, mais dont on aime toujours à être l'objet.

Ripon, ville fort ancienne, est à onze milles d'Harrowgate. Les perfectionnemens de l'édilité n'y ont pas encore pénétré. Ses rues sont d'une irrégularité choquante. Les éperons qu'on y fabrique, passent pour être d'une qualité supérieure, tant pour la pureté de l'acier que pour

la façon. Elle est citée dans la lutte de Charles Ier contre ses peuples, du pouvoir monarchique contre la liberté. Après la signature du covenant écossais qui avait pour but la défense personnelle de Charles Ier et la résistance à toute innovation religieuse, des commissaires nommés par le roi et par les covenantaires s'y réunirent. Leur mission était de pacifier le pays : il n'y eut pas même de trêve. Les hostilités continuaient. Strafford, qui commandait l'armée royale, obtint des succès. Le roi fut accusé de faire verser par un papiste, le sang des protestans. De part et d'autre, on pensa qu'à Londres, les négociations seraient plus promptes et plus faciles; et Ripon ne vit que les premières tentatives d'un rapprochement qui dès lors était devenu impossible.

La contrée ne cesse d'offrir le spectacle des richesses champêtres. Tout respire le bien-être et l'aisance. A la ferme plus ou moins ornée succède le château; après les terres cultivées viennent les bois, les prés et les vergers. Des murs soigneusement entretenus, des clôtures fraîchement peintes, des haies épaisses divisent les propriétés, et chacune de leurs parties entre elles. L'économie domestique la mieux enten-

due préside à tout. Voici un relais établi depuis peu. Il est isolé. On le nomme New-Inn. Une veuve est à la tête de cet établissement, et y a joint une auberge. Elle est officieuse, serviable. Ses logemens ont presque de l'élégance. Quelle agréable surprise, que cette hospitalité renaissante pour ainsi dire à chaque pas!

La chaleur est telle que la plupart des rivières manquent d'eau : la Swale à Catterick-Bridge est entièrement à sec. Au-delà de la Tees qui sépare le Durham du comté d'York, est Darlington, ville de dix mille ames, sur la Skèrn. Elle a plusieurs manufactures d'étoffes de laine et de coton. C'est un marché considérable de houille et de produits agricoles. Un chemin de fer l'unit au port de Stockton sur la Tees. L'ouverture de cette communication qui date du mois de septembre dernier, fut une fête pour le pays. La population entière des environs accourut pour y assister. Les chariots chargés de marchandises, de toutes sortes de denrées, et tirés par des chevaux, furent dételés à leur arrivée au pied du plan incliné où commencent les rainures. Il s'y plaça autant d'ouvriers et de curieux qu'il en put tenir; et à l'aide de machines locomotrices, ils parvinrent en huit minutes au point culmi-

nan tde la première ascension. Là on les attacha à la file les uns des autres. Une voiture pavoisée des couleurs nationales, ornée de guirlandes et de devises, et remplie de musiciens occupait le centre. On estime que le poids total de ce convoi était d'environ deux cents milliers. Au signal convenu, une nouvelle machine imprima le mouvement à cette masse qui s'ébranla et roula comme un seul char, aux applaudissemens et aux acclamations de la foule attirée sur son passage, tandis que les airs chéris du peuple retentissaient en accords mélodieux. Des cavaliers franchissant les barrières et les fossés, renoncèrent à la suivre. Sa vitesse moyenne était de quatre lieues à l'heure. Au plus fort de la descente, elle en dépassa cinq dans le même espace de tems.

La meilleure auberge de Darlington est chez Scot, à l'enseigne de King's-Head. Je la recommande aux voyageurs. On y trouve une famille de braves gens, et tous les égards et les soins qui font oublier que l'on n'est pas chez soi.



LE DIMANCHE. — LE COMTÉ DE DURHAM.
SA CAPITALE.
SOUVENIRS DE RICHARD Ier. — SUNDERLAND.
SON PONT DE FER. — LE PORT. — NEWCASTLE. — MORPETH. — FELTON.
MONUMENT EN L'HONNEUR DE NELSON. — ALNWICK.

Alnwick, le 9 juillet 1826.

Il arrive fréquemment en voyage, d'ignorer le jour de la semaine. Les distractions sont si répétées; l'esprit est frappé de tant d'objets divers; tant de souvenirs se pressent dans la mémoire; l'imagination est si puissamment excitée, que la mesure du tems échappe. Le silence et l'oisiveté de la ville viennent de nous avertir que c'est aujourd'hui dimanche. Ce contraste d'un repos si parfait, dans le pays où le travail est si honoré et si nécessaire, cause toujours un étonnement nouveau. On ne voyait d'abord dans les rues, que les servantes allant à la provision de lait, ou bien de jeunes garçons sur des ânes attelés à de petites charrettes surmontées d'un baril, courant au galop en faire la distribution. Puis quelques groupes se sont formés

sur la place. C'étaient des familles, des amis qui n'ont pas tardé à partir dans des voitures semblables à des corbeilles, pour se rendre dans les campagnes des environs. Quant aux classes inférieures, elles ne sortent pas sitôt : l'heure du cabaret et de la tabagie n'a pas sonné. On saura plus tard comment elles profitent des leçons de morale débitées dans la chaire évangélique. L'ivrognerie est leur vice dominant. Elles sont en général peu sensibles aux plaisirs qui ne les abrutissent pas, quelque idée que l'on attache d'ailleurs à la diffusion des lumières dans le Royaume-Uni ; et ce soir les rues et les chemins ne prouveront que trop la justesse de cette observation.

Le sol du comté de Durham est ingrat. Sa surface résiste aux efforts de l'agriculture. Ce comté puise sa richesse dans le sein de ses montagnes. Des mines de différens métaux, des carrières de marbre et de grès, des sources minérales y entretiennent une active industrie, un grand commerce, et y amènent périodiquement des surcroîts de population fort lucratifs. Ses fabriques de serge, de calmande et d'autres étoffes légères en laine sont renommées. Durham, sa capitale, est bâtie sur un groupe de collines. L'é-

glise métropolitaine et le palais épiscopal la dominent. A ses pieds coule la Wear dont les bords embellis par l'édilité municipale et les soins des habitans, offrent des promenades agréables. De toutes parts l'aspect de cette ville est pittoresque ; et l'air qu'on y respire passe pour être très-sain. Comme chez les modernes Romains, un évêque y exerçait jadis les droits de la souveraineté ; mais il ne les tenait d'aucune mission divine, ni de la foi, ni de la tradition. Entraîné par la fureur des croisades, Richard Ier les lui avait cédés à prix d'argent. Il eût de même vendu Londres, disait-il, s'il s'était présenté un acheteur, afin de mieux signaler son ardeur pour la destruction des infidèles. De quel dédain n'est-on pas saisi, en songeant aux engouemens singuliers qui s'emparent successivement des peuples et des souverains, ici pour des sectes plus ou moins absurdes, là pour des principes de gouvernement plus ou moins vrais, rarement pour la paix, souvent pour la guerre, toujours pour quelque ambition individuelle, jamais pour la félicité publique! Au reste les hommes sont ainsi faits. Quelques-uns naissent pour ébranler le monde. A leur voix, toutes les passions fermentent. Pour reconstruire à leur guise,

ils se hâtent de démolir. Rencontrent-ils des adversaires? le combat s'engage aussitôt. Celui que le succès couronne voit la foule voler à lui, tandis que déjà quelque rival, quelque envieux l'attaque, renouvelle la lutte, et le renverse, pour perdre lui-même ensuite le prix de ses efforts. Heureux le siècle avare de ces agitations et de ceux qui les excitent!

Sunderland est à quatorze milles de Durham, sur le bord de la mer, à l'embouchure de la Wear. Une rue spacieuse le partage. Elle aboutit au port qui est renfermé entre deux jetées, l'une au nord, l'autre au midi. A l'extrémité de la première s'élève un phare de construction élégante. Plusieurs navires sont à l'ancre. Le plus grand nombre est abrité dans l'intérieur de la rivière. On n'aperçoit à bord que les gardiens. Les quais sont déserts. C'est l'heure du service divin, et la population entière est réunie dans les temples. Les sons d'une musique militaire interrompent seuls ce religieux silence : ils sortent de l'enceinte des barraques où loge la garnison. Les marches triomphales qu'elle joue, conviennent mal aux dernières victoires que les soldats ont remportées. Les troubles de l'intérieur ont gagné les côtes. C'est encore l'augmentation du

prix des journées qui a ému la classe ouvrière. Depuis quelque tems les matelots et les armateurs ne s'accordaient plus sur le prix des engagemens. Les premiers refusaient leur service. Il vint des marins étrangers. Un jour que ceux-ci menaient à la mer un navire de charbon, les Sunderlandais les assaillirent. Investis des fonctions de constables spéciaux, les principaux armateurs vinrent dans des chaloupes pour protéger l'expédition. A peu de distance quatre cents mutins les abordèrent et les jetèrent à l'eau, ainsi que leur équipage dont le capitaine et le second furent seuls respectés. Un détachement de dragons survint. A la proclamation de la loi martiale, la populace répondit par de la boue et des pierres. Un feu de peloton qui tua trois hommes et en blessa d'autres grièvement, mit fin à cette révolte. Force resta à la loi; mais il n'y a point à se réjouir de semblables triomphes. Un gouvernement en profite et ne s'en vante pas. La façade de la caserne offre encore les traces des armes familières à la populace. La plupart des vitres sont cassées. Un reste d'effervescence ou du moins quelque rancune agite les vaincus; et pour distraire les vainqueurs qui ne se montreraient pas isolés sans imprudence,

leurs officiers cherchent à adoucir les rigueurs de la clôture momentanée à laquelle ils les soumettent.

La Wear arrive à Sunderland à travers des hauteurs escarpées et sauvages. Du haut des rochers qui les couronnent, un pont en fer s'élance d'une rive à l'autre. Il est à cent pieds au-dessus de la surface du fleuve. L'arche unique dont il se compose a deux cent trente pieds d'ouverture. Au centre de la balustrade à jour qui lui sert de garde-fou, l'auteur a gravé ces mots : *Nil desperandum auspice Deo*[1] : étonné de son ouvrage, soit piété soit modestie, il y fait intervenir la Divinité. Les courbes et leurs assemblages sont ornés de découpures gracieuses. Des vaisseaux de quatre cents tonneaux passent dessous avec leur mâture complète. Arrêté sur sa plate-forme, vous embrassez d'un seul regard, les quais spacieux qui se prolongent jusqu'à la mer, garnis de grues et de cabestans, sillonnés de chemins à rainures pour la facilité des transports, et bordés de maisons, de magasins, de chantiers de construction et d'ateliers de marine. Des barques et des navires de toute

[1] Il ne faut désespérer de rien, avec l'aide de Dieu.

forme et de toute dimension remplissent la rade. Quelques-uns sont chargés de chaux, de verre, de bouteilles, de meules à aiguiser et d'autres produits industriels ou naturels. La plupart ne portent que du charbon. C'est par ici que s'écoulent en grande partie les mines de Newcastle. Le combustible qu'on en retire, arrive dans des tombereaux mus par la vapeur, et devient la base d'un commerce considérable. Toutefois ni le luxe, ni le bien-être même, ne paraissent avoir pénétré dans ce riche entrepôt. La ville est sale et triste, et toute noire de la poussière qui s'élève du principal objet de ses spéculations. Une atmosphère lugubre l'enveloppe. Le caractère des habitans, si l'on en peut juger par leur contenance grave et morose, semble en avoir reçu quelque influence. Frappé de leur air mécontent sinon malheureux, on quitte avec plaisir cette ville maritime où l'urbanité paraît assez étrangère.

Le pays continue d'être montueux et aride. Aucune rivière, aucun ruisseau ne l'arrose. Le même aspect de mines et de carrières ouvertes à la surface du sol, se renouvelle à chaque pas. On arrive ainsi aux bords de la Tyne qui sépare le Durham du Northumberland, *la terre septen-*

trionale de l'Humber. Sur la rive gauche parmi les sombres nuages d'une fumée épaisse, se dessinent les flèches et les toitures de Newcastle. C'est ici que commençait le mur construit par Adrien pour servir de limite aux provinces romaines de la Grande-Bretagne, et rendre plus facile la défense de frontières si reculées. Il s'étendait jusqu'à Carlisle; et remplaça la ligne de forteresses établie par Agricola, de l'embouchure du Forth à celle de la Clyde. La ville de Newcastle est située sur le penchant d'un coteau rapide. Ses rues, long-tems semblables aux ravins qu'on rencontre dans les montagnes, ne se sont élargies et alignées qu'en partie. Plusieurs conservent encore leur irrégularité, et leur peu de largeur. D'innombrables cheminées d'usines pointent de toutes parts. Ici sont des fabriques de minium, de céruse, de vitriol; là des verreries et des forges, et partout d'abondantes houillères dont l'exploitation fut pour la première fois autorisée en 1272 par Henri III. La Tyne favorise le débouché de ces diverses productions. Elle est ici large et profonde. Les vaisseaux de quatre cents tonneaux y mouillent commodément. Ceux d'un plus fort tonnage s'arrêtent à Shield, petit port voisin de la mer.

Les premiers chargent à quai. Des bateaux plats portent à bord des derniers, la cargaison qui leur est réservée. De là une multitude de travaux qui répandent l'aisance dans toute la population évaluée à environ quarante mille ames. De là encore une pépinière de matelots à laquelle l'histoire de la navigation doit le célèbre Cook. Quel regret de ne point assister au spectacle animé que présente l'activité d'un jour ouvrable, de ne pouvoir entrer dans aucun atelier, ni descendre dans aucune des villes souterraines creusées à l'entour! Tout est silencieux, solitaire. La curiosité s'accroît des détails que l'on recueille sur l'existence laborieuse des mineurs, sur leurs dangers, sur les précautions dont les sciences et les arts les environnent. On voudrait les suivre dans les galeries qu'ils ouvrent, mesurer les piliers qu'ils laissent pour en étayer les voûtes, voir tomber sous leurs coups le minerai que d'autres ouvriers jettent aussitôt dans des chariots, pour le conduire à l'orifice inférieur du puits par où l'on pénètre dans la mine. Là s'emplissent incessamment des paniers qui sont aussitôt enlevés, puis déposés à la surface du sol, et embarqués pour de nombreuses destinations. Des calculs avaient fixé l'époque probable où le

charbon de Newcastle serait épuisé. L'emploi de la vapeur l'a rapprochée : mais il s'agit de quelques siècles. D'autres comtés d'ailleurs en sont pourvus. Lors même que la prévoyance des gouvernemens s'étendrait à une époque si éloignée, il sera tems de penser plus tard à cette disette éventuelle; et en gênant dès à présent les spéculations que suggère l'abondance, on mettrait à contribution le présent au profit de l'avenir. Or ce procédé d'économie politique est peu suivi de nos jours. L'énormité de la dette anglaise et le penchant des puissances continentales à augmenter la leur, en sont des preuves irrécusables.

A peu de distance de Newcastle, le pays s'aplanit. Les champs se couvrent de produits agricoles. Dans de vastes prairies paissent des troupeaux dont Morpeth est un grand marché. Cette jolie petite ville orne la vallée du Wensbeck. Sous le règne de Charles Ier, elle servait de repaire aux bandits qui infestaient les frontières du royaume. Pourchassés ils fuyaient en Écosse, et revenaient en Angleterre dès qu'ils étaient repoussés, marquant leur passage par les atrocités du brigandage le plus effréné. Il ne fallut rien moins qu'un acte exprès du Parlement

pour ordonner et accomplir leur destruction. Aujourd'hui certes il ne reste aucune trace de ces désordres où la loi fut si long-tems impuissante. Aucun dissentiment politique ne divise les deux peuples; et la tolérance exclut jusqu'au moindre prétexte de discordance religieuse. Les routes sont aussi sûres que belles. Chacun se livre avec sécurité aux douceurs de la propriété. On sait qu'il y a de l'avenir dans toutes les existences. Heureux le peuple à qui cette conviction ne manque pas! Voyez avec quelle confiance s'y abandonnent les habitans de Felton. Où trouver plus de soins d'embellir sa demeure? Ce village est dans une exposition riante; mais l'aridité de la saison le dépare. La Coquet, petite rivière qui y passe, est entièrement desséchée. Quelques filets d'eau s'échappent seuls de sa source, au pied d'une colline dont les ombrages frais et mystérieux invitent le voyageur à s'arrêter, pour prendre du repos et étancher sa soif.

Notre marche est constamment dirigée vers le nord. Depuis quelques instans, nous longeons un parc fermé tantôt de murs, tantôt de palis, de haies ou de sauts de loup. Sur le bord de la route s'élève une pyramide en pierre. Ses di-

mensions sont modestes. Aucune sculpture ne la décore. On lit sur le piédestal :

ENGLAND EXPECTS EVERY MAN TO DO HIS DUTY.

VICTORY 21st OCTOBER MDCCCV.

NOT TO COMMEMORATE THE PUBLIC VIRTUE
AND HEROIC ATCHIEVEMENTS OF
NELSON,
WHICH IS THE DUTY OF ENGLAND,
BUT TO THE MEMORY OF PRIVATE FRIENDSHIP
THIS ERECTION IS DEDICATED
BY
ALEXANDER DAVISON[1].

La simplicité de cette inscription, s'accorde avec le laconisme de la harangue qui la précède. Il y a dans cet ensemble, quelque chose d'antique qui élève l'ame. Un penchant secret vous attire vers ce bon citoyen qui impose au pays le devoir d'honorer son défenseur, et ne parle que de l'attachement qu'il lui portait. Vous lui savez gré de n'avoir environné d'aucun luxe cette dernière offrande de l'amitié. Nous avons

[1] *L'Angleterre compte que chacun fera son devoir.*

A bord de *La Victoire*, le 21 octobre 1805.

Ce monument a été érigé par Alexandre Davison, non pour rappeler les vertus publiques et les héroïques exploits de Nelson (ce qui est le devoir de l'Angleterre); mais pour consacrer le souvenir d'une amitié particulière.

aussi nos héros, et leur gloire est du moins irréprochable. Cependant nul de nous n'oserait rendre à aucun d'eux un pareil hommage. Quel que fût le sentiment qui l'eût dicté, il serait pris pour un outrage au régime actuel, peut-être même pour un crime. Si quelque tribut d'admiration ou d'amour leur est offert, ce n'est que dans l'intérieur du logis, dans le sein de la famille. Ils sont traités à l'égal des dieux domestiques, dont le culte, pour être secret, n'avait pas moins de ferveur. Quel pire gouvernement que celui qui s'inquiète de la manifestation de pareilles sympathies! Il y a plus de faiblesse que de force à les proscrire ; et c'est se mal recommander auprès des peuples, que de les contraindre dans leurs plus vives et leurs plus honorables affections.

Nous venons d'entrer à Alnwick, capitale du comté de Northumberland, et chef-lieu d'un commerce à la fois industriel et agricole. Cette ville communique avec la mer, par l'Alne qui la baigne. Les destinées de l'Écosse y furent longtems agitées. Des combats sanglans se livrèrent sous ses murs. Elle eut à soutenir des siéges funestes à plusieurs rois. Devant elle Malcolm et son fils périrent en 1172. A la fin du douzième

siècle Guillaume Ier y perdit sa liberté et sa couronne. Henri II exigea de lui foi et hommage. C'en était fait dès lors de l'indépendance écossaise, si Richard Ier ne l'eût rétablie. Édouard Ier la détruisit de nouveau, à l'occasion du débat survenu entre les compétiteurs au trône, par la mort de la reine Élisabeth de Norwège, sa belle-fille. Ces vicissitudes se réprésentèrent dans la suite, armèrent chaque fois les deux nations l'une contre l'autre, et ne cessèrent réellement qu'à l'avènement de Jacques VI qui réunit dans sa main les deux sceptres d'Écosse et d'Angleterre.



LE CHATEAU ET LE PARC D'ALNWICK. — BELFORD.
BERWICK. — ENTRÉE EN ÉCOSSE.
EYETOWN. — COLDINGHAM. — LES CHAMPS. — LE COSTUME.
DUNBAR.—SON CHATEAU.—SOUVENIRS HISTORIQUES.
LA PLAGE DE DUNBAR.
LE PHARE DE L'ILE DE MAY.

Dunbar, le 10 juillet 1826.

Le château d'Alnwick est hors de la ville, sur une place irrégulière et de triste apparence. Les antiquaires en attribuent la fondation primitive aux Romains. Sa façade est modelée sur celle d'une forteresse. Les tours qui marquent chacun de ses angles, les hautes murailles crénelées dont il est entouré, et sa porte bardée de fer, lui donnent un aspect redoutable. Quoique construit depuis moins d'un siècle, son architecture appartient au gothique le plus bizarre. La famille de Northumberland qui possède ce domaine depuis plus de cinq cents ans, s'est attachée à lui conserver le caractère d'antiquité,

dont sa vieille noblesse est jalouse ; et pour compléter l'illusion, elle l'a couvert d'une teinte noirâtre qui n'imite point le vernis du tems. Il est comme hérissé d'une multitude de statues aux formes grotesques, aux attitudes menaçantes. Les unes représentent les dieux de la fable; les autres des guerriers saxons, danois ou écossais. De toutes parts, des épées, des javelines, des massues, des pierres sont dirigées vers celui qui s'approche, et semblent au premier ordre prêtes à le terrasser. Un drapeau arboré au sommet du donjon, signale la présence des maîtres dans leur manoir, dont toutefois ils permettent l'entrée aux étrangers de sept à neuf heures du matin. Le son d'une cloche annonce les visiteurs. Le concierge inscrit leurs noms sur un album et les introduit dans une cour vaste, solitaire, gazonnée et coupée de chemins pavés. Une autre cour pareille vient après. Elle conduit à l'entrée principale du château, qui est défendue par deux petits canons près desquels des boulets de fer sont amoncelés. On passe sous un arc obscur, à angle aigu, jadis armé d'une herse. Là finit tout appareil de défense. Quelques officieux accourent. Debout au pied d'un escalier dérobé, la femme de charge

avertie d'avance vous attend; et vous pénétrez avec elle dans les appartemens.

Le même style gothique du dehors règne dans l'intérieur. Les baies des portes qui communiquent d'une pièce à une autre sont voûtées en ogive, accompagnées de petites colonnes, et d'arceaux surchargés de moulures. Des ornemens déliés s'enlacent le long des corniches, les entourent, s'étendent, et se réunissent en rosaces au centre des plafonds, d'où elles retombent en pendentifs légers et à jour. Les panneaux des boiseries sont encadrés de sculptures représentant des trophées d'armes, de chasse, d'instrumens de musique unis par des rubans ou des guirlandes de feuillage. Il n'y a aucun luxe dans la décoration des chambres d'un usage journalier, ni dans leur ameublement. Une mauvaise effigie de Platow, l'hetman des Cosaques, est pendue dans la chambre à coucher du duc de Northumberland : ce témoignage de prédilection pour un barbare, dont il est possible qu'un noble tory croie devoir s'honorer, ne révèle du moins en lui aucun sentiment des beaux-arts. Il n'y a de luxe, de magnificence que dans les salles de réception et d'apparat. Le grand salon est tendu de damas cramoisi, et éclairé par un

lustre en or moulu, dont les cristaux étincellent de mille feux. On ne voit d'ailleurs nulle part, ni curiosités, ni tableaux. Des porcelaines de la Chine ou du Japon sont éparses sur des tables de vieux laque, de bois des Indes, de marqueterie. Çà et là, dans des coupes pleines d'eau, trempent des roses, des œillets, des brins de jasmin. Le thé et deux couverts sont servis dans une petite salle à manger. Hors ces soins de ménage, et l'apparition de quelques domestiques qui traversent les cours et les corridors, on croirait cette vaste demeure inhabitée. Aucun livre français ne paraît avoir été admis sur les rayons de la bibliothèque, où se trouvent de nombreuses éditions, rares et richement reliées. L'escalier d'honneur est orné de girandoles brillantes. Un beau tapis en couvre les marches. La rampe en fer, d'un dessin pur et gracieux et garnie d'un appuie-main en acajou, est peinte en bleu clair réchampi d'or. Quant à la chapelle, on la prendrait plutôt pour un temple de l'Orgueil, que pour un oratoire consacré au Dieu de l'Évangile. Des arbres généalogiques en tapissent les murs. L'un rattache à Charlemagne l'origine des Percy, souche des Northumberland : les autres constatent leurs nobles alliances. De tous côtés

se groupent les armoiries coloriées des branches de cet illustre tronc. Un mausolée en marbre blanc, érigé par le titulaire actuel de la seigneurie d'Alnwick à son aïeule dont les restes reposent près du tombeau des rois à Westminster, s'élève en présence de ces symboles d'une auguste lignée qu'elle eut l'insigne honneur de propager. Que de vanité près du néant, dans un lieu où l'égalité n'est point une chimère! Tout respire en ces lieux, la morgue de l'aristocratie. A la servile humilité des valets, devons-nous aussi reconnaître la hauteur du maître? Certes leur contenance est bien étrangère à cette fierté britannique tant renommée parmi nos anglomanes. L'heure du lever approche : on nous presse de terminer notre exploration.

Nous voici ramenés au bas des degrés par lesquels nous étions montés. Le mur qui nous fait face est, dit-on, l'ouvrage des Saxons. Une roue armée de dents de fer, et qui ressemble à un instrument de torture, y est incrustée : elle servait jadis à puiser de l'eau; on l'emploie maintenant pour avertir les domestiques. A gauche, dans une chambre basse, est une collection d'armes et de vêtemens rapportés d'Amérique et des îles Sandwich. Ce sont des tomahawks en bois de

fer, des harpons, des arcs avec leurs flèches empoisonnées, des javelots et les leviers propres à les lancer, à les diriger, à accroître leur force et leur vitesse. Parmi les costumes de plumage qui sont exposés dans ce petit musée, figure la fourrure épaisse dont le capitaine Parry s'était muni, pour s'envelopper pendant sa dernière excursion polaire. Qui pourrait, sans une vive émotion, toucher cette dépouille d'un des plus hardis et des plus ingénieux navigateurs du siècle, qui a su intéresser toutes les nations civilisées au succès de ses courageuses entreprises? On nous montre à travers une grille circulaire placée sous nos pieds, un caveau qui n'a point d'escalier, ni d'autre entrée que cette ouverture pratiquée au centre de sa voûte. C'était un cachot. Le dernier prisonnier qu'on y enferma, fut un intendant coupable de concussion envers le pays, sans doute au tems où s'exerçait la domination féodale. Cet acte de rigueur confirmerait au besoin, l'équité et la bienfaisance qui caractérisent les propriétaires successifs d'Alnwick. Une colonne a été érigée en l'honneur de l'un d'eux par ses tenanciers, à l'entrée de la ville. Le piédestal est couvert d'inscriptions qui rappellent ses vertus; et les mots *Espère en Dieu,*

joints à cet hommage public d'amour et de reconnaissance, lui impriment une sorte de consécration religieuse.

Mais bientôt il faudra nous éloigner. Déjà notre guide témoigne de l'impatience et de l'inquiétude. Il a aperçu quelques-uns de ses camarades en grande livrée. Les servantes ont fait toilette. Lui seul conserve ses habits du matin; et nul n'oserait paraître dans ce négligé, dès qu'il peut rencontrer son seigneur et maître: telle est la règle de la maison. Il ouvre précipitamment l'issue qui conduit dans les jardins, nous explique vaguement le chemin par lequel on sort du parc, et s'enfuit. De ce côté, la façade du château est moins étrange. Ses remparts et ses bouches à feu ont bien encore un appareil guerrier; mais l'aspect de la campagne fait naître de moins sinistres pensées. Un tapis de verdure orné d'arbustes et de fleurs descend en pente douce jusqu'au bord d'une rivière artificielle, traversée par un beau pont en pierre. Au-delà s'étendent de vastes prairies. Des faneuses vêtues à la légère, coiffées de chapeaux de paille à larges bords, agitent, retournent l'herbe à moitié séchée dont les parfums embaument l'air. Quelques meules sont déjà élevées. On travaille

à en faire de nouvelles. Des ouvriers y lancent le foin rassemblé à l'entour. D'autres le reçoivent à mesure qu'il arrive, l'éparpillent, l'entassent, le foulent jusqu'à ce que leur poids et leurs efforts lui aient donné la consistance d'un corps solide. C'est dans ces masses compactes que l'on coupe en gâteaux d'une dimension déterminée, les rations de l'écurie, de l'étable, de la bergerie, qui sont ainsi mieux conservées, d'un encombrement et d'un transport plus faciles, et remplacent notre bottelage, sujet à tant d'inconvéniens et si peu économique. Le régisseur à cheval, court d'atelier en atelier, presse les travaux et se dispose à exercer ailleurs sa surveillance. Partout où il passe l'activité redouble. Des groupes se pressent autour de lui, pour prendre ses ordres, entendre ses encouragemens ou ses remontrances. Ce tableau varie, s'anime, se reproduit à chaque instant, récrée la vue et charme l'esprit. Dans le lointain, se dessinent des quinconces d'une symétrie monotone, et une forêt termine l'horizon. C'est là qu'il faudrait aller pour trouver de l'ombrage. Il n'y en a point dans les environs du château. Toutes les plantations y sont récentes; et le sol me paraît ingrat.

La chaleur qui commence à devenir incommode hâte notre promenade; mais nous nous égarons. Enfin un sentier tracé près du rivage nous mène sous une arche du pont qui est à sec, et de là vis-à-vis d'une maisonnette en briques dont les persiennes sont peintes en vert. Un portique et deux pilastres de treillage en décorent la façade. Des myrtes, des chèvre-feuilles, des églantiers rouges et blancs, suivent les formes de cette architecture légère, et la parent de leur feuillage et de leurs bouquets. Une porte s'ouvre. Nous sommes dans la laiterie. Des carreaux de faïence en revêtent les murs. Sur des remparts en marbre de couleur, sont rangées des terrines très-plates, pleines de lait. Dans des vases d'eau pure flottent plusieurs pelottes d'un beurre doré, récolte de la journée. Deux femmes vaquent aux soins de cette industrie de basse-cour. L'une d'elles recueille la crême à l'aide d'une coquille commune. L'autre se dispose à battre le beurre. Je voudrais dans cette usine rurale, des ustensiles plus recherchés, des poteries moins grossières, quelques cristaux, et surtout une source courante et limpide. L'intérieur ne répond pas à la décoration extérieure. Au reste l'heure de prolonger notre visite est

passée. Le chemin qui aboutit ici est très-fréquenté par la noble maîtresse du logis. Elle peut venir à tout moment. Retirons-nous. Il ne faut abuser de rien, surtout de ce genre d'hospitalité. Notre indiscrétion pourrait nuire à d'autres.

Au nord d'Alnwick la végétation est peu abondante, et la culture ne semble pas chercher à la favoriser. La terre est nue : aucun arbre ne lui prête son ombre. On ne rencontre que des masures habitées par de pauvres familles. Aux approches de Belford le pays s'embellit un peu. Le voisinage de la mer donne quelque mouvement à cette petite ville. Plus loin la stérilité recommence. Le même aspect misérable se reproduit, jusqu'à la Tweed dont les bords sont dépourvus des agrémens et des beautés poétiques qu'elle offre plus près de sa source, et surtout à Abbotsford, le *Gué de l'Abbé,* château pittoresque de Walter Scott. Cette rivière abonde en saumons, qui, avec les œufs recueillis dans les fermes environnantes, sont l'objet d'une exportation considérable, contre laquelle viennent en échange des bois de charpente du Nord. On passe la Tweed sur un pont de quinze arches que leur peu de développement prive de grâce et de légèreté. Au moment de notre arrivée, des

hommes du port, placés sur les barreaux d'une échelle qui plongeait dans l'eau, se disposaient à lever un filet. La foule arrêtée sur le pont, penchée en dehors de la balustrade, attendait impatiemment, et partageait l'anxiété des pêcheurs. A peine nous permettait-elle d'avancer, tant sa curiosité était vive, empressée. La ville de Berwick est sur la rive gauche du fleuve. Elle donne son nom au comté dont elle est le chef-lieu. Long-tems disputée entre l'Angleterre et l'Écosse, tour à tour elle subit les revers de la guerre ou profita de ses succès. En 1295, les Anglais la prirent d'assaut. Après avoir vu flotter sur ses remparts l'étendard victorieux de Wallace, elle reçut d'Édouard Ier la tête de ce héros qui y demeura exposée, comme celles des ennemis du Croissant le sont sur les murs du sérail. Édouard IV sépara cette ville de l'Écosse. Vers la fin du quinzième siècle, un traité entre Édouard VI et la régente Marie la rendit à ce royaume, sous la condition de recevoir garnison anglaise; et en 1745, elle fut, par un acte du Parlement, définitivement unie à l'Angleterre dont elle est l'extrême frontière.

Nous venons de laisser derrière nous la limite du territoire anglais. Cependant rien ne signale

une population étrangère. Les mœurs belliqueuses de l'antique Calédonie et le génie fantastique de ses bardes, ne se révèlent encore par aucun monument. Ni le langage, ni le costume, ni les traits des habitans, n'offrent la moindre disparate avec le pays que nous quittons. L'agriculture n'est pas moins empreinte de négligence, et les champs ne sont pas moins improductifs. Près du village d'Eyetown quelque amélioration se fait sentir, pour disparaître jusqu'aux gras pâturages de Coldingham. Là se déroule une suite de paysages délicieux, que je ne puis comparer qu'à ceux de la Suisse ou du bord occidental de l'Adriatique. Sur la gauche, des coteaux se succèdent, parés de toutes les richesses de la nature. Leur chaîne est fréquemment interrompue par des ravins. Malheureusement l'ardeur de la saison a tari les ruisseaux, les torrens qui d'ordinaire en baignent les profondeurs. Des sillons couverts de céréales et de plantes légumineuses, descendent jusque sur la plage qu'on ne cesse de côtoyer. Vous les diriez tirés au cordeau. Partout vous reconnaissez l'usage des instrumens aratoires les plus réguliers et les plus expéditifs. Tout à l'heure un laboureur buttait un champ de pommes de terre,

avec la petite charrue à oreilles mobiles et attelée d'un seul cheval, que nous avons tant de peine à faire adopter dans nos fermes. Ce spectacle occupe, amuse, intéresse. Cependant quelques passans attirent aussi l'attention. Leurs toques en drap commun et d'une couleur sombre, bordées d'un bandeau à raies ou à carreaux rouges, noirs, verts, jaunes, gris, ont de la singularité. Des étoffes bariolées commencent à entrer dans la composition de leur habillement. Les femmes, légèrement vêtues, marchent jambes et pieds nus, sur un gravier dur et inégal. En Angleterre, je ne sais si la pauvreté elle-même excuserait cette infraction aux lois de la décence et aux préjugés du respect humain. Elle me blesse pour une autre raison. Tout Français méridional que je suis et accoutumé à cet usage, il me peine de le voir suivi dans un pays où la rigueur et la mobilité de la température, doivent le rendre douloureux et malsain.

Dunbar est situé sur le bord de la mer. Son séjour semble peu agréable. Dès l'abord on est frappé de l'air désœuvré de sa population. Une sorte de mécontentement, causé sans doute par l'oisiveté et la misère sa compagne assidue, domine dans l'expression de toutes les physiono-

mies. Cette petite ville a joué un grand rôle dans les alternatives de l'indépendance écossaise. Une rue large et alignée mène au rivage. Les restes d'un vieux château lui font face. Il date du commencement du quatorzième siècle. Ses annales sont à la fois historiques et romanesques. Défendu courageusement par Agnès-la-Noire, comtesse de Dunbar, pendant l'absence de son époux, il résista à l'armée d'Édouard III commandée par le comte de Salisbury. Marie de Guise y vint chercher un abri, quand, à l'instigation de sa famille, secondant les prétentions de la cour de France au trône d'Écosse, elle abandonna la cause de la réforme pour celle du catholicisme.

Après la mort de Rizzio, ce fut à Dunbar que Marie Stuart entraîna son faible époux, Henri Darnley, pour le soustraire à l'influence des conjurés dont il avait dirigé les coups, et pour obtenir de lui la vengeance de l'outrage sanglant qu'elle avait reçu. L'année suivante devait l'y revoir, non plus affligée d'une coquetterie punie avec tant de sévérité, ou d'un lien d'amour cruellement rompu, mais séduite, enlevée par un nouvel amant. Son mari venait de mourir. Retiré dans une maison isolée où elle se rendait

souvent sous le faux semblant d'un retour vers lui, on le trouva mort un matin dans un champ du voisinage, ainsi que son seul domestique. La maison avait sauté par l'effet d'une mine, et n'offrait plus que les débris d'un incendie. James Hepburn, comte de Bothwell, dès long-tems favori de la reine, était accusé de ce meurtre par la voix publique. Loin de laisser à la justice le soin de chercher la vérité, et de lui imposer l'obligation de la découvrir, Marie ne négligea rien pour en détourner le cours. Sa confiance envers l'auteur présumé du crime redoubla. Elle l'admit dans ses conseils, et ne se dirigea que par les avis qu'il lui donnait. Après l'avoir promu aux fonctions les plus importantes, elle le combla d'honneurs et de préférences. En fallait-il davantage pour la rendre suspecte de complicité? Une action fut intentée contre Bothwell. Tel était son crédit près de la reine, telle était la terreur qu'il inspirait, qu'aucun accusateur n'osa se présenter devant les juges. Tout se réunissait pour le convaincre : il fut absous. Alors son ambition ne connut plus de bornes. Il échappait à la justice humaine. Le cœur de Marie lui appartenait. Certain de s'affranchir par le divorce, des nœuds d'un premier mariage, l'expectative

du trône étouffait ses remords. Toutefois il ne voulut pas demander la main que sa souveraine ne lui eût pas refusée, sans avoir obtenu l'agrément de la noblesse. Cette démarche pouvait paraître téméraire. L'intérêt, l'esprit de parti, la déférence affectée de celui qui se remettait ainsi de l'accomplissement de ses vœux à une autorisation dont il aurait su se passer, les promesses et les menaces enfin qu'il prodigua, selon qu'il s'adressait aux intrigans ou aux timides, lui concilièrent tous les suffrages. Hors de l'Écosse il n'en fut point ainsi. En Angleterre, où le bruit de cette intrigue avait pénétré, l'indignation était générale. On y avait une autre idée de la monarchie et des monarques ; et les nouvelles opinions religieuses envenimaient la politique. Élisabeth en écrivit elle-même à la jeune reine, comme d'une périlleuse infamie.

Aux obstacles qui naissaient du dehors, qu'opposer si ce n'était la nécessité? Un jour Marie partit d'Édimbourg pour aller au château de Stirling voir son fils. Sous prétexte d'une expédition contre des maraudeurs de la frontière, et accompagné de quelques hommes d'armes, Bothwell sort par une route différente; puis tournant tout-à-coup vers Linlithgow, il marche à

la rencontre de la reine, disperse sa suite, et la conduit à Dunbar. D'abord la feinte violence qu'elle a éprouvée intéresse à son sort, et l'on se propose de la délivrer; mais loin de témoigner de la surprise ou de la terreur, elle se loue des égards avec lesquels elle est traitée. Sa captivité paraît lui plaire. Elle n'exprime aucun désir de la voir cesser. Quant à Bothwell, son but est atteint. Après un pareil éclat, devenir roi n'est plus un honneur qui lui soit conféré; c'est une réparation qu'il s'impose. En flétrissant la majesté royale, il s'est rendu coupable d'adultère; et il exige que sa femme en porte contre lui l'accusation. Durant cet indigne procès cependant, que fait Marie Stuart? Enfermée au château de Dunbar, elle reçoit des hommages dont sa beauté et les grâces de son esprit augmentaient sans doute l'empressement. Toutefois quels que fussent les tendres soins et les respects dont on l'environnait, combien de souvenirs devaient assaillir son cœur, combien de sentimens devaient l'oppresser! Au-delà de cette mer qu'elle voyait de ses appartemens, ne jetait-elle pas quelques regards vers la France qu'elle avait tant aimée, dont ses yeux ne pouvaient se détacher quand elle la quitta, qu'elle aperçut de

nouveau le lendemain de son départ, comme si les vents se fussent refusés à l'en éloigner? Qui ne se rappelle la naïve expression de ses regrets?

Adieu! plaisant pays de France!
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu France! adieu nos beaulx jours!
La nef qui desjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste; elle est tienne.
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Hélas! si cette strophe si connue encore aujourd'hui, revenait à sa mémoire, ne se trouvait-elle pas bien déchue de l'innocence de sa jeunesse? Quelles amours l'avaient rendue infidèle à celles qu'elle avait cru n'oublier jamais! Toute docile qu'elle fût aux goûts d'une coquetterie sans frein, ne s'adressait-elle aucun reproche, en songeant à tous ceux qu'on ne lui épargnait pas? La nuit, si les éclats de la tempête ébranlaient la clôture de ses appartemens; quand les flots se brisaient avec fracas sur les rochers du rivage; qu'à travers les vitraux de sa fenêtre, elle ne découvrait que l'océan sil-

lonné d'une écume blanchissante; alors peut-être quelque crainte entrait dans son ame. Qui sait si elle n'était pas poursuivie par l'ombre de son premier époux, si le spectre du second ne l'obsédait pas, tandis qu'elle attendait la venue de celui qui prétendait à les remplacer dans sa couche, et qu'elle consentait à y recevoir?

Eh bien! rien ne l'arrête. Sa destinée est plus forte qu'elle. Le mariage de son ravisseur se rompt. Elle recouvre sa liberté, ou plutôt elle ne fait que changer de prison. Quelque empire qu'il exerce sur elle, il ne se fie qu'à lui seul de la persévérance d'une femme si légère, et la conduit au château d'Édimbourg dont il a le commandement. Là elle lui confère le titre de duc d'Orkney et l'épouse enfin. Un débat s'élève entre eux et la noblesse, touchant la garde du jeune Stuart. Des deux parts, on se dispose à en venir aux mains. La capitale n'est plus sûre pour la reine et pour son mari. Ils fuient vers Dunbar, non plus pour s'enivrer des illusions et des plaisirs d'un joyeux hyménée, mais pour se soustraire à des ennemis puissans et à la haine générale. Les nobles veulent du sang, et le découragement a passé dans le camp royal. Ni les larmes de Marie, ni ses menaces, ni ses suppli-

cations ne lui créent des défenseurs. Bothwell propose de vider la querelle en champ clos avec celui de ses adversaires qui se présentera. Quoique chacun d'eux s'empresse de relever le gant, ce défi n'a point de suite. La paix est promise à la reine, sous la condition de se séparer de son nouvel époux ; et elle l'accepte. Il s'éloigne. Dunbar sera encore son refuge. Bientôt il ne s'y croit plus en sûreté. Errant dans les environs, ses vassaux le cachent tour à tour. Chaque jour il change d'asile et finit par n'en plus trouver. Alors il se dirige vers les Orcades, où, pourchassé de retraite en retraite, il subit toutes les hontes de l'infamie et tous les maux de la misère. La fatalité qui le poursuit en fait un pirate. A l'aide d'une escadrille qu'il parvient à armer, il se saisit de tout ce qui s'offre à son brigandage, et pourvoit ainsi à la subsistance de ceux qui avaient eu part à son élévation, et ne l'ont pas abandonné dans sa chute. Surpris à l'ancre, il échappe seul, et vogue vers le nord. Là, près de s'approprier un vaisseau richement chargé, il tombe au pouvoir de quelques embarcations norwégiennes. Son équipage meurt du dernier supplice. Il y était réservé lui-même. La couronne qu'il a portée un moment, le sous-

trait à cette ignominie. On l'enferme; sa raison s'égare; et, au bout de dix ans, la mort met un terme à son horrible existence.

Un siècle ne s'était pas écoulé, que le château de Dunbar reçut un hôte non moins célèbre. Il ne s'agissait plus de combats livrés pour les caprices d'une reine amoureuse. L'Écosse animée d'une ardente ferveur pour la religion de ses prêtres, fidèle à la lignée de ses rois qui venait de perdre la couronne d'Angleterre, combattait pour sa chaire évangélique, et pour l'héritier du nom de Stuart. Peut-être aussi d'anciennes rivalités se mêlaient-elles à cet élan politique et religieux. Un officier expérimenté, Lesley, commandait l'armée écossaise qui entra aussitôt en campagne. Le Parlement demandait vainement à Fairfax de se mettre à la tête des républicains. Cromwell avait dompté l'Irlande. Il se laisse solliciter d'accepter la mission qu'il convoite, cède aux instances qu'on lui fait et se prépare à la remplir. Mais la position des ennemis avait été si habilement combinée, qu'à peine en leur présence, il se trouve acculé sur Dunbar et s'y établit. Campé sur les hauteurs de Lammermuir, maître des communications avec Berwick, Lesley se croyait sûr de la victoire.

Cromwell lui-même ne doutait pas d'être vaincu. Retiré dans le château, il avait déjà résolu de confier à la mer son infanterie et son artillerie; et de se faire jour avec ses cavaliers l'épée à la main, à travers les Écossais. Il méditait une glorieuse retraite. Cependant les prêtres covenantaires, poussés par un aveugle fanatisme, pressaient la bataille. Ce que leur général voulait attendre de la temporisation, ils prétendaient l'obtenir de l'efficacité de leurs prières et du secours divin. L'enthousiasme qu'ils manifestaient s'empara des soldats; et bientôt il n'y eut plus moyen de les contenir. Cromwell, qui ne comptait pas moins sur la contagion de ses inspirations mystiques, sans croire que dans les destinées humaines la Providence n'eût pas besoin d'être secondée, jugea que cet emportement lui présageait un succès assuré. Il le promit au nom du Seigneur. Sa confiance ne fut point trompée. Il triompha; et de ce jour, 3 septembre, la dictature tomba entre ses mains.

N'est-ce pas que les lieux où de si grands événemens se sont accomplis excitent une vive curiosité? Marchant entre les décombres et les rochers nous sommes descendus jusque sur la grève. Ses falaises escarpées, les murs à moitié

détruits qui la couronnent, un arc que le tems en a isolé, la pierre usée par la lame et le vent des tempêtes, les prismes basaltiques qui se dessinent au long de la côte comme les colonnes d'une église écroulée, les oiseaux qui volent à l'entour, et le bruit des flots qu'on prendrait pour la rumeur d'un peuple irrité, composent un tableau, réveillent des souvenirs, qui s'adressent énergiquement à toutes les facultés de l'ame. La marée montante nous a contraints de nous retirer. Mais le soir, plusieurs heures après le coucher du soleil, nous n'avons pu résister au désir de retourner près de ces ruines célèbres. La mer était calme. Aucun nuage n'obscurcissait le ciel. Les étoiles brillaient. Une lueur vague éclairait les flots dont le balancement majestueux offre l'image des pensées qui se développent et s'enchaînent dans une raison puissante, quand les passions ne la troublent pas. Que ce spectacle était imposant! Nos yeux erraient au loin sur l'Océan du Nord. Tout-à-coup un point lumineux a paru dans l'espace. C'étaient les feux de l'île de May qu'on venait d'allumer. On eût dit un nouvel astre au-dessus de l'horizon. Peut-être en ce moment des matelots inquiets de l'entrée du Forth qu'elle avoisine, atten-

daient-ils ce signal avec impatience pour reconnaître la côte et en éviter les écueils. Dans ce secours donné par les hommes à leurs semblables, il y a quelque chose de la Providence, qui resserre les liens sociaux. En le voyant on médite sur les hasards de la vie, sur les causes qu'ils déjouent, les prévoyances qu'ils trompent, les espérances qu'ils détruisent. L'esprit s'égare entre le libre arbitre et la fatalité, entre la volonté et les obstacles qui la modifient. Après les calculs de la sagesse, viennent les rêves de l'imagination. Une profonde mélancolie naît de ces idées confuses. Est-il rien qui y porte davantage que la nuit, une belle plage, l'océan et son immensité? L'heure s'avance. Allons demander au sommeil des songes qui nous consolent des tristes réalités de la vie.

UN HÔTE ALLEMAND.

L'ILE DE BASS. — HADDINGTON. — GLADESMUIR. — PRESTONPANS.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

MUSSELBOURG. — SOUVENIRS HISTORIQUES. — PORTO-BELLO.

ÉDIMBOURG. — LA VILLE NOUVELLE.

STATUE DE LORD MELVILLE. — GEORGE-STREET. — QUEEN-STREET.

LE THÉATRE.

Édimbourg, le 11 juillet 1826.

On s'arrête peu à Dunbar. New-Inn, la meilleure auberge de la ville, est à peine passable. Un juif allemand la tient. Père de huit enfans, il habitait Francfort où il est né. L'un de ses fils, élevé à l'École Polytechnique de France, servait sous Napoléon. Licencié avec notre armée de la Loire et rentré honorablement dans la maison paternelle, sa part de gloire, toute faible qu'elle était, l'exposait à des persécutions. A l'imitation des patriarches du peuple de Dieu, sectaires primitifs de sa religion, notre honnête Israélite vint ici élever son autel au Seigneur, et dresser la tente de sa famille. Hélas! il ne

paraît pas que son voyage ait attiré la manne céleste. Ses profits sont rares, et ne suffisent pas, me disait-il, à ses dépenses. Un langage et des mœurs étrangères, des spéculations avortées, la perte d'un passé qui ne reviendra plus, un avenir à peu près dépourvu d'espérance, et cet amour inné de la patrie dont l'absence fait une passion, lui ont donné le mal du pays. Pensif et mélancolique, en nous voyant arriver un rayon de joie a brillé un moment dans ses yeux. Le besoin d'épancher ses peines l'a rapproché de nous. Sans cesse il nous cherchait pour nous en entretenir, et semblait heureux de l'intérêt que nous ne lui refusions pas. Quand nous sommes partis, ses regrets ont éclaté. La cupidité n'y avait certes aucune part. Il aurait voulu qu'il lui fût possible comme à nous, de quitter cette terre où rien n'adoucissait pour lui les rigueurs de l'exil.

La route, en se dirigeant vers l'ouest, côtoie d'abord le rivage de la mer. A gauche s'étend une campagne riche, belle, couverte de moissons; et la forêt d'Haddington se confond au loin avec les nuages. A droite, la vue domine l'océan germanique. L'île de Bass paraît à la surface des flots. Ce n'est qu'un rocher aride,

presqu'à pic, d'une grande élévation, et incliné du couchant au levant. Charles II l'acheta du marquis de Douglas à qui il appartenait, et fit une prison d'état du vieux château construit dans sa partie inférieure, sur le bord d'un précipice. Quand Jacques II perdit sa couronne, quelques partisans des Stuarts s'y retranchèrent. Favorisés par l'abri qu'il leur prêtait, ils commirent dans les eaux du voisinage, des actes nombreux de piraterie. Leur repaire fut cerné; et ils moururent de faim. Le marquis de Douglas en redevint alors propriétaire, et le vendit ensuite à sir Hugh Dalrymple qui en est maintenant possesseur.

Des oies d'Ecosse arrivent par milliers dans cette île, à la fin de février ou au commencement de mars, et s'y établissent jusqu'à la fin d'octobre. On les voit voler à l'entour comme des abeilles près d'une ruche. Leurs nids couvrent, pour ainsi dire, sa surface. L'air retentit sans cesse de leurs cris aigus et sauvages. Elles ont le bec terminé en une pointe aiguë, légèrement recourbé, presque double en longueur de celui des oies domestiques, d'un gris pâle, et bordé d'un trait du noir le plus pur, qui s'unit de chaque côté à la tache noire dont leurs

yeux sont entourés. La nuance dorée du capuchon qui enveloppe leur tête, s'affaiblit à mesure qu'elle approche de l'origine du bec; et descendant le long du cou, elle va, par des dégradations à peine sensibles, se confondre avec le reste du plumage qui est d'une blancheur éblouissante. Le bout de leurs ailes est noir; et leurs pattes palmées offrent un mélange harmonieux et régulier de teintes brunes, azurées et vertes. On prend les vieilles avec des éclats de bois plongés entre deux eaux par des poids quelconques, et au-dessus desquels flottent des débris de poissons, dont elles sont si avides qu'en voulant saisir cette proie trompeuse, elles se heurtent assez violemment pour s'étourdir ou se tuer. La chasse aux jeunes expose à des dangers. Comme, jusqu'à ce que les couvées puissent s'envoler, les mères les déposent et les cachent dans les crevasses inaccessibles, sur les plateaux les plus escarpés, plusieurs chasseurs se réunissent pour s'en emparer. L'un d'eux à l'aide de deux cordes que les autres retiennent, se suspend le long des rochers, se dirige, évite de trop grandes oscillations, et va frappant d'une spatule dont il est armé, les oisons qu'il découvre et qui tombent au-dessous dans les bateaux

destinés à les recevoir. Ce gibier d'eau passe pour avoir un goût de marée fort désagréable. On le mange cependant ; et il s'en débite beaucoup dans les marchés des environs, surtout à Édimbourg. Les plumes les plus fines et le duvet des oies d'Écosse remplacent presque l'édredon, et sont l'objet de quelque commerce dans ces parages septentrionaux.

On change de chevaux à Haddington, qui vit naître John Knox. Ce bourg bien bâti est sur la rive gauche de la Tyne, rivière dont le cours a peu d'étendue. En 1548, il entra dans la ligne de places fortes dont le Protecteur de l'Angleterre avait résolu d'environner le midi de l'Écosse, afin de se ménager un accès au centre de ce royaume. Défendu par une garnison anglaise, il résista aux attaques des Écossais. Un secours venu de France mit les assiégeans en mesure de le prendre par famine. Son éloignement des frontières en rendait le ravitaillement difficile. Les engagemens qui se renouvelaient sans cesse dans le voisinage, mettaient le pays dans l'impossibilité d'y pourvoir. A peine une armée suffisait-elle pour y introduire quelque renfort ou des provisions. On reconnut que la conservation en était plus onéreuse qu'utile. Le déman-

tèlement en fut décidé et accompli; et depuis cette place est restée ouverte.

Le village qui suit, se nomme Gladesmuir. Robertson en était pasteur. Dans les loisirs que lui laissaient l'accomplissement de ses devoirs et la prédication des vertus évangéliques, il y composa son *Histoire d'Écosse*, ouvrage d'un presbytérien zélé sans doute, mais consciencieux, philosophique et profond, aussi riche de pensées qu'élégant de style, sévère à la fois et gracieux, où règnent tour à tour l'abondance et la concision, et dans lequel la pureté du goût n'exclut point l'abandon et la facilité. On n'approche pas sans respect, du presbytère où vécut cet écrivain célèbre qui avait pris pour devise : *Vita sine litteris mors est*[1]; et à qui ses œuvres littéraires ont créé une si belle renommée.

Prestonpans, connu aujourd'hui par ses salines et ses manufactures de produits chimiques, rappellera à notre mémoire des souvenirs d'un autre genre. La campagne qui le sépare de la mer, fut le théâtre de la première rencontre du prince Charles-Édouard avec les soldats de Georges II. Parti de France presque seul, échappé aux ha-

[1] Sans les lettres, la vie n'est qu'une longue mort.

sards d'une traversée difficile et à la surveillance de la marine anglaise, il avait débarqué dans une des Hébrides le 18 juillet 1745. La hardiesse de son entreprise étonnait l'Europe. Il s'agissait de savoir si le principe de la légitimité avait jeté dans le pays des racines assez profondes pour le faire revivre, ou si l'infraction qu'il avait éprouvée se maintiendrait. En Angleterre comme en Écosse, la situation des partis rendait la question douteuse. Des dissentimens religieux tendaient en outre à la compliquer. Un dessein chevaleresque, ou plutôt la témérité d'un aventurier allait en provoquer la solution; et peut-être le sort de plusieurs empires s'y trouvait-il intéressé. L'appel du jeune prétendant à l'antique loyauté écossaise se propagea du fond des vallées au sommet des montagnes, avec la rapidité d'une étincelle électrique. A sa voix tous les cœurs s'émurent. Des défenseurs accoururent se ranger sous son étendard royal. On eût dit d'un libérateur qui venait soustraire sa patrie à la domination étrangère. Sa marche ressemblait moins à une expédition militaire qu'à un triomphe. Édimbourg l'arrêta un moment; mais le château seul persista dans sa résistance. Inquiet de ce progrès rapide et im-

prévu, le général anglais John Cope fit voile d'Aberdeen à Dunbar avec les troupes qu'il commandait, afin de barrer l'entrée de l'Angleterre. Aussitôt le prince vola à sa rencontre, le défit et le mit en fuite. Ainsi la victoire se prononçait en sa faveur. Il négligea de poursuivre la carrière qui s'ouvrait glorieuse devant lui. En marchant sur Londres, il aurait mis la nouvelle dynastie en danger. Loin de là, ivre de son premier succès, séduit par la puérile vanité de faire le roi, il revint dans la capitale s'offrir aux adresses, aux félicitations et aux hommages de ceux qu'il regardait déjà comme ses sujets. Cependant le ministère anglais se disposait à le combattre dès qu'il donnerait suite à son entreprise; et peu de mois suffirent pour ruiner ses espérances sans retour.

Une bataille célèbre a de même illustré le voisinage de la petite ville de Musselbourg. La reine douairière d'Écosse, Marie de Guise, s'opposait à l'établissement de la réforme dans le royaume : ceci se passait pendant la minorité d'Édouard VI. Le duc de Somerset, protecteur de l'Angleterre, avait essayé de concilier les deux nations. Il pensait que la nature les destinait à ne former qu'un seul empire; que leur

isolement ne pouvait que nuire à leur bonheur commun ; qu'elles avaient une sympathie réciproque par le langage, l'éducation, les lois et les mœurs ; qu'un mariage entre l'héritière présomptive de la couronne d'Écosse et le jeune roi d'Angleterre, resserrerait les liens qui devaient les unir, et qu'un intérêt bien entendu conseillait le rapprochement auquel l'Angleterre ne refuserait pas de sacrifier des prétentions et une suprématie qu'elle aurait tôt ou tard le droit de faire valoir. L'influence de la cour de France sur Marie de Guise, et son attachement à la religion catholique, repoussaient surtout le projet d'alliance qui aurait sans doute levé bien des difficultés. On négligea les voies de la négociation. La guerre se ralluma. Somerset vint lui-même appuyer par les armes, les propositions qui n'avaient pas été accueillies. Foudroyés à la fois par une flotte embossée dans la baie de Musselbourg et par les troupes anglaises, les Écossais, qui avaient remporté quelque avantage passager, se retirèrent en pleine déroute ; et aucun quartier ne fut fait aux prêtres ni aux moines qui avaient pris parti dans la lutte. Cette bataille eut lieu le 10 septembre 1547, et reçut le nom de Pinkey du lieu où elle se donna.

Désormais les villages sont plus rapprochés. Le nombre des voitures et des piétons augmente. Tout annonce la proximité de la capitale. Lès chemins sont superbes, et la poste les parcourt avec une extrême rapidité. Par malheur, le vent qui règne communément dans ces parages, soulève une poussière épaisse qui dérobe la plupart des objets que nous aimerions à voir en passant. La mer en est émue aussi. Des embarcations de dimensions et de formes différentes sillonnent sa surface dans tous les sens. Leurs voiles tendues se dessinent sur l'azur des flots. De tous les points de l'horizon, arrivent des bateaux à vapeur. D'autres partent et se croisent avec eux. Les longues traînées de fumée qu'ils laissent, s'élèvent dans les airs, se colorent des reflets du soleil, et finissent par se dissiper comme de vains météores. Ce spectacle change et se reproduit sans cesse. C'est la vie d'un peuple actif qui imprime le mouvement à tout ce qui l'entoure, stimule l'industrie, appelle la richesse, et inspire au voyageur la curiosité la plus empressée.

Voici encore un village charmant bâti sur le bord de la plage. Il se nomme Porto-Bello. Durant la belle saison, les baigneurs s'y rassem-

blent. On y trouve toutes les commodités de la vie et tous les agrémens de la société. De nombreuses villas l'environnent. Au-delà les maisons se touchent. Nous avançons vers Édimbourg. Encore quelques minutes, et nous y serons. Les monts d'Arthur et de Calton nous le cachent encore; mais nous venons de tourner le dernier du côté du nord. Celui du château commence à nous apparaître. Nous entrons enfin dans la nouvelle ville. Que son architecture est noble, simple et élégante! Quelles rues spacieuses et droites! Elles sont entremêlées de parcs dessinés avec goût. Chacune offre une promenade ornée d'ombrages, de verdure et de fleurs. L'hôtel Douglas, un des plus renommés, n'a pas de logement libre, tant l'affluence y est considérable. Nous en trouvons un à l'hôtel Royal, dans Princes-Street. Il donne sur le North-Loch, vallée aride et profonde que domine la vieille ville, avec ses maisons enfumées à huit et dix étages, serrées sur un coteau rapide qui s'incline du couchant au levant. A droite, des rochers inaccessibles portent l'antique château-fort à l'abri duquel une population considérable vint se grouper, et qui la protégea long-tems contre la fureur des guerres intestines et étrangères. A

gauche, les regards s'arrêtent sur les hauteurs sauvages d'Arthur's-Seat et sur les monumens de Calton-Hill, que nous n'avions fait qu'apercevoir. Rien de plus imposant et de plus curieux que l'aspect de cette ville pittoresque, parée des beautés de la nature et du luxe de la civilisation, et embellie par des contrastes et des effets de lumière qui en varient à chaque instant le tableau.

Parcourons maintenant les quartiers voisins de notre demeure. On rencontre peu de voitures. Quoique la ville compte plus de cent mille ames, on la dirait trop grande pour ses habitans, tandis que Londres si immense peut à peine contenir les siens. Personne ne se hâte d'arriver nulle part. Si court au bord de la Tamise, le tems paraît suffire à tout, sur le rivage du ruisseau de Leith. La foule n'abonde point sur les trottoirs. Dans les boutiques assez rares, les chalands ne se pressent point. L'usage n'est pas, autant que j'en puis juger, que, durant le jour, les jeunes filles d'aucune condition aillent seules aux emplettes. Ni bruit, ni précipitation, ni cohue en aucun lieu. Une sorte de gravité qui n'exclut ni la politesse ni la bienveillance, règle la contenance de chacun. Au centre d'une

place à laquelle on a donné le nom de Saint-André, s'élève une colonne cannelée. Chaque angle du piédestal qui la porte, est surmonté d'un aigle aux ailes à demi déployées. Elle est consacrée à la mémoire de Henri Dundas, lord Melville, qui fut membre du ministère de Pitt, et auquel l'Écosse a voué une reconnaissance immortelle, pour la sagesse de son administration, pour les réformes utiles qu'il introduisit dans les lois civiles, et pour la protection qu'obtinrent de lui dans l'Inde, les Écossais qu'il avait encouragés à s'y établir. « Ce sont de ces grands citoyens, me disait M. F. B***, auxquels on doit des statues, et qu'il faudrait canoniser. » Expression singulière dans la bouche d'un protestant, pour convaincre un catholique de la légitimité de cette apothéose! La base de la colonne de lord Melville se détache sur un tapis de gazon environné d'arbustes. Là finit du côté du levant, la rue de Georges, l'une des plus magnifiques qu'il soit possible de voir. Les hautes classes de la société y ont une salle de réunion. Son autre extrémité aboutit à un square au milieu duquel est un jardin circulaire. La nouvelle église de Charlotte lui fait face : c'est une copie réduite de celle de Saint-Paul à Londres, mais dont la

lanterne est alourdie par le bizarre accouplement de pilastres et de colonnes, sur lequel sa coupole repose.

En continuant de tourner vers la droite, puis revenant sur ses pas, on trouve Queen-Street, d'où la vue embrasse le Forth dans presque toute son étendue, et les montagnes des comtés de Fife, de Perth et de Stirling. Des pelouses immenses plantées de quinconces et de massifs d'arbres, traversées par des sentiers tortueux ou des allées régulières, remplissent l'intervalle qui la sépare de Heriot-Row et de la place d'Abercrombie. Du nord au midi, d'autres rues également espacées coupent à angle droit, celles qui vont de l'est à l'ouest. Toutes ces communications sont spacieuses, aérées, grandioses. Chaque square a une forme différente, et répand de la variété dans les compartimens de ce vaste échiquier. Les habitations particulières luttent de richesse et d'élégance avec les établissemens publics. C'est un ensemble d'édifices plus ou moins décorés de péristyles, de portiques, de colonnes, d'ornemens d'architecture grecque, mais tous également neufs, propres, et auxquels leur contemporanéité ne laisse pas de donner quelque monotonie.

Rien ne distingue de la ville nouvelle, les faubourgs qui en dépendent. Partout on retrouve la même somptuosité, la même régularité. En 1769, on ne comptait que trois ou quatre maisons sur cet emplacement d'environ deux milles et demi de diamètre et de huit milles de circonférence. Quelle dépense prodigieuse dans un demi-siècle! Et quels progrès rapides ne suppose-t-elle pas dans l'accroissement des fortunes! Quelle révolution dans les usages, dans les mœurs, dans l'existence sociale tout entière! Ce qu'il restait de familles féodales, en quittant la ville aérienne, pour descendre dans cette plaine, et payer le tribut aux exigences et aux goûts de l'époque actuelle devenus des nécessités et des devoirs; ces nobles, dis-je, héritiers de la gloire des anciens clans et de leurs chefs, n'ont pu se résoudre à cette égalité, apparente du moins, sans rompre jusqu'à un certain point avec les traditions et les préjugés de la patrie. Sans doute elle ne leur est pas moins chère; mais ils ont donné un gage de plus à l'union de l'Angleterre avec l'Écosse, en consentant ainsi à se subordonner aux classifications de la société moderne; à habiter près d'elles; à n'avoir plus pour marquer leur rang, un manoir flanqué de tours,

surmonté de créneaux, percé d'embrasures, fermé d'une porte épaisse à herse et à pont-levis, et couronnée d'un écu à devise pieuse ou martiale. Ici, toutes les conditions sont confondues, à l'extérieur toutefois; et l'opulence compense les prérogatives de l'aristocratie héréditaire. Chacun au reste paraît subir d'assez bonne grâce la loi de ce nivellement, et se consoler de cette abnégation de soi-même, par les avantages personnels qu'il s'attribue, ou par ceux que ses concitoyens, lui accordent.

Le théâtre est à la gauche du Pont du Nord, l'une des deux communications de la nouvelle ville avec la vieille. Ni le dedans, ni le dehors ne répondent à la magnificence de cette capitale. La salle est petite, sa décoration mesquine et sa distribution incommode. Les dimensions de la scène prêtent peu à l'éclat de la représentation. Deux pièces composaient le spectacle du jour: *l'Homme Vert*, et *la Répétition d'une Tragédie*. J'ai reconnu dans la première, une imitation des drames qui avaient naguère la vogue sur nos boulevards, et dans lesquels un personnage mystérieux associé à tous les détails de l'intrigue, les compliquait ou les simplifiait à son gré, et ne se faisait connaître qu'au dénoue-

ment. L'acteur Terry jouait le rôle principal. Ce comédien est doué d'un talent vrai. Ses traits ont une grande mobilité ; et sa voix prend facilement tous les tons. Le peu de gestes qui accompagnent ses paroles sont de bon sens et de bon goût. Son secret excite la curiosité d'une jeune fille. Pour le lui surprendre elle essaie de toucher son cœur. L'actrice chargée de ce personnage, devait éviter le double écueil d'en dire trop ou de n'en pas dire assez, d'y mettre trop de réserve ou trop d'empressement. Fort jolie, elle avait d'abord semblé timide et ingénue. Ses yeux, qu'elle baissait avec beaucoup de grâce, se sont levés par degrés. D'affectueux, de tendre qu'il était, son accent est devenu passionné. Ses regards se sont animés à mesure que chaque nouvel expédient lui manquait. Impatientée enfin du sang-froid et de l'imperturbable silence de l'homme vert, elle a hasardé quelques agaceries. De là passant à des caresses, elle s'y est livrée avec un tel abandon, que, sans être taxé de pruderie, il était permis de trouver qu'elle poussait trop loin l'illusion. Au reste les spectateurs ne s'en sont point scandalisés ; et j'en conclus que le parterre d'Édimbourg est moins chaste que celui de Paris, sans toutefois nier la

moralité de l'un, ni affirmer celle de l'autre : c'était d'ailleurs fort divertissant.

Dans la seconde pièce, un auteur médiocre a presque contraint deux de ses amis, d'assister à la répétition d'une tragédie qu'il est parvenu à faire mettre à l'étude. Après les précautions oratoires qu'il emploie pour se concilier leur suffrage et leur donner l'intelligence du sujet, les acteurs entrent en scène. Ils sont en habit de ville. Le contraste de leur costume bourgeois avec l'esprit de leur rôle et l'emphase de leurs discours, fait encore mieux ressortir le ridicule et la fausseté des situations. A chaque tirade ils s'interrompent pour écouter les observations critiques adressées au poète, et les motifs burlesques qu'il leur oppose. De là un amphigouri perpétuel où les lazzi ne sont pas épargnés. Il s'agit de deux chevaliers rivaux d'amour. L'héroïne paraît. Elle a vieilli sur les planches ; et s'arrêtant dès les premiers mots, elle s'avance vers l'un des deux amateurs qui l'écoutent, et lui adresse de tendres reproches sur ce qu'il ne la reconnaît pas. Pour elle, la mémoire de son cœur ne l'a point trompée. Ici surviennent les plus comiques réminiscences. Vainement elle détaille les charmes dont elle était douée alors ; il

lui est impossible de se rappeler au souvenir de l'ingrat, car ses traits ont grossi, sa taille s'est déformée, elle a perdu ses dents, et sa voix enrouée ne messiérait pas à un autre sexe que le sien. Enfin une circonstance nouvelle remet sur la voie son ancien adorateur. Les doutes se dissipent; et la reconnaissance a lieu. « Quoi! c'est vous, Arabelle?—Eh oui! Comment avez-vous pu m'oublier? » Il ne tiendrait qu'à lui de retomber dans quelque intimité; mais sa retenue égale au moins l'empressement qu'on lui témoigne : et après des subterfuges d'une part et des avances de l'autre, le drame reprend son cours. Un duel va décider du sort de la princesse. L'amant heureux tue son adversaire. On trouve que celui-ci n'est pas mort assez naturellement. Assis à terre il écoute d'abord les conseils qu'on lui donne, et de lui-même recommence le combat et une seconde chute. Bien qu'il ait fléchi avec moins de roideur, on explique comment il aurait dû y mettre plus de souplesse; et pendant qu'il gît étendu, chacun disserte sur la pose la plus théâtrale, la plus tragique. Au total ce n'est pas encore bien; et pour la troisième fois on l'invite à mourir de nouveau. A ces mots il entre en fureur, et s'enfuit jurant qu'il est mort

de son mieux et n'en sait pas davantage. Un fou rire s'est emparé des spectateurs qui étaient venus remplir la salle à l'heure du demi-prix.

Je cédais moi-même à l'hilarité générale, lorsqu'un incident bien imprévu est venu me rendre mon sérieux. Connaissant le danger que courent les dames, d'être exposées aux propos et aux signes licencieux qui ont peu de frein dans la plupart des théâtres anglais, j'avais eu soin de m'informer des loges où l'on n'avait pas à le craindre. Placé dans l'une d'elles avec ma fille, nous nous livrions au plaisir du spectacle, sur la foi des bienséances à l'abri desquelles nous nous supposions. Je me figurais aussi qu'en Écosse, les mœurs avaient, sinon plus d'innocence, au moins plus de retenue. Une espèce de géant, demi-dandy fort ridicule, et dont l'extérieur annonçait plus de savoir-vivre qu'il n'en avait en effet, m'en a dissuadé, sans que je prétende généraliser cette observation. J'en suis encore à comprendre, comment dans un lieu public, il est possible de respecter assez peu soi et les autres, pour assaillir une femme inconnue et qui devait s'en croire hors d'atteinte, de regards effrontés, de mots hardis jetés avec intention, et de tentatives importunes pour se faire remarquer.

Nous nous sommes retirés quand il a escaladé la cloison qui nous séparait de lui. A peine arrivé, je l'avoue, cette insolente poursuite ne m'a pas prévenu en faveur des usages du pays.



SUITE D'ÉDIMBOURG.

LE PONT DU NORD. — LES ARCHIVES. — CALTON-HILL.
L'OBSERVATOIRE. — MONUMENT DE NELSON.
LE TOMBEAU DE DAVID HUME.
MAISON DE CORRECTION. — UN DRAPEAU ESPAGNOL.
MONUMENT DE WATERLOO. — HOLYROOD ET SON PALAIS.
SOUVENIRS HISTORIQUES. — INTÉRIEUR DU PALAIS D'HOLYROOD.
L'APPARTEMENT DU COMTE D'ARTOIS.
CELUI DE MARIE STUART. — SOUVENIRS HISTORIQUES.
LA CHAPELLE D'HOLYROOD.
LA VIEILLE VILLE D'ÉDIMBOURG.
HIGH-STREET. — L'ÉGLISE DE CANONGATE. — LA CROIX D'ÉDIMBOURG.
LA BOURSE. — L'ÉGLISE DE SAINT-GILES. — CASTLE-HILL.
LE CHATEAU. — LEITH.
SOUVENIRS HISTORIQUES. — NEWHAVEN.

Édimbourg, le 12 juillet 1826.

Les visites du matin ne sont point reçues. Elles importuneraient les gens occupés; les oisifs s'y soustraient pour ne se point montrer en négligé. Le respect humain, si ce n'est le bon ton, consiste ici à s'écarter le moins possible d'un extérieur cérémonieux. Toute familiarité qui enfreindrait cette étiquette, n'est admise qu'après des épreuves dont la durée comme la rigueur,

se mesure sur le caractère plus ou moins facile de celui qui les exige, et sur l'importance des recommandations dont l'étranger est pourvu.

Le Pont du Nord, construit à l'extrémité orientale de Princes-Street, date de 1769. Sa longueur est de onze cents pieds. Il repose sur cinq arches, trois grandes et deux petites. Chacune des premières a soixante-huit pieds de haut: les dimensions des deux autres sont moindres. Vis-à-vis s'élève un édifice quadrangulaire, dont le dessin suranné est plus bizarre qu'original. Chacune de ses façades est divisée en trois compartimens, par des angles rentrans d'un mauvais effet. Ses ornemens intérieurs appartiennent au style gothique. Les actes publics du royaume y sont déposés. Épars dans l'origine, et souvent mutilés, brûlés ou perdus, la collection s'en fait maintenant avec soin.

Non loin de là, commence le chemin qui conduit au sommet du coteau de Calton, jadis Gaël-Town, ou *ville de Gaël*. On travaille en ce moment à en adoucir les rampes. Chaque pas que l'on fait sur cette pente insensible, recule l'horizon, et développe de vastes tableaux de paysage et de marine. Vous arrivez enfin à trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer, sur

un plateau où il est rare de ne point rencontrer de curieux ou de promeneurs. L'observatoire astronomique attire d'abord les regards : un péristyle avec colonnes et fronton, orne chacun des quatre côtés de sa base. Deux monumens en sont peu éloignés. L'un est consacré à la mémoire du célèbre professeur Playfair. L'autre, composé de deux colonnes superposées en forme d'étui de lunette d'approche, a été érigé en l'honneur de l'amiral Nelson. Sur le frontispice on lit l'inscription suivante :

TO THE MEMORY OF
VICE-ADMIRAL
HORATIO LORD VISCOUNT OF NELSON,
AND OF THE GREAT VICTORY OF TRAFALGAR,
TOO DEARLY PURCHASED WITH HIS BLOOD,
THE GRATEFUL CITIZENS OF EDIMBURGH
HAVE ERECTED THIS MONUMENT,
NOT TO EXPRESS THEIR UNAVAILING SORROW
FOR HIS DEATH,
NOR YET TO CELEBRATE THE MATCHLESS GLORIES
OF HIS LIFE;
BUT BY HIS NOBLE EXAMPLE
TO TEACH THEIR SONS
TO EMULATE WHAT THEY ADMIRE,
AND LIKE HIM, WHEN DUTY REQUIRES IT
TO DIE FOR THEIR COUNTRY.
AN. D. MDCCCVIII [1].

[1] Les citoyens d'Édimbourg, pénétrés de reconnaissance, ont érigé ce monu-

Où n'avons-nous point trouvé de souvenirs de ce marin anglais, sans compter ceux qui sans doute nous attendent encore? Le pays, les villes, les simples citoyens ont voué son nom au respect et à l'admiration de la postérité. Le royaume entier a pleuré sa perte, et s'est hâté de le proclamer immortel. Quelle que fût sa valeur, quelle que soit sa renommée, certes les lauriers qui ombragent son mausolée ne sont ni si purs, ni plus glorieux que ceux des héros modernes de la France, que nous cachons pourtant, alors même que l'Europe leur rend hommage. Honte éternelle au gouvernement qui ne sait pas s'en faire ouvertement honneur! La patrie ne change point. Ceux qui se dévouent pour elle ne peuvent cesser de lui être chers. De quel droit commander de la servir, s'il suffit d'un changement politique pour que la lâcheté soit traitée à l'égal du courage, la trahison à l'égal de la fidélité? Que dis-je? Les récompenses et

ment à la mémoire du vice-amiral Horace lord vicomte de Nelson, et à la grande victoire de Trafalgar trop chèrement payée de son sang, non pour exprimer la stérile douleur que leur cause sa mort, ni même pour célébrer la gloire incomparable de sa vie, mais pour enseigner à leurs fils, par un si noble exemple, à imiter ce qu'ils admirent, et à mourir comme lui pour leur patrie, quand le devoir l'exigera.

An de grâce 1808.

les dignités n'ont point manqué chez nous, ni à la lâcheté, ni à la trahison. Les humiliations et l'exil ont seuls payé le patriotisme et les nobles vertus qu'il enfante. Toutefois il ne faut désespérer de rien. Si la reconnaissance publique est pour un tems forcée de se contraindre, elle ne vit pas moins au fond des cœurs. Loin de l'affaiblir, cette violence l'échauffe et l'excite. Un jour vient qu'elle éclate enfin ; et ses palmes ne se distribuent alors, qu'avec plus d'équité et d'enthousiasme.

Un escalier est pratiqué dans l'intérieur de la tour de Nelson. Du haut de la plate-forme, la vue embrasse un espace immense. D'un côté c'est un pays montueux, populeux, arrosé par des rivières entre lesquelles on remarque celle de Leith qui va se jeter dans le Forth ; de l'autre, le beau golfe que bornent au nord les montagnes du comté de Fife. Mais le bruit d'Édimbourg ne tarde pas à ramener sur la ville l'attention du spectateur. Elle est là, pour ainsi dire sous ses yeux : il plonge sur les nouveaux quartiers dont elle est embellie, tandis que l'ancienne capitale de l'Écosse, se déploie sur la colline opposée. A ses pieds est le cimetière où gisent les restes de David Hume. Les regards s'attachent avec

respect sur le monument modeste qui les renferme. Il est tel que l'historien célèbre l'avait prescrit lui-même. « Je veux, avait-il dit, qu'il ne coûte pas plus de cent livres sterling ; qu'on n'y grave que mon nom, l'année de ma naissance et celle de ma mort, laissant à la postérité le soin d'ajouter le reste. » A mesure que l'ardeur des passions politiques s'éteignait, ses contemporains lui rendaient déjà plus de justice ; mais elle ne lui semblait sans doute pas complète encore. L'appréciation qu'il avait faite de son talent et de son caractère, la conscience de l'élévation de ses sentimens, la profondeur de ses études, le courage avec lequel il avait embrassé la défense de la mémoire de Strafford et de celle de Charles Ier, justifient ce noble mouvement d'orgueil, ce besoin d'une plus grande renommée à laquelle il se croyait des droits. On reproche à ses écrits de la raideur et de la sécheresse. Cependant toutes les pages où se présente l'occasion d'épancher une douce sensibilité, l'horreur pour le vice et pour le crime, et l'amour de la vertu, démentent cette critique. Avec quelle énergie, avec quelle sévérité ne flétrit-il pas les mauvais rois, trop communs dans les annales qu'il a recueillies! Quel charme ne trouve-t-il

pas à retracer les règnes sous lesquels l'Angleterre fut heureuse ou seulement glorieuse? Combien de fois son style n'emprunte-t-il pas la couleur du sujet? Je citerais de nombreux passages dictés par une brillante imagination. Il faut convenir néanmoins, qu'en lui la raison domine plus souvent. Alors une logique exacte et précise développe sa pensée. Il analyse avec une sagacité rare, le cœur humain, les engouemens et les passions populaires. C'est là que se révèle le philosophe, le sage, le politique éclairé et impartial; et quand vous fermez son livre, vous vous sentez pénétré d'estime, pour cet écrivain courageux qui préféra la vérité à l'esprit de son siècle, et sut la dire avec l'accent de la conviction.

De la hauteur où nous sommes placés, on distingue parmi les édifices qui sont dans la direction de Princes-Street, une salle de réunions publiques. Deux prisons viennent ensuite. L'une, réservée uniquement pour les débiteurs, touche presque à la limite de l'enceinte d'Holyrood, où la loi ne permet pas de porter atteinte à leur liberté. L'autre est une maison de correction désignée sous le nom générique de Bridewell. Celle-ci, bâtie depuis huit ans seule-

ment, passe pour un modèle de sûreté, de salubrité et de réforme morale. Son plan est demi-circulaire. Logés au centre du diamètre, les surveillans voient à la fois tous les points de la circonférence. Les prisonnières filent; les prisonniers font des étoupes. Il n'existe aucune communication entre les deux sexes. Des peines sévères punissent la plus légère insubordination. Cette heure est sans doute celle du repos, car le préau qui paraît fort étroit, est encombré de promeneurs. Le jardin potager du geôlier est cultivé avec un soin remarquable; et de beaux espaliers tapissent ses murs.

Le concierge de la colonne de Nelson en habite le piédestal. On trouve chez lui, les fruits de la saison, des gâteaux, du *porter*, du vin et des liqueurs. Bien qu'il soit Écossais, il montre avec une vanité tout anglaise, un étendard espagnol conquis à Trafalgar, et dont à peine il reste quelques lambeaux, criblé qu'il est de balles et de mitraille; mais les ciseaux de celui à qui le dépôt en est confié, l'ont encore plus mutilé. Pour quelques schellings, il en cède volontiers un échantillon. Aucun de ses compatriotes, dit-il, ne s'est dispensé de venir admirer ce trophée. Ils ont voulu prendre ainsi leur part de la

gloire à laquelle leur donne aujourd'hui des droits, l'union repoussée par leurs ancêtres pendant tant de siècles, et qui a réduit leur patrie au rang d'une simple province du royaume. Aucun drapeau tricolore du moins n'accompagne cette dépouille de notre allié, et ne vient ajouter aux regrets qu'elle me cause.

Détournons les yeux d'un monument somptueux qui commence à sortir de terre. Il sera imité du Parthénon. C'est un temple voué à la bataille de Waterloo, que je ne nommerai point une victoire. Nos ennemis peuvent s'en glorifier s'ils veulent. Ils en ont tiré moins d'avantages qu'ils ne l'espéraient. Depuis long-tems déjà l'autorité monarchique est trop menacée, pour n'éprouver pas le besoin d'être protégée par une main puissante, si même son rétablissement n'en dépend pas. Manque-t-il de Samsoms pour ébranler les colonnes du temple? Mais combien peu sont capables de les replacer sur leur base! Éblouie par le prestige du pouvoir, l'aristocratie anglaise a cru qu'elle n'avait besoin d'aucun appui en Europe. Cette erreur accuse sa prudence. Il n'y a que la démocratie qui puisse subsister d'elle-même, parce que la force matérielle est de son essence : on peut la

mettre au rang des principes absolus. Aucune autre forme de gouvernement n'est exempte de modifications? L'intérêt des rois voulait que l'épée de Napoléon ne fût pas brisée. Il suffisait de la faire rentrer dans le fourreau. C'était le seul moyen de reculer l'ère des révolutions.

En l'an 1128, David Ier chassait dans les bois qui couvraient les coteaux de Calton et d'Arthur. Un cerf revint sur lui, l'attaqua et le renversa ainsi que son cheval. Le roi allait périr. Du sein d'un nuage qui s'éleva tout-à-coup, sortit un bras armé d'une croix. A cette vue le cerf effrayé prit la fuite, et s'enfonça dans le plus épais de la forêt. La nuit suivante, David, averti par un songe, résolut de signaler sa reconnaissance en vouant une fondation pieuse à la sainte croix, *holy rood*. Telle est, selon les légendaires, l'origine de l'abbaye de ce nom, qui était située à l'extrémité orientale de la vallée qui va de Canongate à la mer. L'histoire ne contredit pas cette fable; mais une imagination troublée par la peur suffit pour l'expliquer, sans recourir à des causes surnaturelles qui ne tombent pas plus sous les sens, que la raison n'est disposée à les accueillir. Du monastère, de son église, de son cloître et de ses dépendances, il

ne reste qu'un vieux palais et une chapelle en ruines.

Le palais date du règne de Jacques IV et du commencement du seizième siècle. Enté alors sur l'abbaye à laquelle il empruntait son nom, il reçut de Jacques V qui y fixa la résidence royale, des additions et la forme régulière qu'il a maintenant. C'est un édifice quadrangulaire. Tourné vers l'ouest, il fait face à la rue qui traverse la vieille ville dans toute sa longueur, et aboutit à la citadelle ou au château d'Édimbourg. Deux tours crénelées, à moitié engagées et liées par une muraille percée d'une seule fenêtre, forment avant-corps à chacun des angles de sa façade principale. Une galerie à un seul étage, exhaussée sur un soubassement, unit ces espèces de pavillons. Au milieu s'ouvre la porte d'honneur, ornée de quatre colonnes d'ordre dorique. Dans le haut se prolonge un entablement. Le fronton qui en occupe le centre, est surmonté d'une lanterne octogone dont le dôme, semblable à une couronne royale, repose sur huit colonnes corinthiennes.

L'histoire du palais d'Holyrood se lie à celle des dissensions religieuses d'Écosse et de la révolution d'Angleterre. Tour à tour il fut le

théâtre de la prospérité et de la ruine de la maison de Stuart. Sous la régence de Marie de Guise, combien d'intrigues y furent ourdies par ses frères, tantôt en faveur du catholicisme, tantôt pour entretenir une résistance active contre la prépondérance du gouvernement anglais, puis pour conclure le mariage de Marie Stuart avec le dauphin François II, et donner ainsi à l'héritier du trône de France, des droits éventuels sur celui d'Écosse! Quand le dauphin fut mort, le crédit de sa jeune épouse s'étant évanoui devant celui de Catherine de Médicis, elle alla reprendre son rang de future souveraine dans sa patrie[1]. Les premiers momens de son séjour ne firent qu'accroître la douleur de son veuvage. Elle quittait une cour opulente où le goût des lettres s'alliait à la galanterie et à la politesse, pour un pays presque sauvage, appauvri par des guerres continuelles. Elle passait des hommages mérités dont le souvenir l'enivrait encore, à une vie politique et presque austère. Les fêtes même dont elle était l'objet, n'avaient rien des plaisirs vifs et joyeux de son enfance et de sa première jeunesse.

[1] 1561.

Elle venait d'atteindre sa dix-huitième année. La France, l'Autriche, l'Espagne prétendaient à sa main. La première lui offrait le duc d'Anjou, la seconde l'archiduc Ferdinand, la troisième son infant don Carlos qui devait bientôt après mourir victime de la jalousie de Philippe II. L'amour ne tarda pas à pénétrer dans le sombre réduit où elle s'était confinée. Là se firent ses noces avec lord Henri Darnley[1], qui ne se recommandait guère que par des avantages extérieurs. Là, plus tard, se tinrent les conciliabules, qui tantôt la jetaient dans le parti du papisme, et tantôt dans celui de la réforme. Là, Rizzio paya de sa vie[2], la faveur à laquelle Darnley lui-même l'avait élevé dans l'esprit de la reine. L'espace devait à peine suffire pour contenir les conjurés. Le roi les guidait. Il entra le premier par une porte secrète, suivi de Ruthven armé de pied en cap et de trois ou quatre affidés, tandis que des gardes s'emparaient des avenues, sous le commandement du comte de Morton. Marie soupait gaîment avec son favori, la comtesse d'Argyle et quelques familiers intimes. Elle était

[1] 1565.

[2] 1566.

enceinte. Rizzio effrayé se cache derrière elle et cherche à s'en faire une égide. Elle essaie aussi de le défendre. Des menaces elle en vient aux larmes et à la prière. Vains efforts! Déjà les épées sont tirées; les poignards brillent. On ordonne à Rizzio de quitter la place où il s'est réfugié. Il résiste : on l'en arrache avec violence. La porte d'un cabinet prochain est ouverte : il veut s'y enfermer. Contraint d'en sortir, il tombe à quelques pas frappé de cinquante-six blessures. Son sang coule en abondance sur le plancher, et a laissé, dit-on, les taches noires dont il est imprégné. D'autres événemens de ce règne agité se passèrent à Holyrood. Ce fut dans sa chapelle que Marie, après la mort de lord Darnley, son second époux, partagea le trône avec Bothwell dont l'amour et l'ambition lui furent si funestes[1]. Enfin c'est là qu'elle vint après le combat de Carberry-Hill, commencer une captivité qui n'eut de terme que la mort.

Jacques VI y fut plus constamment heureux. Jeune encore il y avait assemblé un parlement; et le peuple en avait auguré que l'autorité publique ne serait plus déléguée à des régens. A

[1] 1567.

son retour du Danemarck, d'où il ramenait la princesse Anne dont la main lui avait été promise, et que la tempête et des menées de la cour de Londres avaient jusque-là soustraite à ses empressemens, les plus joyeuses démonstrations l'accueillirent. A l'occasion du couronnement de la reine, il y eut de même des réjouissances splendides. Un prince, puis une princesse naquirent; et ces événemens domestiques furent dignement célébrés : tant on se trouvait heureux de la paix que procurait le nouveau règne! Quelques désordres éloignèrent un moment de ce palais, la famille royale; mais elle y rentra avec une plus grande autorité, et ne le quitta plus qu'à l'époque où Jacques VI devint roi d'Angleterre, par son droit héréditaire et par les dernières volontés de la reine Élisabeth.

Charles Ier l'habita lorsqu'il vint recevoir la couronne d'Écosse. Les magistrats et les citoyens déployèrent à cette occasion une grande magnificence; et les acclamations ne lui furent pas épargnées : il en devait entendre d'autres sous les fenêtres de Whitehall quand sa tête tomba. L'enthousiasme manque-t-il jamais à la populace dans ses aveugles préférences, ou dans ses fureurs plus aveugles encore? La partialité

de Jacques II pour les catholiques, essaya de faire de cette demeure royale, une école de superstition et un séminaire de papistes. Le zèle de la nation pour le culte qui lui avait coûté tant de sang, et peut-être son intolérance, réprimèrent cette tentative. C'était bien mal choisir l'arène d'une lutte semblable. Quand la sagesse ne préside plus au conseil des rois, de quels aveuglemens ne sont-ils point frappés? Plus tard, trompés par les anciens sentimens religieux et politiques de l'Écosse, les Stuarts établirent leur quartier-général à Holyrood, lorsqu'ils voulurent reconquérir la puissance souveraine. En 1745, le même lit servit tour à tour au jeune prétendant Charles-Édouard après la bataille de Prestonpans, et au duc de Cumberland après celle de Culloden. Maintenant c'est au major Nairne, inspecteur-général des casernes, que le logement qu'ils occupèrent a été accordé. Les appartemens royaux sont habités par le duc de Hamilton, gardien héréditaire du palais. On a distribué les autres à plusieurs familles nobles, entre lesquelles on cite celles du duc d'Argyle, du comte de Breadalbane et de lord Dunmore. Ces concessions, indépendamment de ce qu'elles sont une marque de faveur, ont pour

objet d'assurer la conservation de cet antique édifice.

Ici, comme dans tous les lieux publics de la Grande-Bretagne, les guides mâles et femelles abondent. Une femme nous introduit à grande hâte, car si quelque autre caravane de visiteurs survenait, elle courrait le risque de la manquer. A peine avons-nous le loisir d'examiner la cour carrée et longue de quatre-vingt-quatorze pieds, dans laquelle nous venons d'entrer. Un portique obscur l'environne. Au-dessus de ses arcs surbaissés, se déroule une frise ornée alternativement des attributs de la monarchie écossaise, et du collier de chardon et de rue, symbole de l'ordre fondé par Jacques IV, et auquel il avait donné pour devise : *Nemo me impune lacesset*[1] ! Les corps de logis ont trois étages qui se terminent par une balustrade et un toit plat. Au rez-de-chaussée, l'aile de gauche n'est qu'une galerie sombre où l'on compte une centaine de portraits de rois et de reines d'Écosse, images grossières de figures plus ou moins grotesques ou barbares. Ni le dessin, ni la couleur, ni l'exactitude du costume ne les

[1] Que nul ne m'attaque impunément !

recommandent; et à plus forte raison sont-ils infidèles à la ressemblance. On les attribue tous à un peintre hollandais. Les soldats de l'armée royaliste en mutilèrent la plupart en 1745. Depuis ils ont été rapiécés, restaurés, et enchâssés dans une boiserie vermoulue où la poussière les dévore. Les restes d'un autel en planches de sapin, qui servait au culte catholique pendant le séjour du comte d'Artois dans ce palais, masquent encore l'une des extrémités. On les conserve, comme si ce prince était attendu. Des menuisiers et des charpentiers font dans ce moment les dispositions nécessaires, pour recevoir les pairs du royaume qui s'assembleront demain, à l'effet d'élire ceux auxquels sera confiée la représentation de l'aristocratie écossaise dans le Parlement.

Un autre cicérone s'empare de nous, et nous conduit au premier étage par un escalier tournant. On entre à gauche, dans un appartement de pauvre apparence, composé d'une petite antichambre, de deux grandes pièces qui se suivent, d'un salon et d'une salle d'apparat. Des lambris usés, de vieilles tentures couvrent les murs. Un lit à tombeau, dont les pentes, les rideaux et la courtepointe sont en indienne flé-

trie, avance jusqu'au milieu de la chambre à coucher. Auprès de la cheminée haute, large, sillonnée de moulures, et du manteau de laquelle sort une tablette étroite, est un vieux fauteuil en bois commun et à dossier droit et élevé. Quelques chaises pareilles, munies de maigres coussins, et une table en chêne à pieds contournés complètent cet ameublement. C'est dans ce triste lieu qu'à deux reprises différentes l'héritier présomptif du trône de France a déjà logé, pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. Vous le représentez-vous tranchant du prince dans cette misère profonde et dans cette abjection, parmi des banqueroutiers et des escrocs, et protégé, par un vil droit d'asile, contre la juste rigueur des lois? Un petit nombre d'émigrés, oisifs comme lui, composaient sa maison; car les ambitieux et les intrigans étaient restés près de son frère. On prétend même qu'il y avait une sorte d'étiquette autour de sa personne, comme des levers, des jeux, des couchers, où de nobles valets se disputaient d'ignobles prérogatives. Sans doute aussi, à certaines heures du jour, il voulait être seul. Ah! s'il gardait quelque mémoire du cœur ou de l'esprit, quels souvenirs devaient l'obséder! Plaisirs de

Trianon, voluptés de Bagatelle, prodigalités inutiles, qu'étiez-vous devenus? Plus d'amours volages, plus de séductions passagères, plus de luxe effréné. Le tems était passé de régler le ton et la mode d'une cour frivole, d'entendre répéter comme ses propres lazzi des mots arrangés à loisir par un adroit courtisan. A ce foyer d'emprunt, l'ombre sanglante d'un frère, d'une sœur, de la malheureuse Marie-Antoinette ne s'asseyaient-elles jamais? Dans cette réunion de famille, quels muets entretiens, horribles, déchirans! Qui sait même si des reproches ne s'y mêlaient pas? Où fuir pourtant et comment se distraire? Si les fenêtres donnaient sur un site agréable, éclairé d'un soleil pur, parsemé de jolies maisons, le spectacle des plaisirs et des travaux de la campagne consolerait peut-être de la perte des grandeurs; mais on n'aperçoit d'ici que des décombres à moitié cachés sous l'herbe, une plaine aride, déserte, des collines crayeuses, un horizon presque toujours chargé de sombres nuages. Que faire? Rejoindre les compagnons d'une infortune qui semblait n'avoir aucun terme, puisqu'elle ne trouvait plus d'appui, ce n'était que changer de douleur sans y apporter aucun soulagement. Ira-t-il dans le

salon attenant promener sa stérile rêverie? C'est celui où Georges IV a tenu une audience royale quand il est venu se montrer à l'Écosse. On y voit encore les couleurs nationales et les emblêmes de la souveraineté : voici le trône, les armoiries, l'épée, le sceptre, tous les signes du pouvoir. Quel spectacle pour un prince qui se croyait destiné à recueillir un aussi noble héritage et qui ne peut douter qu'il n'en soit déchu à jamais!

Cherchera-t-il au dehors de moins funestes présages, des réflexions moins pénibles? En sortant de ses appartemens, sur le même palier, vis-à-vis de sa porte, sont ceux qu'habitait Marie Stuart, cette femme belle, gracieuse, aimable, deux fois reine, trop dédaigneuse de son rang, et qui porta sa tête sur un échafaud. Quels affreux rapprochemens! La première chambre était celle de Henry Darnley, d'où l'on passait dans celle de sa royale épouse, qui communique d'un côté avec une salle d'attente tellement obscure qu'on la prendrait pour un cachot de l'inquisition, et de l'autre, avec un petit cabinet où, près de la pierre sur laquelle Marie Stuart fut couronnée, sont restées des bottes et une armure qu'on dit avoir appartenu à son

époux. L'ameublement de la chambre à coucher de la reine est demeuré tel qu'il était jadis. Ce sont des chaises, des fauteuils que les curieux ont dépouillés de l'étoffe qui les couvrait, un lit à quenouilles en damas dont on ne distingue plus la couleur, et une mauvaise table commune sur laquelle l'humidité et la poussière achèvent de détruire un coffret à toilette, que la reine avait brodé et qui ne fait honneur ni à son talent ni à son goût. Ces reliques sont entourées d'une ficelle, ignoble barrière qui ne les protège ni contre l'indiscrétion des amateurs d'antiquités historiques, ni contre la cupidité de ceux qui les gardent.

A peine construite et consacrée, l'église de l'abbaye d'Holyrood reçut de saintes reliques qui attirèrent la foule et les offrandes. Des dotations considérables lui furent assignées ; et plusieurs de ceux qui l'enrichissaient, se retirèrent dans le monastère qui la desservait, soit pour expier les écarts d'une jeunesse orageuse, soit pour chercher le repos dans la solitude et la prière, et peut-être aussi dans une aisance à l'abri de tout revers, ou dans une indépendance absolue des soins et des chagrins de la vie. Durant les guerres intestines ou étrangères, cet établisse-

ment religieux eut souvent à souffrir de l'indiscipline des vainqueurs et de l'avidité de leurs chefs. Avant de quitter Édimbourg l'armée d'Édouard III la pilla. A la fin du quinzième siècle, Richard III y mit le feu. Archibald Crawford, grand-trésorier du royaume, devenu abbé d'Holyrood où il avait été élevé, répara ces dommages. A l'architecture saxonne qui avait tracé les dessins de l'église, il substitua le style gothique fleuri. En 1544, les soldats du comte de Hertford brûlèrent de nouveau cette basilique. Trois ans après, et quand elle renaissait à peine de ses cendres, deux généraux envoyés pour la fermer, par le Protecteur de l'Angleterre pendant la minorité d'Édouard VI, la spolièrent, et enlevèrent jusqu'à ses reliques. La piété des fidèles lui rendit son premier éclat; mais durant la lutte de la réforme contre le catholicisme, elle éprouva les mêmes ravages commis dans tous les temples du culte proscrit. Enfin lors de la chute de Marie Stuart, un comte de Glencairn lui porta le dernier coup. Puis l'ardeur persécutrice du protestantisme s'étant refroidie, l'église d'Holyrood relevée encore une fois, d'annexe qu'elle était de l'évêché d'Édimbourg en vertu d'une charte de Charles Ier, devint, jusqu'au règne de Jac-

ques II, la paroisse du quartier de Canongate. Par ordre de ce monarque, elle fut appropriée au service religieux du palais. De grands embellissemens y furent faits à cette occasion. Des armoiries, des devises, des inscriptions rappelèrent son antique origine, et cette dernière destination. On la disposa pour les cérémonies de réception et la tenue des chapitres de l'ordre du Chardon de Saint-André rétabli tout récemment. Il y avait un trône pour le roi, et des stalles pour les chevaliers. Elle était pavée en marbre de plusieurs couleurs. Des sculpteurs vinrent de Londres afin de travailler sur place aux statues des prophètes et des douze apôtres qui devaient la décorer. Jacques II comptait la consacrer de nouveau à la religion dans laquelle il avait été élevé et qu'il favorisait secrètement. La célébration d'une messe révolta le peuple. Il chassa les ouvriers, détruisit leur ouvrage, viola les tombes royales qui avaient échappé aux dévastations antérieures, vendit le plomb des cercueils et dispersa la poudre et les ossemens qu'ils contenaient. Abandonnée alors, cette église continua de se dégrader. Le toit menaçait ruine. On résolut de le refaire. Dès long-tems la nef transversale et le chœur n'exis-

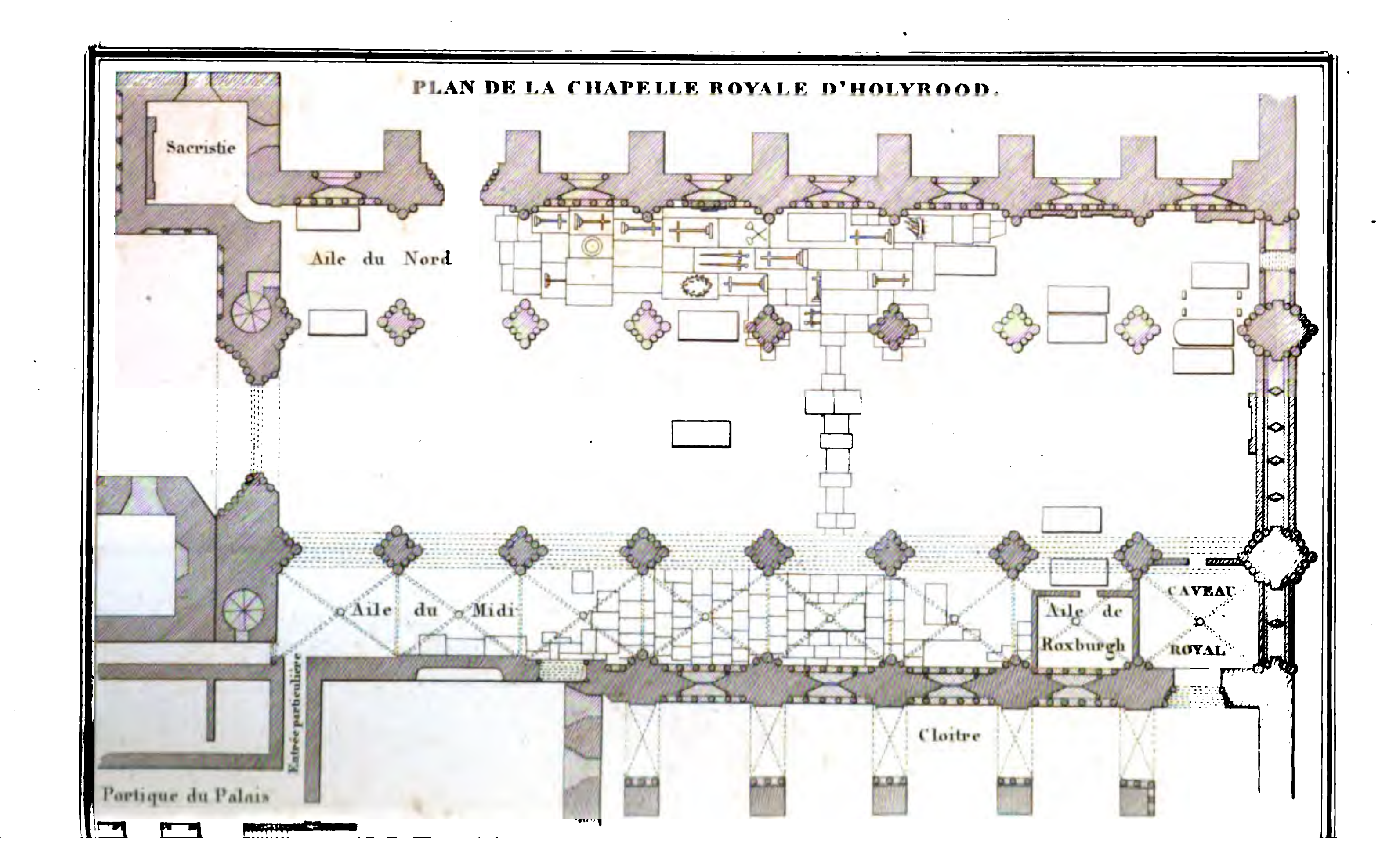
taient plus. L'ignorance ou la cupidité des architectes surchargea d'une charpente et de matériaux trop lourds, des murs à peine assez solides pour une toiture moins pesante; en s'écroulant ils entraînèrent la voûte de la nef et une grande partie de celles des bas-côtés. A l'une des extrémités, la fenêtre était restée entière. On l'admirait comme un modèle d'élégance. Soutenue par de légers appuis, l'imposte donnait passage au jour à travers un réseau de sculpture, aussi délié que la dentelle : en 1795 un ouragan la renversa.

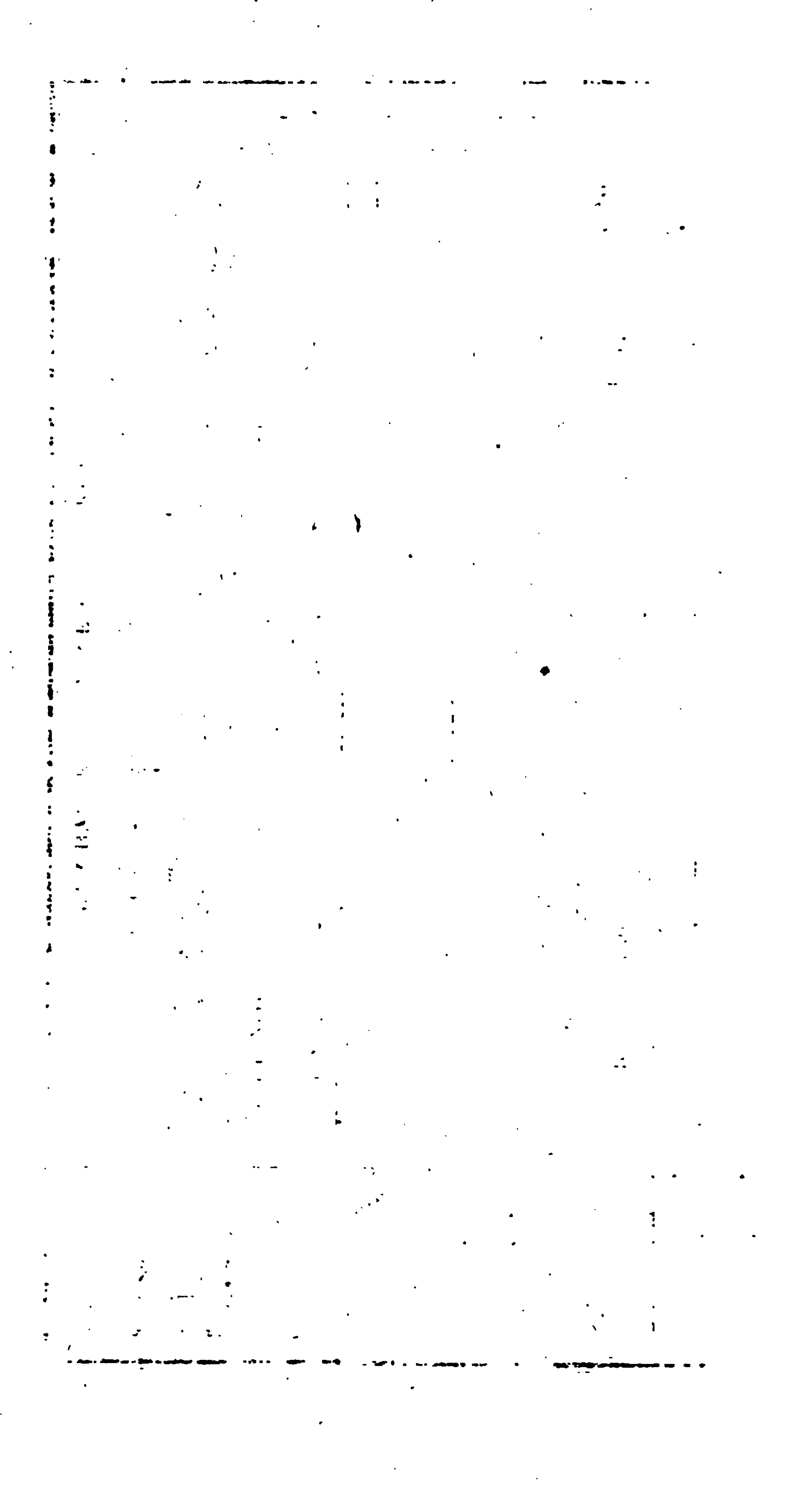
Ces ruines, telles que les stupides fureurs des factions et l'inclémence des saisons les ont faites, sont l'ouvrage de sept siècles? Depuis 1816 les commissaires de l'échiquier ont assigné un fonds spécial pour leur conservation. Quel vaste sujet de méditations! Rien ne leur manque, ni l'attrait des souvenirs, ni le charme du pittoresque. Le voyageur s'émeut à l'aspect de ce monument des versatilités humaines, et l'artiste se hâte de saisir ses crayons pour en esquisser les restes admirables. MM. Daguerre et Bouton l'ont reproduit à Paris avec une étonnante fidélité. Il a la forme d'un rectangle long de cent quarante-huit pieds, et large de soixante-six.

Des deux tours carrées qui avançaient sur sa façade, celle de gauche subsiste seule. La porte bâtie dans l'enfoncement qu'elles laissaient entre elles, est surmontée d'un triple rang de croisées, sveltes, cintrées en ogive, gracieuses. Les moulures, les découpures, les rosaces, les divers ornemens qui les accompagnent sont d'une délicatesse et d'un goût parfaits. Ils se composent d'enroulemens de figures ailées, de chiens, de serpens, de feuillages entre lesquels la lumière se joue, et dont elle augmente ou diminue les reliefs.

Entrons. On vous dira que la dalle usée qui se trouve au milieu du couloir où vous passez, couvre les restes de Rizzio : ce fait est contesté; et l'épitaphe est illisible. Aux murs d'enceinte irrégulièrement détruits, tiennent des restes d'arcs, des faisceaux de petites colonnes. On voit encore des fenêtres avec leurs montans et leurs traverses. Quelques-uns des piliers qui portaient la voûte de la nef principale sont entiers : d'autres n'ont gardé que leurs premières assises. Il en est d'entièrement effacés, et dont l'emplacement n'est indiqué que par la symétrie de l'ensemble. A gauche, dans l'intérieur de la tour que le tems a épargnée, était la sacristie. La




PLAN DE LA CHAPELLE ROYALE D'HOLYROOD.
Sacristie
Aile du Nord
Aile du Midi
Aile de Roxburgh
CAVEAU ROYAL
Cloitre
Entrée particulière
Portique du Palais



statue à demi couchée sur un sarcophage est celle de lord Belhaven, l'un des plus intimes conseillers de Charles Ier, mort en 1669 : il est enterré là. Au long des murs, plusieurs cippes funéraires tronqués ou dégradés, des tablettes, des écussons appartiennent à des sépultures de différentes époques. Le sol est pavé de pierres tumulaires et semé de débris entre lesquels croissent des touffes d'herbes sauvages. Des inscriptions saxonnes, latines, anglaises, exercent la curiosité des visiteurs. La porte ouverte à l'angle droit de l'extrémité orientale, est celle du caveau royal. Là gisaient David II, Jacques II, Jacques V et Madeleine sa première femme, fille de François Ier, Henry Darnley, la comtesse d'Argyle qui fut présente au meurtre de Rizzio. Les restes de la duchesse de Grammont, Louise-Françoise-Gabrielle-Aglaé de Polignac, morte à Holyrood en 1803, y ont été déposés. Une plaque de cuivre, clouée sur son cercueil, rappelle son séjour sur cette terre d'exil qu'elle ne devait jamais quitter. Combien tous ces noms parlent à la pensée! Que de joies éclatèrent dans ce temple! Que de douleurs y vinrent chercher des consolations! On n'y peut faire un pas sans marcher sur des traces que les contemporains quali-

fiaient d'augustes, et pour lesquelles la postérité n'a plus de respect. A cette place, des rois reçurent la couronne, persuadés qu'ils la tenaient de la divinité. A cette autre, les dernières oraisons les accueillirent, et sollicitèrent pour eux la miséricorde céleste. Deux fois Marie Stuart y vint serrer des nœuds formés par l'amour et que le ciel ne bénit jamais; et le front de Charles Ier y fut ceint du bandeau royal.

Fall'n pile! I ask not what has been thy fate;
But when the weak winds, wafted from the main,
Through each lone arch, like spirits that complain,
Come hollow to my ear, I meditate
On this world's passing pageant, and the lot
Of those who once might proudly, in their prime
Have stood with giant port; till, bowed by time
Or injury, their early boast forgot,
They may have fallen like thee : though thus forlorn,
They lift their heads, with venerable hairs
Besprent, majestick yet, and as in scorn
Of mortal vanities, and short liv'd cares;
E'en so dost thou, lifting thy forehead gray,
Smile at the tempest, and time's sweeping sway[1].

[1] Bowles, Sonnet XXIII, l'abbaye de Netley.

Monument ruiné! je ne demande pas quelle fut ta destinée; mais quand la brise légère de la mer vient à travers tes arches solitaires frapper sourdement mon oreille, comme des esprits qui se plaignent, je réfléchis sur les grandeurs éphémères de cette vie, et sur le sort de ceux qui naguère, à la fleur de l'âge,

Soit que l'on songe à la magnificence tant de fois déployée en ce saint lieu, aux ravages multipliés qui s'y commirent, à ses profanations et à ses solennités, le nom de Stuart revient à la mémoire avec tout son éclat et toutes ses misères, toute la grandeur de son origine et les rigueurs de sa fin : leçon sévère pour ce comte d'Artois qui la retrouvait sans cesse, soit en sortant de son logement, soit en y rentrant; qui voyait déjà s'accomplir dans sa propre famille, une destinée trop semblable; qu'une restauration a remis sur le trône, et pour qui cependant on croirait que le passé n'a pas existé! Quelles graves réflexions n'aurait pas dû lui suggérer le théâtre de tant de pompes royales et de terribles catastrophes, sur lequel il jouait un rôle si pitoyable! Pour pouvoir veiller et dormir sous ce toit royal, il fallait que son esprit peu exercé lui laissât ignorer cette histoire sur laquelle la sienne propre était calquée; que des rapprochemens trop faciles échappassent à son esprit borné;

s'enorgueillissaient de leur port imposant, et depuis, courbés par le tems ou par le malheur, oubliant leur premier éclat, ont succombé comme toi. Tout déchus qu'ils sont, ils lèvent leur tête ombragée d'une chevelure vénérable, encore empreinte de majesté et comme dédaigneuse des vanités périssables et des soucis passagers de la terre : de même élevant ton front couvert d'une teinte grise, tu te joues de la tempête et de la faux du tems.

que la frivolité de son caractère ne se fût point corrigée; qu'une partie de chasse lui donnât plus de plaisir que sa déplorable condition ne lui causait de peine; et que la dévotion, ses pratiques et la sécurité de la foi, lui ouvrissent un trésor inépuisable de compensations dans cette vie et d'espérances dans l'autre. Heureux encore! Car il n'eut jamais à subir les tourmens d'une imagination ardente. Si les erreurs de sa jeunesse n'avaient pas été exemptes de reproches, il en avait fait pénitence et reçu l'absolution. De même qu'un convalescent puise de la confiance et des forces dans la présence du médecin, celle de son directeur le préservait de retomber dans le péché, lui montrait les portes du paradis toujours prêtes à le recevoir : et sans doute c'en était assez alors; mais depuis il est devenu plus difficile : son apprentissage du malheur lui a peu profité.

L'asile des débiteurs finit à *la porte du chanoine* Canongate. Là commence le vieux Édimbourg qui devint la capitale de l'Écosse, quand la colonie irlandaise des Scots établie d'abord dans le nord, s'avança vers le sud et y accula les Pictes. Dès lors l'histoire de cette ville est presque celle du royaume. Elle eut à soutenir de

nombreux assauts auxquels elle ne résista pas toujours. Des combats y furent livrés, tantôt pour la conservation de l'indépendance nationale, tantôt pour de nobles rivalités ou de futiles points d'honneur. Des querelles de religion l'ensanglantèrent aussi, d'abord pour la réforme contre le catholicisme, puis pour le presbytérianisme contre l'épiscopat. L'avènement de Jacques VI au trône d'Angleterre, en lui rendant la paix, la priva de son titre de résidence royale; et la noblesse s'en étant éloignée, elle perdit à la fois son lustre et sa richesse. A l'époque de l'invasion de Charles-Édouard, on put la croire appelée à reprendre son rang. Ce ne fut qu'une illusion. Depuis, docile à sa fortune, de nouvelles habitudes, d'autres sentimens y sont nés. La rue qui la traverse et va du palais d'Holyrood au château, a un mille de longueur. Large à l'entrée, elle se rétrécit dans le centre, s'agrandit de nouveau et devient très-étroite en débouchant sur l'esplanade à laquelle elle aboutit. La première partie se nomme Canongate, la seconde High-Street, puis Lawn-Market, et la troisième Castle-Hill. Écoutez la description animée qu'en fait le célèbre romancier de l'Écosse. « Elle était alors, comme elle est encore aujour-

d'hui, une des plus grandes rues d'aucune ville d'Europe. L'extrême élévation des maisons, la variété des balcons, des pignons et des créneaux gothiques, qui à droite et à gauche couronnaient et terminaient l'horizon, auraient bien suffi, avec la largeur de la rue elle-même, pour frapper d'étonnement des regards moins novices que ceux du jeune Græme. Les flots de la population très-resserrée dans l'enceinte de la ville, et augmentée à cette époque, par le grand nombre des lords du parti du roi, qui avaient accouru pour faire leur cour au régent Murray, allaient et venaient, comme des abeilles autour d'une ruche, sur la chaussée de cette rue magnifique. Au lieu de ces boutiques vitrées, disposées maintenant pour la montre des marchandises, chaque détaillant avait un étalage extérieur, où, comme dans les bazars modernes, tous les objets qu'il avait à vendre étaient exposés. Quoique ces marchandises ne fussent pas des plus riches, Græme cependant croyait avoir sous les yeux tous les trésors du monde, dans les diverses balles de toile de Flandre et les échantillons de tapisserie. Ailleurs c'étaient les ustensiles domestiques et les pièces d'argenterie qui excitaient son admiration. Les magasins des armu-

riers, garnis d'épées, de poignards qui étaient fabriqués en Écosse, et de pièces d'armures défensives importées de la Belgique, ajoutaient à sa surprise. A chaque pas, il trouvait tant à voir et à s'émerveiller, qu'Adam Woodcock n'avait pas peu de peine à le faire avancer dans une pareille scène d'enchantement.

» Le spectacle de la foule qui remplissait les rues n'éveillait pas moins sa curiosité. Ici une dame élégante sous son voile de soie s'en allait d'un pas gracieux, un écuyer lui faisant faire place, un page soutenant la queue de sa robe, et une femme de chambre portant sa Bible; ce qui indiquait qu'elle se rendait à l'église. Là c'était un groupe de citoyens suivant la même direction, avec leurs manteaux courts à la flamande, de larges hauts-de-chausses, et des pourpoints à haut collet, mode à laquelle les Écossais furent long-tems aussi fidèles qu'à leur toque à plumes. Puis venait le prêtre avec sa robe noire à grands plis et à rabat à la génevoise, prêtant avec dignité une oreille attentive aux discours de plusieurs personnes dont il était accompagné, et qui sans doute l'entretenaient gravement du sujet religieux qu'il allait traiter dans la chaire. Il ne manquait pas non plus de

passans appartenant à d'autres classes et diversement habillés.

» A plusieurs reprises, Roland Græme avait remarqué un élégant qui se promenait avec suffisance, vêtu à la dernière mode ou à la française, en pourpoint tailladé, avec des aiguillettes de la couleur des doublures, une longue épée au côté gauche, un poignard à droite, suivi d'une troupe de vigoureux laquais proportionnée à son rang et à sa fortune, qui tous marchaient comme une garde militaire, armés d'épées et de ces petits boucliers ronds avec une pointe d'acier au centre, assez semblables aux targes des montagnards. Deux de ces bandes, conduites l'une et l'autre par un personnage d'importance, vinrent à se rencontrer au milieu de la rue, ou, comme on l'appelait, sur le haut du pavé, poste d'honneur qu'on se disputait aussi fièrement en Écosse, que le côté de la muraille en Angleterre [1]..... »

C'était alors le milieu du seizième siècle; et peu d'années après, dans cette rue, une autre scène se passa, dont je voudrais pouvoir emprunter les détails à une aussi brillante imagi-

[1] Walter Scott, *l'Abbé*, chap. xvii.

nation, bien que le simple récit des faits suffise pour intéresser vivement. En 1567, Marie Stuart forcée à Carberry-Hill de se soumettre aux confédérés, qui s'étaient soulevés contre elle à l'occasion de son mariage avec Bothwell, fut ramenée à Édimbourg. Les soldats l'abreuvaient d'outrages. Elle pleurait, se livrait aux plaintes les plus amères, n'osant aller jusqu'au reproche, et pouvait à peine se soutenir. Un moment, quelque espoir d'émouvoir la pitié publique suspendit le cours de ses larmes. Se pouvait-il que cette ville où tant de fois elle avait été accueillie avec des transports d'allégresse, et qui lui devait un héritier du trône, eût passé subitement de l'amour à la haine, du respect au mépris? Hélas! malgré les épreuves fréquentes qu'elle en avait faites, elle ignorait la mobilité de la populace. A son arrivée, la foule se précipita sur ses pas, attirée par une atroce curiosité. Harassée de fatigue, couverte de poussière, le visage inondé de pleurs, cette reine vaincue fut traînée en spectacle et conduite à la demeure du lord-prévôt. On portait devant elle une bannière, sur laquelle étaient représentés Darnley étendu mort sur la terre nue, et le jeune prince, son fils, agenouillé auprès, demandant à Dieu

justice et vengeance. Vainement essayait-elle de détourner ses yeux. L'image odieuse suivait ses moindres mouvemens, et on la contraignait de la regarder. Ses plaintes, ses instances, ses supplications n'obtinrent aucune grâce. « Une femme jeune et belle, et malheureuse, dit Robertson, inspire naturellement de la pitié. Cependant le peuple vit avec insensibilité, la situation déplorable où sa souveraine était tombée; et le crime dont il l'accusait lui semblait si évident, et son indignation avait un tel degré de violence, que les tribulations de cette infortunée ne purent ni diminuer le ressentiment auquel elle était en proie, ni lui concilier aucune des sympathies que l'on éprouve communément pour les princes, quand ils viennent à être accablés de revers[1]. »

Le premier édifice hors de l'asile des débiteurs, est la paroisse du quartier de Canongate, qui fut bâtie lorsque Jacques II affecta la chapelle d'Holyrood au service du palais. Un vaste cimetière l'environne. Deux morts célèbres y sont enterrés; l'un est Ferguson, celui que l'amour de la poésie éloigna de l'état ecclésiastique

[1] ROBERTSON, *Histoire d'Écosse*, liv. IV.

pour lequel il avait été élevé, et qui, si je ne me trompe, mourut fou; l'autre est Adam Smith, dont les recherches sur la richesse des nations ont soumis au calcul et à l'analyse, des causes et des effets qui, jusqu'à lui, n'avaient point été approfondis, et ont amené dans la fortune des états et dans celle des individus, des combinaisons dont les développemens acquièrent chaque jour une nouvelle extension.

Au-delà et dans le passage le plus étroit, au coin d'une ruelle, on montre la maison d'où le réformateur Knox haranguait la multitude, et l'excitait, avec toute l'ardeur d'un fanatisme ridicule, contre Marie Stuart et la cour de Rome. Qui pourrait dire si ses prédications furibondes ne compromettaient pas sa cause, et s'il ne convient pas plutôt d'en attribuer le succès à un zèle plus modéré que le sien, ou seulement à la raison publique, bien que sa mémoire soit encore en grande vénération aujourd'hui?

Vers le centre de High-Street passe une large rue transversale, qui emprunte son nom des ponts du Nord et du Midi auxquels elle conduit. Plus loin au milieu de la voie publique, s'élevait une tour octogone, surmontée d'une colonne en marbre. On nommait ce monument la Croix

d'Édimbourg. C'était jadis en ce lieu que se proclamaient les lois du royaume, les édits du prince, la paix, la guerre et les principaux événemens. Le 2 août 1573, Kirkaldy et son frère y furent pendus, après avoir soutenu dans le château, un long siége en faveur de la reine Marie, dont ils avaient embrassé le parti contre Morton, régent du royaume. La haine d'Élisabeth pour la reine d'Écosse ne fut pas étrangère à ce supplice. Les accusés étaient ses prisonniers; et elle les livra à celui contre lequel ils s'étaient révoltés. Un autre holocauste politique y fut offert après la victoire de Culloden. Le duc de Cumberland donnait seize guinées pour chaque drapeau des vaincus qui lui était apporté. Il en avait réuni quatorze. Un cortége burlesque les accompagna jusqu'à Édimbourg; et le bourreau brûla au pied de la croix, ce faisceau des derniers étendards des Jacobites.

La Bourse est tout auprès, à droite; mais les négocians s'assemblent fréquemment au dehors, sur le marché où se réunissent aussi les fermiers et d'autres marchands. Puis vient à gauche l'église de Saint-Giles, vaste temple gothique, défiguré par les baraques et les échopes qui s'y appuient. On y voit le tombeau du

comte de Murray dont la régence occupe tant de place dans l'histoire du royaume, et celui du célèbre Napier, inventeur des logarithmes. Jacques VI y fit ses adieux au peuple quand il quitta Holyrood pour Whitehall. Knox est enterré dans le cimetière.

Encore quelques pas et nous aurons parcouru High-Street dans toute son étendue. Chacun des nombreux étages de ses maisons est habité par un ménage, et quelquefois par plusieurs. Il n'en est pas autrement dans tout le vieux Édimbourg; aussi, sous le rapport de la propreté, n'a-t-il fait que peu de progrès. Pendant la nuit, on y passe néanmoins sans trop courir le risque de recevoir les ordures qui sont jetées par les fenêtres; et le matin, il est approprié d'assez bonne heure pour qu'on y puisse marcher. Une affluence considérable en obstrue les abords et la circulation. A la vue des étalages d'orfèvrerie et d'étoffes, on pourrait se croire reporté au seizième siècle, tant les dessins gothiques sont à la mode. Mais le haut du pavé n'est plus disputé au prix du sang. Chacun se contente d'y chercher un abri contre les embarras de la chaussée. En général les costumes ne diffèrent point de ceux de Londres ou de Paris. Des boutiques offrent à chaque



pas, les produits de toutes les industries exposés avec goût, toutes les denrées nécessaires aux diverses conditions de la société, et surtout ces liqueurs plus ou moins pernicieuses dont s'abreuvent les dernières classes du peuple, poison rapide, eau de mort et non de vie, qui promet l'oubli de la misère, et tue après avoir soumis la victime à tous les degrés de la démence. Le nombre des tavernes à esprits est incroyable. Tous les sexes, tous les âges se prennent à ce piége funeste. Hogarth avait voulu le signaler. Il retrace dans un de ses tableaux, les suites de l'ivresse brutale occasionée par le gin, le whisky et les autres préparations alcoholisées, inventées par les distillateurs. Ici, une femme assise laisse tomber par-dessus la rampe d'un escalier, un enfant qu'elle tenait dans ses bras. Là, un homme au regard stupide et d'une maigreur hideuse, n'a pas la force de soulever le verre qu'il vient de remplir. Ailleurs une mère, au sein desséché, verse, d'une main engourdie et défaillante, dans la bouche de son nourrisson, le flacon près de lui échapper. — Peine et leçon perdues!

Nous voici parvenus sur le plateau de Castle-Hill qui est à trois cent cinquante-six pieds au-dessus du niveau de la mer. Le château d'Édim-

bourg en occupe la plus grande partie. Une caserne, une salle d'armes, et d'autres bâtimens propres au service de la place, sont épars à l'entour. Successivement au pouvoir de l'autorité et des rebelles, des nationaux ou des étrangers, de telle ou telle faction, les chances de la guerre, de vigoureuses attaques et des défenses opiniâtres l'ont illustré. Il fut enlevé à Édouard III par un stratagème. La force le ravit à la reine Marie. Après la bataille de Dunbar, il résista à Cromwell. Il tint deux mois pour l'ancienne dynastie, après que la ville d'Édimbourg eut reconnu Guillaume d'Orange. Enfin il a joué encore un rôle important dans les dernières révoltes de l'Écosse. On pense qu'avant l'invention de la poudre il était imprenable. La poésie des bardes le comparait à un fort suspendu dans les nuages. Il n'est accessible que du côté de la ville. Au nord et à l'ouest, les rochers sur lesquels il est bâti, sont presque perpendiculaires. Cependant on raconte que Wallace y est entré par cette voie périlleuse. Mais quelles audacieuses entreprises, et quelles prouesses chaque nation ne prête-t-elle pas à ses héros! Un concierge montre dans les plus minutieux détails, la chambre où naquit Jac-

ques VI. Dans une cellule obscure, étroitement fermée, tendue en rouge, et éclairée par quatre lampes, sont conservés précieusement les ornemens de la royauté d'Écosse. Non moins bien gardés que les joyaux du trône d'Angleterre, et peut-être d'une valeur intrinsèque aussi équivoque, il n'est pas permis d'en approcher avec des armes, un bâton ou même un parapluie. Pour un schelling, vous pourrez les examiner à votre aise. Une grille de fer à mailles serrées entoure la table recouverte en velours cramoisi, sur laquelle ils sont déposés. Le charlatanisme de cette exhibition n'ajoute rien à son intérêt. Toutefois en sortant de l'appartement où Marie Stuart accoucha du fils de Darnley, en voyant le sceptre et la couronne qu'elle a portés, on ne peut se défendre de quelque émotion. Quelle suite de catastrophes a commencé ici, parmi ces emblèmes de la puissance souveraine! La hache du bourreau s'est, pour ainsi dire, exercée sur cette dynastie à qui des jours de bonheur et de gloire étaient destinés, et qui, après des combats contre l'esprit de son siècle, les intérêts de son pays et l'opinion publique, est allée s'éteindre dans la proscription et dans l'exil.

La garnison se compose plutôt de ménages

militaires que de régimens. La plupart des soldats sont mariés. Ils ont des enfans et vivent en famille. Dans le nombre, il y en a d'Écossais. Leur uniforme n'a malheureusement plus rien d'étrange pour nous : l'Europe l'a montré à la France. Ce burlesque accoutrement de jaquette romaine, de toque et de plaid calédoniens, de chaussettes à carreaux rouges et blancs, et de souliers modernes à boucles de métal, n'est guère moins ridicule aux yeux des nationaux qu'aux nôtres. Le prestige en est dissipé, même pour les classes inférieures; et la vue des anciennes couleurs des clans n'exalte plus que les imaginations poétiques.

Quand la soirée est belle comme aujourd'hui, Leith est un but de promenade charmant. Une route spacieuse et longue de deux milles environ, y conduit par une pente insensible. Elle est bordée de deux trottoirs que longent des maisons plus ou moins élégantes, des fabriques dont le plus grand nombre sont des distilleries. Des voitures, des chariots, des piétons vont et viennent sans cèsse. La ville est bâtie sur le golfe du Forth. C'est le port d'Édimbourg, ou, comme disent les amateurs de comparaisons historiques, le Pyrée de cette nouvelle Athènes,

dont le vieux château rappelle l'Acropolis. Tour à tour fortifié, attaqué, défendu et conquis, Leith seconda ou compromit l'indépendance de l'Ecosse. Les Romains le visitèrent en l'an 81, et leur présence dans ses parages, favorisa le plan de campagne auquel Agricola avait pour la première fois associé ses vaisseaux. « Rien n'était plus imposant, au dire de Tacite, que le spectacle de cette guerre qui se poussait à la fois sur terre et sur mer; de cette réunion continuelle dans le même camp, de fantassins, de cavaliers, et de matelots, qui confondant leurs rangs et leur joie, exaltaient à l'envi leurs hauts faits et leurs aventures; puis, avec la jactance familière aux soldats, opposaient l'un à l'autre, tantôt les profondeurs des forêts et des montagnes, tantôt les assauts des tempêtes et des vagues, ici l'ennemi vaincu sur terre, là l'Océan dompté[1]. » Toutefois, le succès qui couronna leurs efforts, n'eut d'autre résultat que de borner, de ce côté, l'empire romain par une ligne de forteresses qui allait du golfe du Forth à celui de la Clyde.

A une époque plus rapprochée, Leith fut suc-

[1] Tacite, *Vie d'Agric.*, xxv.

cessivement au pouvoir des Anglais, des Écossais et des Français, ceux-ci venus de leur propre mouvement pour contrebalancer la prépondérance de l'Angleterre, ou appelés pour intervenir dans les dissensions du royaume. Henri VIII le brûla pour se venger du refus de la main de Marie qu'il avait demandée pour son fils, et en représailles de l'alliance que le régent et le parlement d'Écosse avaient contractée avec la France. Les Français s'en emparèrent en 1559. Attaqués par les Anglais au mois d'avril suivant, leur valeureuse résistance dura jusqu'à la conclusion de la paix qui affranchit en même tems l'Écosse, des Français et des Anglais. Les fortifications de Leith, rasées à cette époque, furent relevées en 1571. Moins d'un siècle après, les covenantaires y eurent recours pour résister aux troupes de Charles Ier. Durant la république, le général Monk y ajouta une citadelle qui fut démolie lors de la restauration. Un fort bâti à l'ouest le défend aujourd'hui.

Si la ville de Leith eut souvent à déplorer les fureurs de la guerre, elle connut aussi des jours de paix et de bonheur. Lorsque Jacques VI ramena de la Baltique, l'épouse qu'il y était allé chercher, la population se signala par ses réjouis-

sances. Elle accueillit avec la même ivresse, Marie Stuart à son retour de France. L'émotion qu'y a causée la présence de Georges dans ces derniers tems, est à peine calmée. Cinq ans se sont écoulés depuis, et l'on en parle encore avec enthousiasme. Le mercredi, 14 août 1822, à deux heures de l'après-midi, le vaisseau qu'il montait jeta l'ancre dans la rade, au bruit du canon et des cris d'allégresse de plusieurs milliers de spectateurs. Tout était disposé pour le débarquement : mais il pleuvait, et le roi ayant reçu la nouvelle de la mort du marquis de Londonderry, elle l'affecta si douloureusement, qu'il lui eût été impossible de se prêter à la réception pompeuse qui lui était préparée, et aux démonstrations qui ne pouvaient manquer de l'accompagner. Cette mort était en effet un grave événement pour lui et pour le royaume entier. Il ne s'agissait de rien moins, que de la ruine d'un des plus fermes appuis du système politique qui prévalait en Europe, et qui, malheureusement, n'a pas encore beaucoup perdu de son influence. Le lendemain jeudi, les larmes royales étaient séchées, et le monarque fit son entrée solennelle dans sa seconde capitale. A cette occasion, l'Écosse avait évoqué les sou-

venirs de son antique nationalité. On vit reparaître le costume calédonien dans toute sa bizarre pureté. La foule était immense. De toutes les hauteurs des décharges d'artillerie se mêlaient aux vives et joyeuses acclamations qu'excitait cette auguste visite. N'était-elle point en effet une sorte d'hommage rendu au peuple écossais? Peut-être crut-il un moment qu'il allait encore couronner le roi de son choix ou de son adoption. Le duc d'Hamilton lui-même le pensait sans doute, lorsque, dans un des banquets que Sa Majesté avait acceptés et où elle déploya toutes ses grâces, il rappela, en répondant au toast que lord Melville avait porté aux pairs d'Écosse, que les droits de la royauté ne dispensaient pas de reconnaître ceux des peuples. Cette allocution fut écoutée froidement par celui qui ne pouvait douter qu'elle ne lui fût adressée. Son front s'obscurcit un moment; mais ce nuage se dissipa. Les fêtes se succédèrent pendant toute la durée de son séjour, et ne laissèrent dans sa mémoire, d'autre souvenir que celui de l'accueil empressé et affectueux qu'il avait reçu.

Leith est-il en assez bon état de défense pour repousser une invasion? je l'ignore. D'ailleurs,

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

ITINÉRAIRE

ET SOUVENIRS

D'ANGLETERRE ET D'ÉCOSSE.

1814.—1826.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

1834.



